

Michel
de Decker



Henri IV

Les dames du Vert Galant



La vie amoureuse



DU MÊME AUTEUR

Alexandre Dumas, un pour toutes, toutes pour un !, Belfond, 2010
Un jour en Normandie, 2vol., Orep, 2009
Claude Monet, Pygmalion, 2009
Margot, la reine libertine, Pygmalion, 2009
Napoléon III, l'empire des sens, Belfond, 2008
Les Grandes Heures de la Normandie, Pygmalion, 2007
La Marquise des plaisirs, Madame de Pompadour, Pygmalion, 2007
Marie-Antoinette, les dangereuses liaisons de la reine, Belfond, 2005
Napoléon, les plus belles conquêtes de l'Empereur, Belfond, 2004
Gabrielle d'Estrées, le grand amour de Henri IV, Pygmalion, 2003
Talleyrand, les beautés du diable, Belfond, 2003
Diane de Poitiers, reine d'amour et de beauté, Pygmalion, 2002
Hugo, Victor pour ces dames, Belfond, 2002
La Duchesse d'Orléans, Pygmalion, 2001, prix du Cercle Inte-rallié
Guillaume le Conquérant, Bertout, 2001
Louis XIV, le bon plaisir du roi, Belfond, 2000
Les Jeunes Amours de Louis XV, Flammarion, 2000
Madame de Montespan, le Roi-Soleil à son zénith, Pygmalion, 2000
Mille ans normands, Bertout, 1999
La Princesse de Lamballe, mourir pour la reine, Pygmalion, 1999
L'Eure du temps, 2 vol., Bertout, 1995 et 1997
Le Prince des imposteurs, Lafon, 1996
Les animaux qui ont une histoire, Picollec, 1993
Claude Monet, une vie, Perrin, 1992
La Bête noire du château de Jeufosse, Presses de la Cité, 1991 ; rééd. Bertout, 1996
Les Meilleurs Imposteurs de l'Histoire, Criterion, 1991
Le Chevalier d'Eon, Perrin, 1987 ; rééd. France Empire, 1998
Madame de Montespan, la grande sultane, Perrin, 1985
Histoire de Vernon-sur-Seine, Giverny et alentours, Corlet, 1982
La Veuve Égalité, femme de régicide et mère du roi, Perrin, 1981

MICHEL DE DECKER

HENRI IV,
LES DAMES
DU VERT GALANT

belfond
12, avenue d'Italie
75013 Paris

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
vous pouvez consulter notre site internet :


www.belfond.fr

ou envoyer vos nom et adresse, en citant ce livre,
aux Éditions Belfond,
12, avenue d'Italie, 75013 Paris.

Et, pour le Canada,
à Interforum Canada Inc.,
1055, bd René-Lévesque-Est,
Bureau 1100,
Montréal, Québec, H2L 4S5.

EAN : 978-2-7144-4843-9

© Michel de Decker, 1999.

© Belfond, un département de , 2010.

*À André Vincent,
lui aussi champion de la tolérance.*

Sans amour je serais sans vie

Il y a déjà quelques mois que la petite lampe rouge ne brille plus sur l'autel de l'église du collège royal de La -Flèche. Plus de saint sacrement, plus de messe, plus de recueillement. Maintenant, on a pris l'habitude d'y parler à voix haute. Et la plupart du temps, même, on y hurle ! Les fumets de l'encens sont dissipés depuis longtemps. On y respire désormais comme une odeur de poudre, de vin et de sang. On est en septembre 1793 et l'église du ci-devant collège royal a été transformée en quartier général des révolutionnaires fléchois.

— Qu'y-a-t-il dans cette niche ? demande un jour le général Fabre-Fonds en désignant une cavité ménagée dans le retable de l'autel.

Venu présider une réunion de sans-culottes, le général Fabre-Fonds est un mastodonte à l'œil noir. Une épaisse touffe de poils – noirs eux aussi – lui couvre la lèvre supérieure. On ne le connaît d'ailleurs que sous le nom de « général Moustache ».

— Je vois qu'il y a des boîtes, dans cette niche ! Et qu'y a-t-il dans ces boîtes ?

— Dans celle-ci, tu trouveras le cœur d'Henri IV, citoyen général. Il a été amené à La Flèche en juin 1610, explique le dénommé Thirion, représentant de la Convention. Dans celle-là tu découvriras le cœur de Marie de Médicis. Il est arrivé ici en 1643, le cœur de la Florentine !

— Comment ! s'écrie alors le gros Moustache, rouge d'indignation. Et vous pensez que nous allons pouvoir -continuer de délibérer tranquillement devant les restes de ces deux tyrans ! Non, de la braise ! De la braise ! Qu'on m'apporte immédiatement de la braise ! Je vais vous débarrasser de ces fossiles de la monarchie, moi !

« Quand les boîtes furent ouvertes, les deux cœurs apparurent, couchés dans une poussière d'aromates, solides et noirâtres, semblables à des blocs de corne mal dégrossis. L'un et l'autre étaient gros comme le poing », a noté le citoyen Boucher qui assistait à la réunion et qui fut donc témoin de la violation des petits coffrets de plomb.

Boucher, comme son nom ne l'indique pas tout à fait, passe pour un habile barbier. Il est d'ailleurs membre correspondant de l'Académie de chirurgie.

Comme on vient de leur apporter un brasero de serrurier, Moustache et Thirion saisissent à pleines mains les « blocs de corne » et les jettent sur la flamme.

« La troupe se retirant, raconte encore Boucher, je me suis approché peu à peu du foyer, faisant mine de me promener d'un air indifférent. Lorsque j'ai cru que les cendres étaient refroidies, j'ai jeté un mouchoir sur la surface qu'elles couvraient et, en le resserrant, une grande partie des cendres s'y trouva comprise. Je les ai alors emportées discrètement chez moi où je les ai versées dans une bouteille, sans aucune inscription, dans la crainte de fouilles domiciliaires. »

Ainsi la Révolution vient de réduire en poudre le cœur brûlant du roi Henri et l'a définitivement mêlé à celui de sa femme ! Or, de leur vivant, ces deux cœurs-là n'avaient jamais vraiment battu à l'unisson. Celui d'Henri avait cessé de palpiter, un après-midi, à Paris, au fond d'une ruelle étroite, percé par la lame d'un fanatique. Si encore l'assassin avait été un mari jaloux ! Car il en existait, des maris trompés, dans l'entourage du roi ! Et quand on songe qu'à l'heure d'être poignardé devant une auberge qui affichait étrangement l'enseigne du « cœur couronné percé d'une -flèche », le vieux faune venait pour la énième fois de tomber amoureux.

Amoureux comme on peut l'être à vingt ans. Or, il en comptait cinquante-six. Cinquante-six années durant lesquelles il n'avait jamais craint de se battre l'arme au poing.

Durant lesquelles il avait su moderniser le royaume et réconcilier les Français divisés par Dieu.

Durant lesquelles il avait tant aimé l'amour.

L'amour des princesses, celui des chambrières, l'amour à la paysanne ou même à la mode des filles de joie. Bouquetières, nobles ou gourgandines, elles avaient toutes été ses « doux menons », ses « chers cœurs » ou ses « petits tous ». Il leur avait suffi d'être avenantes.

Jusqu'aux murs austères des couvents qui n'avaient pu arrêter la fougue du Vert Galant le bien surnommé.

C'est Henri IV lui-même qui avouait : « Sans amour, je serais sans vie. »

La Belle Charbonnière

Antoine de Bourbon n'est pas sans défauts. C'est un mauvais mari, et qui passe pour avoir un appétit pantagruélique, tant à table que dans les alcôves. Il sent l'ail à plein nez, ce roi de Navarre, et on le dit opportuniste, caméléon : un jour, il est protestant, un autre, catholique. On l'accable, on l'accable...

On l'accable de tous les maux de la terre mais une chose est sûre, il n'est pas poltron. Il aime se battre et il se bat toujours avec courage.

Ainsi, avec le duc de Guise, a-t-il passé la journée du 15 octobre à monter et remonter à l'assaut des murailles de Rouen. Et toujours en première ligne !

Voilà sept mois que la ville est aux mains des calvinistes ! Il faut que cela cesse.

Ils résistent comme de beaux diables, les assiégés qui sont commandés par Gabriel de Montgomery, celui-là même qui avait fatalement planté une lance dans l'œil du roi Henri II lors de la joute tragique des Tournelles. Allons, ce n'est pas encore aujourd'hui que la place mollira. Demain, peut-être...

Le soir tombe. Antoine de Bourbon s'écarte du talus qui est censé le protéger. Un besoin naturel le tenaille... nécessité n'a pas de loi... « C'est vrai, il estoit à pisser quand une arquebuzade a claqué, raconte un témoin, et elle lui a pulvérisé l'épaule gauche. »

Vite, on improvise une civière et on mène le blessé à Darnétal où il tenait son quartier général ! Vite, les chirurgiens ! Mais les malheureux barbiers qui fouillent la blessure – sans anesthésie ni asepsie – ne parviennent pas à extraire tous les éclats qui se sont fichés dans la chair à présent réduite en capilotade.

— Non, je ne crèverai pas avant d'avoir fait tomber Rouen ! hurle Antoine qui, dès le lendemain à l'aube, est de retour devant la porte de Saint-Hilaire. Même s'il se tord de douleur.

Il y retourne le surlendemain, puis le surlendemain encore. Jusqu'au moment où la fièvre le met à bas de sa monture. Alors il rentre à Darnétal, et il s'effondre sur sa paille.

Sa belle maîtresse Louise de La Béraudière – la belle Rouet, comme on l'appelle – a beau ne pas quitter son chevet, elle ne peut empêcher l'infection de s'installer dans l'horrible plaie et la fièvre de brûler.

Et pendant la maladie la guerre continue.

Huit jours, encore ! Car le 26 octobre enfin, rayonnant de joie, le duc de Guise fait irruption dans la chambre du blessé.

— Dieu était avec nous, aujourd'hui, Sire ! J'ai ordonné un assaut général, nous avons pu ouvrir une brèche et nous sommes entrés ! Oui, Rouen est enfin tombée !

— Alors je n'ai plus rien à faire ici, soupire Bourbon qui souffre mille morts. Mon esprit commence à s'affliger, et je souhaite que l'on me ramène à Paris pendant qu'il en est temps, s'il en est encore temps... Mais auparavant, j'aimerais que vous me portiez en ville.

Comme sa blessure l'empêche de marcher, on installe le grabataire sur une litière et quelques Suisses le transportent jusqu'à la fameuse brèche Saint-Hilaire. Il peut ainsi faire une entrée triomphale et parcourir les principales rues de la capitale normande au son des instruments militaires.

— Qu'on me mène à Saint-Maur-des-Fossés, maintenant.

Mais comment faire puisque le roi de Navarre n'est manifestement pas en état de supporter la plus petite chevauchée ? Par la Seine, bien sûr ! Sur le lit du fleuve il sera moins secoué !

« Les ordres ont été aussitôt donnés, se souvient un homme de Guise. On a aménagé une embarcation. On a pris une manière de grande barque sur laquelle on a construit une maison de bois que l'on a bien nattée et tapissée. C'est au soir du dimanche 15 novembre qu'on a enfin largué les amarres et qu'on a commencé de remonter le fleuve à force de rames. »

Remonter la Seine à coups de rames !

On avançait lentement, évidemment. Même avec une équipe de gros bras !

Trop lentement.

Parvenu sous les fortifications de Pont-de-l'Arche, Antoine de Bourbon, de plus en plus souffrant, hurle, soupire, délire et s'évanouit. L'infection est insoutenable. De nos jours on parlerait de septicémie. Insoutenable, aussi, l'odeur âcre qui émane de l'agonisant. Admirons ici le merveilleux dévouement de la belle Rouet qui passe son temps à éponger le front ruisselant d'un amant qui commence pourtant de sentir fort la charogne.

Cinq heures du soir, mardi 17 novembre 1562, soit trente-trois jours après le méchant coup d'arquebuse, la galère a, vaille que vaille, réussi à se hisser à la hauteur des Andelys. Elle est maintenant au pied du Château-Gaillard, la sémillante forteresse de Richard Cœur de Lion dont il subsiste aujourd'hui de si romantiques ruines.

Antoine de Bourbon ouvre un œil. Apercevant son valet de chambre italien, il lui saisit la barbichette.

— Servez bien mon fils et qu'il serve bien le roi !

Puis il s'effondre. C'est fini. Le père du futur Henri IV vient de rendre son dernier souffle. Sa dépouille sera inhumée à Vendôme. Antoine y retrouvera les siens.

À Rouen, chez les calvinistes, quand on apprit sa mort, on ne put s'empêcher de se réjouir.

— J'ai son épitaphe qui me vient à l'esprit, s'amusa un plaisant. Tenez, écoutez plutôt ! Est-ce que, par exemple, on ne pourrait pas écrire :

*Ami lecteur, le prince ici gisant,
Vécut sans gloire et mourut en pissant.*

Il l'a aimé, Henri, ce père à la carrure puissante, aux appétits solides, ce rabelaisien tout en coups de sang, en coups de tête ou en coups de cœur. Même si leurs relations n'ont pas toujours été au beau fixe. Au vrai, la vie avec Antoine de Bourbon était tout le contraire d'une sinécure. Henri ne l'a guère connu que pendant neuf ans mais ces quelques années-là ont suffi pour qu'il se forge un caractère de battant.

Et qu'il apprenne à vivre dans un monde déchiré.

Car l'enfant fut élevé dans la haine conjugale, la guerre cruelle que se livrèrent ses parents.

Jeanne et Antoine avaient pourtant commencé par roucouler comme des palombes en avril, et puis l'eau avait coulé sous les ponts du gave de Pau. Tout passe, tout lasse. Lui était devenu frivole, elle, jalouse. Telle une hyène.

Jeanne, c'était Jeanne d'Albret, la fille d'Henri II, roi de Navarre, et de la princesse poétesse Marguerite d'Angoulême, la sœur de François I^{er}.

— Elle est plus belle qu'une grâce et elle est ronde en toute chose, s'extasia Ronsard en la voyant.

« À côté de vous toutes les autres femmes me paraissent laides et fâcheuses », lui écrivit son mari quelques semaines après la nuit de noces qu'il se vantait d'avoir menée six fois, aussi gaillardement que gaiement.

Un fils naquit de ces étreintes réitérées, le petit duc de Beaumont, qui mourut, hélas, quelques mois après avoir tari sa première nourrice.

— Ne pleurez pas, m'amy, dit Antoine, voulant consoler Jeanne qu'il aimait encore à cette époque. Je suis sûr que si Dieu nous a ôté cet héritier-là, c'est parce qu'il veut nous en donner à la douzaine ! Et puis quoi, ne sommes-nous pas tous deux assez jeunes pour en avoir beaucoup ?

Non. Il n'en survécut que deux autres, Catherine, une petite princesse malingre et contrefaite, et Henri, qui naquit au château de Pau, sous la haute protection d'Henri d'Albret, son grand-père maternel.

Henri d'Albret, le roi de Navarre, était un rude et jeune patriarche pyrénéen. Quelques jours avant d'accoucher, sa fille avait été prévenue :

— Si c'est un garçon et que tu ne me le donnes ni peureux, ni trop rechigné, je ferai mon testament en ta faveur. Tu me succéderas sur le trône navarrais, et lui après toi ! À condition, aussi, que tu me chantes une chanson en béarnais, quand le moment sera venu de pousser ton rejeton !

Et, dans la nuit du 13 au 14 décembre, le maître de Pau fut réveillé en entendant, à l'étage du dessous, un filet de voix haletante qui fredonnait un motet en patois, le can-tique à la Vierge, celle que l'on adorait dans la chapelle du bout du pont, là-bas, en allant vers Oloron-Sainte-Marie. On connaît la suite. C'est un grand classique de l'imagerie d'Épinal : le grand-père, qui ne se sent plus de joie, frotte d'une tête d'ail les lèvres du nouveau-né, lui fait respirer une coupe d'or dans laquelle il a versé une larme de jurançon et s'écrie, en sautant de joie d'un pied sur l'autre :

— Tu seras un vrai Béarnais ! Tu seras un vrai Béarnais ! Tu seras un vrai Béarnais !

Il dépose l'« enfançon » au fond d'un berceau fait dans l'écaille d'une énorme tortue, une relique devant laquelle on peut toujours se recueillir, aujourd'hui, quand on visite le château natal. Une tortue ! Henri n'était pourtant pas appelé à être un vrai lambin ! Ce en quoi il tiendra un peu de sa mère ! Car Jeanne d'Albret était une femme qui ne lanternait pas quand il

s'agissait de prendre une décision. Une maîtresse femme, en quelque sorte ! Ainsi, quand elle constate que son mari prend l'habitude de rentrer à l'aube, elle lui claque au nez la porte de son alcôve. Quand elle apprend que, froissé par les clauses du traité de Cateau-Cambrésis qui ne lui accordent aucun droit sur la Navarre espagnole, Antoine a décidé d'adhérer officiellement à la religion réformée, elle devient plus catholique que jamais, à la limite de la bigoterie.

Et tant pis pour le jeune Henri qui va se trouver sous le feu de cette guerre amoureuse doublée d'une guerre de religion.

— Aujourd'hui tu iras à l'église !

— Non ! Je t'interdis d'aller entendre la messe !

Alors oui, quoi d'étonnant à ce qu'il devienne lui-même si habile, le moment venu, à retourner sa veste ! D'autant plus que, quelque temps plus tard – on l'a vu lors du siège de Rouen –, son père repasse dans les rangs des catholiques, alors que Jeanne se met à embrasser le protestantisme à pleine bouche, à injurier les femmes fardées, à porter des cols amidonnés, à sentir le fagot !

À cette occasion, d'ailleurs, elle ne craint pas de proclamer dans tout le Béarn : « Même si on me tuait je n'irais plus à la messe ! Si je tenais mon royaume d'une main et mon héritier de l'autre, je les jetterais tous deux au fond de la mer plutôt que de céder ! »

Si Antoine dit blanc, elle répond noir.

En réalité, en rivalisant de haine, ni l'une ni l'autre ne semblent trop se préoccuper de l'équilibre de leur fils. Quand son père se réjouit du massacre de Wassy en Champagne où François de Guise a arquebuse soixante-treize protestants en hurlant : « Tuez, mordieu ! Tuez tous ces huguenots ! », Jeanne, fanatisée elle aussi, fait promettre à son petit Henri de ne plus jamais mettre un pied à l'église : « Si vous me désobéissez, je vous déshérite ! »

Son héritage ? Parlons-en. Il était appelé à ceindre la modeste couronne de Navarre, voilà tout. Bien malin, en effet, qui aurait pu alors imaginer qu'en qualité de descendant du sixième fils de Saint Louis, Robert de Clermont – qui était tout de même mort en 1318, c'est-à-dire neuf générations plus tôt ! –, Henri le Béarnais régnerait un jour sur la France. D'autant plus qu'Henri II et la reine Catherine de Médicis ont encore quatre fils vivants ! Des fils qui vont sans doute épouser de jolies princesses et leur faire de nombreux poulains ! C'est peu dire que, assis sur la cinquième ou

sixième marche du trône, l'« enfançon » ne peut vraiment se faire aucune illusion.

Tout ce qu'il est en droit d'espérer, c'est de devenir le gendre du roi Henri II. Car celui-ci lui en avait fait la promesse, au Louvre, un jour du début de l'an 1557 : « Vous épouserez ma fille Marguerite de France ! »

Si à l'époque Henri a tout juste trois ans, Marguerite, la future reine Margot de tragique mémoire, compte à peine sept mois de plus. Pourtant quinze années plus tard ils se marieront bien.

Bien ?

Pour le meilleur ?

Non, surtout pour le pire !

Car ils ne s'aimeront vraiment pas, ces deux cousins issus de germain. Ce qui ne les empêchera pas, le moment venu, de s'en donner à corps joie. « Nous étions alors l'un et l'autre si gaillards et paillards qu'il était impossible de nous arrêter », avouera la jeune mariée.

Faut-il préciser qu'avant de rouler dans les bras de Margot – dix-neuf ans mais déjà fort experte ! – Henri n'avait pas vraiment connu une vie monacale ? C'était plus fort que lui, il ne pouvait maîtriser ses pulsions ! Il le dira fort vertement d'ailleurs : « Ventre-saint-gris ! Jusqu'à quarante ans, j'ai toujours cru que c'était un os ! »

On situe sans peine la partie de son anatomie à laquelle le futur roi de France fait ici une allusion si grivoise. En plus il est bel homme ! Peut-être son nez, un peu busqué, aurait-il gagné à être moins long et gros. Mais ne disait-on pas, de manière empirique, que c'était à la dimension de cet appendice que l'on pouvait juger de la capacité sexuelle d'un individu ?

À quinze ans, même s'il est un peu court de jambes il en impose déjà. Beaucoup de maintien, civil et obligeant, fort à l'aise dans la conversation, volontiers caustique même, sachant habilement manier l'épée, l'arquebuse ou la hallebarde, il peut aussi mater la plus retorse des montures, il brille au jeu de paume et danse la pavane et le branle comme personne. Il faut dire que Jeanne, sa mère devenue austère, s'est toujours appliquée à lui choisir de fort sévères précepteurs. On songe notamment au sieur La Gaucherie, qui n'avait que cette sentence à la bouche : « Ou vaincre ou mourir ! »

Et qui ne lui épargnait pas le travail de la grammaire.

Henri fut en effet contraint de l'apprendre et de la posséder sur le bout des doigts. Son abondante correspondance, qui est toujours lisible aujourd'hui, témoigne d'ailleurs de sa parfaite maîtrise de la langue française.

La Gaucherie a voulu le mettre dans le droit chemin ?

— Il a échoué ! s'énerva Jeanne d'Albret, dont la poudre était prompte à s'enflammer. Mon fils est franchement ignorant pour tout ce qui touche aux sciences et c'est encore plus grave en ce qui concerne la religion !

Et comme La Gaucherie venait d'avoir la bonne idée de mourir, elle le remplaça par un acariâtre qui avait reçu pour mission de plonger son jeune élève dans le bain glacé du calvinisme.

Ce bain-là fit l'effet d'un cautère sur une jambe de bois car le jeune homme n'avait rien d'un contemplatif.

Le protestantisme, soit, mais l'amour d'abord ! L'amour au château de Nérac, par exemple, en guise de prémices d'une impressionnante série de conquêtes !

Jeanne aimait Nérac, au bord de la Baïse, la capitale de son duché d'Albret, elle y séjournait toujours de gaieté de cœur.

Henri y aima la fille d'un jardinier. Ils avaient quinze ans, l'un et l'autre. Lui, avec ses cheveux châtons au reflet un peu roux et toujours décoiffés, il était vif et gai, audacieux et gaillard. D'elle, on ne connaît que peu de chose. On est seulement sûr qu'elle portait le joli nom prédestiné de Fleurette. Mais allez savoir si elle était brune ou blonde, si elle avait les yeux bleus, le mollet galbé et la taille fine ? L'histoire ne nous le dira sans doute jamais. On est cependant en mesure de croire, pour avoir prêté l'oreille aux racontars des pipelettes de l'entourage de la reine, que la jeune fille ne céda aux avances d'Henri qu'après qu'il lui eut fait une cour assidue. Elle ne serait donc pas tombée dans ses bras comme un fruit mûr, la Fleurette. Tout prince qu'il était !

L'affaire aurait été conclue au fond d'une grange, à même la paille, le foin et le chardon ! Ce serait donc à la campagnarde que le bel Henri aurait connu ses premiers grands émois.

« Non ! prétend un autre indiscret, un homme de Pau, celui-là. Quelques mois avant de connaître bibliquement la Fleurette de Nérac, Henri, au hasard d'une promenade en forêt, avait déjà séjourné une petite heure dans la cabane d'un charbonnier répondant au nom d'Étienne Saint-Vincent. Le charbonnier n'y était pas, mais la charbonnière s'y trouvait, elle, seule et alanguie sur un lit de fougères ! Henri avait soif, il lui demanda un pichet d'eau fraîche, elle s'assit à côté de lui, ils bavardèrent un peu et la conversation prit rapidement un tour que la morale puritaine a coutume de réprover. Et voilà comment une belle charbonnière de notre forêt s'empara du pucelage du roi ! »

Faut-il croire cette anecdote, qui est sans doute sortie de l'imagination d'un conteur chauvin voulant donner à une Paloise le privilège d'avoir dénié le Vert Galant ?

Vert, sans aucun doute. Galant, rien n'est moins sûr.

Ainsi, après avoir séduit Fleurette, vite repu, Henri l'aurait abandonnée comme une moins que rien. Le bruit a même longtemps couru, à Nérac, que la belle jardinière s'en serait noyée de désespoir.

Voilà qui commençait plutôt mal, sandious !

2

Le Tocsin

N'en déplaise au poète, Margot n'était pas vraiment une « blanche caille » quand elle devint Mme Henri de Bourbon, le lundi 18 août 1572.

Le poète, c'est Ronsard. Il ne tarissait pas de rimes pour raconter la beauté divine de la petite Valois. Il en était sans doute secrètement amoureux car il n'a retenu d'elle que le teint éclatant, la bouche sensuelle, les yeux de jais malicieux, les « deux monts de lait messagers de jeunesse » et le pied mignon, en oubliant ses trop fortes joues et son « museau » typiquement Médicis.

Mais aussi, quel étonnant mariage ! Quelle curieuse « union mixte » que celle du fils parpaillot de Jeanne d'Albret et de la septième des dix enfants catholiques de Catherine de Médicis et d'Henri II.

D'abord promis l'un à l'autre de longue date, les deux fiancés ne se connaissaient presque pas. Ce qui, à l'époque, ne surprenait personne. Il n'était pas rare, en effet, d'entendre ce genre de conversation sous les lambris :

— Ma mère, qui vais-je épouser ?

— Ma fille, mêlez-vous de ce qui vous regarde !

Ensuite, on voyait bien qu'il y avait comme un hiatus entre les deux jeunes gens. Autant Henri, tout jeune roitelet de Navarre aux cheveux incoiffables, paraissait rustique, autant la sœur du roi de France semblait apprêtée, presque sophistiquée.

— Ils ne sont pas bien appareillés, murmurait-on sur le parvis de Notre-Dame.

En plus, il avait fallu les marier sur la scène d'un théâtre dressé devant le portail de la cathédrale, parce que Henri l'hérétique n'était pas bien sûr *persona grata* dans la nef. Quant à Margot, elle sanglotait.

« Oui, elle était effondrée en chauds pleurs », a noté un témoin.

Si bien que, toute reniflante, elle n'entendit pas la question rituelle : « Acceptez-vous de prendre pour époux... » posée par l'oncle d'Henri qui n'était autre que le cardinal de Bourbon, archevêque de Rouen. Il faut dire aussi que, pendant toute la cérémonie, ses yeux rougis par les larmes n'avaient cessé de fixer désespérément le regard du duc de Guise dont elle était alors follement éprise.

Et c'était réciproque !

— Voulez-vous prendre pour époux...

Pas de réponse.

Ce fut alors que, impatient, n'y tenant plus, n'entendant que le trop long silence de sa sœur, le roi Charles IX qui se trouvait derrière elle lui posa une rude poigne de chasseur sur la nuque et lui maintint un moment la tête inclinée.

Le cardinal de Bourbon dut bien se satisfaire de ce curieux signe d'assentiment.

Quel étonnant consentement pour ce jeune ménage qui se préparait à vivre dans l'infidélité mutuelle !

Henri, qui venait de perdre sa mère deux mois plus tôt – Jeanne d'Albret était morte des suites d'une méchante pleurésie caverneuse –, allait maintenant devoir supporter une belle-mère – abusive, elle aussi ! –, Catherine de Médicis, la seule personne qui semblait se réjouir de ce mariage. Pourquoi souriait-elle, Catherine, la « gouvernante de France » ? Parce qu'elle était convaincue qu'une fois dans le lit du roi de Navarre sa fille n'irait plus passer sa bouillante fantaisie dans les bras de son cousin Henri de Guise, ce beau géant qu'elle détestait pour les ambitions sans bornes qu'il affichait, lui et sa guisarde de famille. Parce qu'elle imaginait aussi que cette union rapprocherait les catholiques et les protestants. Du moins escomptait-elle le ralliement des huguenots du Sud dès que leur prince serait devenu l'époux d'une fille de la famille de France. Son fils, Charles IX, semblait d'ailleurs de son avis. Il l'avait déclaré :

— En donnant ma sœur Margot à Henri de Navarre, je donne mon cœur à tous les protestants du royaume !

Pourtant, il l'aimait, sa Margot, sans doute même un peu trop.

Et elle le lui avait probablement bien rendu. À lui, comme à ses deux frères. À Henri, le duc d'Anjou, futur duc d'Orléans et futur Henri III, ainsi qu'à François, le duc d'Alençon. Oui, ces garçons-là lui avaient prodigué des marques de tendresse qui n'étaient pas purement frater-nelles. Si son confesseur Boucicaut, l'évêque de Grasse, lui expliquait que l'inceste compromettait singulièrement son salut, moqueuse et insouciante, Margot levait les épaules qu'elle avait laiteuses à souhait et se justifiait en minaudant :

— Mais qu'y puis-je, mon père, puisque c'est mon frère Henri qui, le premier, m'a mise au montoir !

Voilà ce qui s'appelle un langage imagé !

De son côté, Catherine de Médicis songeait à ce vieux dicton :

— Le mal est moindre quand cela ne sort pas de la famille !

Au vrai, pour Margot l'amour n'a jamais eu le goût du péché.

« Elle s'y livrait toujours joyeusement parce que tout lui semblait simple, même les situations galantes les plus saugrenues », remarque un indiscret du temps.

« Malgré sa mère qui avait constaté qu'elle était d'un sang brûlant et qui lui faisait avaler à tous ses repas une décoction d'oseille qu'on appelle aussi jus de vinette », ajoute un autre.

Il est évident qu'un bol de soupe à l'oseille ne suffisait pas à apaiser les ardeurs nymphomanes de la belle enfant.

Mais on était bien incapable, alors, d'éteindre cet « embrasement perpétuel des hauts-de-chausses » ! Quand on songe que, dans les années 1920, le très sérieux *Larousse médical illustré*, publié sous la direction du Dr Galtier-Boissière, suggérait encore de traiter cette « excitation sexuelle excessive chez la femme » par... le seul mariage !

Mais, bon, à compter du 18 août 1572, Margot est officiellement en mesure de suivre le traitement Galtier-Boissière !

Auparavant elle doit affronter le banquet interminable, donné au Louvre dans la grande salle des Cariatides – depuis transformée en musée –, banquet suivi d'un incroyable défilé de rochers artificiels qui traversent la longue

salle, couverts d'allégories, traînés sur des chars. Et puis il y a la danse, pour en finir.

La danse !

Margot doit ouvrir le bal au bras de l'homme qu'elle vient d'épouser.

Lui, il est hésitant, presque timide. Ah, comme il préférerait pousser un galop sur ses terres béarnaises ! Comme il se sent gauche, ici, sur les parquets du palais.

Pas elle.

« Il faisait beau la voir danser la pavane d'Espagne, le passemazzo d'Italie ou le branle de la Torche et du Flambeau, se pâme Brantôme, le chroniqueur qui comptait parmi les invités du grand soir. Les yeux de toute la salle ne pouvaient assez se saouler d'un tel spectacle ! Seigneur Dieu, quelle volupté ! »

La nuit de noces ?

— On a été l'espace de sept mois couchés ensemble sans s'entre-parler, confiera plus tard la jeune mariée.

— Cependant nous étions tous deux de tempérament fort gaillard, précisera Henri, le jour où les juges ecclésiastiques l'interrogeront sur la consommation – ou non – de son mariage. Ventre-saint-gris, nous avions le sang fort chaud, la reine et moi !

Et à dire vrai, tout comme Mme de La Framboisière qui préférait « le faire sans en parler plutôt que d'en parler sans le faire », rien ne les empêchait de s'aimer en silence.

Sans doute Margot fut-elle obligée de fantasmer un peu, de s'imaginer roulant au creux des bras de l'autre Henri, le cher Guise ? Mais il paraît qu'elle se résigna très vite à faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Le jeune marié aussi. Surtout quand il s'aperçut que sa femme avait déjà vu le loup !

— Elle n'avait pas mal débuté avant notre mariage, et tout le monde sera aisément persuadé que je n'ai pas eu besoin d'une grande vigueur pour emporter la bague à mon doigt, dit-il en souriant.

La nuit de noces fut celle du lundi au mardi. Jusqu'au jeudi suivant, les fêtes succédèrent aux fêtes. À la plus grande joie des amis et coreligionnaires d'Henri qui étaient venus nombreux, à Paris, pour célébrer l'événement.

Mais le vendredi matin, un coup d'arquebuse emporte l'index de l'amiral Gaspard de Coligny.

Cet index arraché sera le doigt dans l'engrenage de l'horreur !

Qui est donc Gaspard de Coligny ?

Un huguenot. Il est même quasiment la première personnalité huguenote du royaume. C'est un hérétique qui s'est habilement réconcilié avec la Cour en signant la paix de Saint-Germain (une paix qui servira de modèle à l'édit de Nantes), ce qui lui a permis d'avoir ses grandes entrées au Louvre, notamment chez Charles IX qui en a fait son premier conseiller et qui le considère un peu comme son deuxième père.

Voilà qui n'est précisément pas du goût de Catherine de Médicis. Car elle sent bien que Gaspard incite Charles à s'éloigner d'elle. Or, bien que le roi soit âgé de vingt-deux ans, elle souhaite le garder, longtemps encore, bien domestiqué sous sa férule.

Si Coligny dit au roi : « Les Français des deux religions doivent s'unir pour délivrer les Pays-Bas du joug espagnol ! », Catherine réplique en cravachant : « Ne l'écoutez pas ! Il va entraîner le royaume dans une effroyable aventure ! »

Et Charles IX, le mol, est ballotté entre ces deux courants contraires.

Mon Dieu, comme il serait souhaitable que Coligny disparaisse de notre vie ! songe alors Catherine.

Aurait-elle songé à voix haute en présence de la duchesse de Nemours, la petite-fille de Louis XII, Anne d'Este, qui n'est autre que la mère du duc de Guise, l'ennemi intime de Gaspard ? Toujours est-il qu'il ne se passe que peu de temps avant que l'amant de Margot convoque le dénommé Charles de Louviers, seigneur de Maurevert, qui passait pour quelqu'un de « fort expérimenté dans l'art de l'assas-sinat ».

— En sortant du Louvre, pour rentrer chez lui, rue de Béthizy, Coligny a l'habitude d'emprunter la rue des Fossés-Saint-Germain qui longe l'ancien chemin de ronde du rempart. Mon ami le chanoine de Villemurs y possède un hôtel. Il est convenu qu'il vous prêtera une chambre, au rez-de-chaussée. Une pièce avec une ouverture grillagée qui donne sur la rue. Vous pourrez caler votre arquebuse sur l'appui de cette fenêtre. Ensuite, quand vous aurez

« dépêché » l'amiral, étant donné que la maison dispose d'une issue sur le cloître Saint-Germain, vous serez en mesure de vous en aller discrètement.

À présent, Charles de Louviers attend. Il s'impatiente, même, car Coligny n'arrive pas. Le tueur à gages ignore que le conseil du vendredi s'est prolongé plus que de coutume et que l'amiral – qui est aussi maire du palais – s'est longuement attardé au jeu de paume pour y voir jouer les amis du roi. Puis, entouré d'une douzaine de gentilshommes protestants, il s'est enfin décidé à rentrer.

— Le voilà !

Oui, c'est bien lui. Il mâchonne son éternel cure-dents.

— Feu !

Mais une seconde avant que n'éclate le coup d'arquebuse, et ici on croirait lire le scénario d'un western cousu de fil blanc, Coligny s'est arrêté : il s'est tout simplement penché pour renouer le lacet de sa chaussure ! Et comme Charles de Louviers n'est pas un tireur d'élite, la charge qui devait faire éclater la boîte crânienne de Gaspard se contente de lui casser le bras et de lui emporter l'index.

— Voyez, s'écrie Coligny qui garde sa superbe, voyez comme on traite en France les gens de bien ! Le coup est venu de cette fenêtre. Il en sort de la fumée ! Allez ! Mais allez donc ! Mettez la main sur le criminel !

Ensanglanté, soutenu par ses amis Pruneaux et Guerchy, il parvient chez lui et s'allonge.

— Vite, un chirurgien !

— La blessure du bras n'est pas trop grave, constate le praticien accouru à bride abattue, mais le doigt est perdu.

Ce chirurgien-là n'était autre que le célèbre Ambroise Paré.

« Quand il apprit la tentative d'assassinat de son ami, Charles IX était avec le roi de Navarre et le prince de Condé en un tripot à jouer à la paume. Ils en furent moult ébahis », se souvient Claude Haton dans ses *Mémoires*.

Charles IX bondit au chevet de Coligny où il s'effondre, éploré.

— Si la blessure est pour vous, la douleur est pour moi. Et je n'aurai de cesse de démasquer les assassins. Je tirerai de ce crime une terrible revanche !

Quelques instants plus tard, le rouge aux joues, il fait irruption chez sa mère. Il lui parle de l'attentat, bien sûr. Il est persuadé que seul le duc de Guise peut en être l'instigateur. Quand de son côté Catherine tente de cacher son désappointement, lui, il vocifère de plus belle.

— Justice sera faite des coupables ! Et avec de tels châtiments que l'amiral et ses amis auront de quoi se contenter ! Ma vengeance sera si terrible que jamais elle ne s'effacera de la mémoire des hommes !

Il ne croyait pas si bien dire.

Mais il se trompait sur ce qui allait advenir.

Les bruits courent vite dans le Paris du XVI^e siècle, même si l'on y circule moins bien qu'aujourd'hui. Le vendredi soir, la rumeur, qui a gonflé depuis la fin de matinée, s'est mise à gronder de façon inquiétante.

— Les huguenots sont en train de s'armer pour venger Coligny, murmurent les uns. Le royaume est menacé. On raconte que les Allemands et les Suisses ont levé des milliers d'hommes pour venir faire justice !

— Nous sommes en grand péril, chuchotent les autres. Il faut faire provision de cuirasses pendant qu'il en est temps. Emmagasinons aussi des épées et préparons-nous à mettre le feu à la poudrière !

Que devient Henri, le jeune marié, pendant ce long après-midi du vendredi surchauffé, écrasé de soleil, imbibé de cette chaleur qui porte à vif les haines et l'exaspération ?

Eh bien, il s'inquiète, le Navarrais, et on peut le comprendre. Surtout quand il constate que l'on a fermé les portes de la capitale.

« C'est pour mieux arrêter et prendre prisonnier celui qui a fait ce coup et pour en faire punition exemplaire par justice », observe candidement Haton.

— Ne devrait-on pas songer à protéger le domicile de M. de Coligny ? suggère Henri à Charles IX.

Puis il s'en va retrouver les bras de Margot, bien peu -tendres mais tout de même si brûlants.

Et on en arrive au samedi 23 août.

Dès le matin, Catherine de Médicis met en garde le roi, son fils :

— On me dit que le parti des huguenots s'arme contre vous.

— Gaspard de Coligny est « mon père », j'ai toute confiance en lui.

— Paris bouillonne ! Je ne vous y vois plus en sûreté. Ni nulle part ailleurs dans votre royaume où vous n'aurez même plus une ville pour vous retirer !

— Ma mère...

— À un si grand danger qui vous menace, et avant vous, tout votre État, à tant de ruines et de calamités, au meurtre de tant de milliers d'hommes, un seul coup d'épée donné ce soir peut remédier à tout... Il suffit de mettre hors d'état de nuire six ou sept chefs protestants et vous verrez qu'ensuite leurs troupes terrorisées se soumettront au pouvoir d'un roi qui aura su se montrer digne de sa race.

— Pas l'amiral !

— Parlons-en, de votre amiral ! On m'a affirmé que son hôtel de Béthizy était devenu un véritable arsenal, bourré d'arquebuses, de poires à poudre, d'épées et de rondaches ! Et vous croyez qu'il ne rêve que de paix, l'amiral ? Non ! Coligny est un hypocrite, il vous hait, vous et votre maison !

Catherine, furieuse, hausse encore le ton. Elle ne parle plus, elle s'époumone. Charles est haletant, son visage a la pâleur d'un linge. Elle sent bien qu'elle est sur le point de l'emporter. Elle l'a accablé sans ménagement, elle cherche maintenant à l'effrayer.

— Croyez-m'en, si vous voulez conserver la vie – et votre couronne ! – il faut nous délivrer de la peste qui a envahi le royaume !

Et elle n'est pas la seule à le harceler. Henri, le duc d'Anjou, le maréchal de Tavannes et le duc de Nevers sont là, eux aussi, qui en rajoutent une mesure.

— Nous savons bien que vous n'êtes pas un lâche et que vous ne laisserez pas couler le sang de ceux qui vous aiment vraiment.

Comment résister à de telles pressions ?

— La postérité vous jugera à la grandeur de votre acte, prophétise l'un.

— Les catholiques se reconnaîtront en leur grand roi, susurre l'autre, mielleux.

Une véritable garde à vue !

Charles IX est à bout de raisonnements, à bout de nerfs aussi.

— N'êtes-vous pas effrayé d'avoir à assumer la responsabilité d'une aussi terrible décision ? demande enfin Catherine, plus perfide que jamais.

Il a perdu pied, le jeune Charles IX, il grommelle, il bredouille et puis soudain, il hurle, plus qu'il ne prononce, le terrible verdict :

— Eh bien, par la mordieu, soit ! Mais qu'on les tue tous afin qu'il n'en reste pas un seul pour me le reprocher !

Et il part en claquant la porte.

Tous ?

Ce qui voulait dire que Margot pouvait être veuve – et sans doute joyeuse – au bout de six jours de mariage ?

Alors ce fut la terrible veillée d'armes au cours de laquelle on planifia avec fébrilité la journée du dimanche, jour où le calendrier romain fêtait la Saint-Barthélemy. On se mit d'accord sur les troupes à regrouper dans la cour du Louvre, sur celles qui devaient rejoindre leur cantonnement. On imagina d'obstruer la Seine au moyen de lourdes chaînes. On alla conseiller aux « papistes » de porter une croix -blanche au chapeau et d'arborer une écharpe – blanche également – en sautoir. Et puis, enfin, il fallut bien se répartir les rôles : qui allait tuer qui ? Pour Guise, la peau de Coligny. Celle du vicomte de La Rochefoucauld pour Tavannes et Nevers, etc. Et celle d'Henri ?

Il est au Louvre, Henri, pendant la longue nuit, « la nuit des dagues ». Il est dans sa chambre, dans son lit, avec Margot. Évidemment, malgré les lourds rideaux tissés d'or qu'il a tirés le plus hermétiquement possible, côté intimité la situation laisse beaucoup à désirer. Le lit conjugal est en effet gardé par trente ou quarante gentilshommes de sa maison qui font un raffut de tous les diables ! Car ils ne cessent de râler, les amis du roi de Navarre, de vitupérer la tentative d'assassinat de Coligny, de parler de vengeance et de mauvais pressentiments.

Cette nuit-là, Henri dort peu et mal. Il n'y a pas un souffle d'air sur Paris, et le tocsin s'est mis à sonner à Saint-Germain-l'Auxerrois. Sans relâche.

L'aube de la Saint-Barthélemy se lève. Henri aussi.

Il quitte sa chambre. D'une voix engourdie, Margot lui demande :

— Ferme-moi la porte pour que je puisse dormir à mon aise, maintenant.

Comment peut-elle trouver le sommeil, avec le carillon de Saint-Germain qui tinte à deux pas et avec l'animation qui règne alors dans les couloirs du Louvre ? Le Louvre qui ne va pas tarder à devenir un abattoir. Tout comme l'hôtel de Béthizy où Coligny – on connaît tous la terrible gravure – vient d'être défenestré. Il s'est pourtant débattu, l'amiral, il s'est arc-bouté à son lit, mais rien n'y a fait, ils étaient trop nombreux et trop énervés. On raconte qu'au moment d'être balancé par la croisée, bien que déjà traversé de plusieurs coups d'épée, il eut encore la présence d'esprit de murmurer dans un souffle :

— Par la fenêtre ? Et les courants d'air ? Je vous en prie, ayez égard à mon âge.

Son corps vint s'écraser aux pieds du duc de Guise. On l'acheva à l'épieu.

Une fois mort, il fut émasculé, décapité, attaché à la queue d'un cheval et traîné à travers les rues de ce qui deviendra un jour le 1^{er} arrondissement. On dit que sa tête, embaumée, fut envoyée au pape. Dans un pot de miel !

De telles atrocités au nom de Dieu ! En 1572 ! N'a-t-on pas plutôt l'impression de revivre quelques scènes d'horreur dignes de l'Empire romain à la mode de Néron ?

C'est au tour d'Henri, maintenant. Il sort de la salle du jeu de paume de la rue d'Hostriche, accompagné de son cousin Condé. Des gardes se précipitent vers eux.

— Le roi vous demande.

Dans la Cour carrée du Louvre, une trentaine de ses amis huguenots viennent d'être pris à partie et sommés de se séparer de leurs épées.

— Adieu, mes amis, leur dit tristement Henri, Dieu sait si je vous reverrai !

Il ne les revit pas car le massacre des parpaillots commença aussitôt, sous les yeux de Charles IX qui se tenait à sa fenêtre. S'il avait eu le pouce tourné vers le sol on aurait pu le comparer à Caligula.

Mais Charles a aperçu Henri et il bondit sur lui comme sur une proie. Il écume de rage, il prétend que le roi de Navarre a fomenté un complot contre la couronne de France, il en vient même à le menacer de sa dague. Puis, subitement, il s'apaise et sans crier gare il lui fait cette proposition :

— La messe ou la mort ?

— Je demande à être instruit dans la religion catholique, ensuite seulement je pourrai abjurer, répond Henri plein de sang-froid.

— Il conviendra aussi de rétablir le culte catholique en Béarn ! trépigne Charles IX.

Là, c'est l'humiliation.

Mais Henri affecte un détachement étonnant.

« Il fit bonne mine et dissimula ses déplaisirs avec un tel artifice qu'il ne semblait pas qu'il eût aucun ressentiment de ce qui s'était passé », a noté Villegomblain dans ses *Mémoires*.

Et puis il sait aussi qu'il peut compter sur Margot, même si une folle passion ne les unit pas. Ainsi, quand Catherine de Médicis proposera à sa fille d'annuler le mariage, elle s'attirera cette réponse cinglante :

— C'est trop tard ! Vous m'avez mise auprès de lui, j'y dois demeurer.

Pourtant, on ne peut pas dire que l'atmosphère qui régnait au Louvre était franchement érotique ! On se penchait aux fenêtres ? C'était pour voir des milliers de cadavres qui glissaient sur la Seine. Les poignards fendaient l'air, pas les flèches de Cupidon !

— Saignez ! Saignez ! La saignée est meilleure en août qu'en mai ! hurlait sans relâche le sire de Tavannes, hilare.

Ah, comme ils avaient eu tort de venir assister au mariage de leur cher Navarre, tous les chefs protestants !

Quand on songe que près de trois siècles plus tard, en creusant les fondations de sa tour, Gustave Eiffel exhumera de pleines brassées d'ossements, les squelettes de quelques centaines de réformés parmi les trois mille qui furent immolés à Paris à l'occasion des noces rouges de la reine Margot et du roi Henri, des victimes que l'on avait dû enfouir à la sauvette vu la canicule qui écrasait alors les bords de Seine.

Saint Barthélemy, priez pour eux ! Priez pour les milliers de morts de la capitale et les trente mille qu'a connus la province !

Pour ou contre la messe ? Allait-on maintenant continuer de s'entre-tuer pour avoir coché la mauvaise case du questionnaire ?

La réponse est oui. Pendant longtemps encore...

Dieu merci, entre deux bains de sang, on allait aussi -continuer de s'aimer. Ainsi Margot ne tarde-t-elle pas à tomber follement amoureuse de Hyacinthe Boniface de La Mole, un quadragénaire vigoureux à la barbe douce.

« La Mole était meilleur champion de Vénus que de Mars, ironise Pierre de l'Estoile, précieux témoin de cette époque tourmentée. Il écoutait trois ou quatre messes tous les jours, le reste de son temps était employé à l'amour. Il avait cette persuasion que la messe entendue dévotement expiait tous les péchés et gaillardises qu'il pouvait commettre. »

— Pour celui qui veut tenir registre des débauches de La Mole, il lui suffit de compter le nombre de ses messes, se moque Charles IX, qui est rongé de jalousie en imaginant sa sœur dans les bras du bellâtre. Car il est sous le charme de Margot, lui aussi, beaucoup plus qu'il ne le devrait, d'ailleurs, au regard de la morale judéo-chrétienne. Margot qui lui enflammait les sens, Margot l'incestueuse...

« Teh ! s'écrie-t-il, selon l'indiscret Pierre de l'Estoile, au lendemain du massacre. Teh ! Que c'est gentil c... que celui de ma grosse Margot ! Par le

sang de Dieu, je ne pense pas qu'il y en ait de pareil au monde ! Il a pris tous mes rebelles de huguenots à la pipée ! »

Il faut donc croire que la douce, la pudique, la pieuse et poupine Élisabeth d'Autriche que Charles venait d'épouser deux ans plus tôt ne lui donnait pas toutes satisfactions -intimes. Elle était enceinte pourtant, la jeune reine, à l'heure de la Saint-Barthélemy. Elle portait un fruit sur lequel on comptait pour perpétuer la lignée.

Ce fut une fille.

Hélas pour les Valois, tant mieux pour les Bourbons !

Dans l'immédiat, une chose est sûre, Henri est à cent lieues de s'imaginer montant un jour sur le trône. Pour l'instant il se contente de vivre au jour le jour, en liberté surveillée, toujours dans le champ de vision de la Médicis. Et cette situation va lanterner pendant plus de trois ans ! Trois années durant lesquelles il sera soit assigné en résidence au Louvre, soit contraint de suivre l'armée du roi pour aller faire le coup de feu contre ses amis calvinistes.

Dans ces conditions, trente-neuf mois, c'est long.

Alors, à l'instar de son épouse, pour tuer le temps Henri va tomber amoureux d'une des plus appétissantes demoiselles d'honneur de la Médicis. Appétissante, oui, mais gourmande aussi. Car elle ne se lassait pas de séduire. De séduire La Mole, Guise, du Gast, Coconas, le jeune duc d'Alençon et les autres.

« Il est vrai qu'elle possédait la cuisse longue et la fesse alerte », a observé un égrillard du temps.

Cette femme fatale, dans les bras de laquelle le Tout--Louvre roulait-boulait, se nommait Charlotte de Beaune-Samblançay, elle avait vingt ans et venait d'épouser le vieux baron de Sauves.

Or, si l'amour est aveugle, il rend bavard.

Ébloui par Charlotte, emporté sans doute par la fièvre de l'oreiller, Henri ne put s'empêcher de lui roucouler de malencontreuses confidences. Il lui parla notamment de ses complices, d'Hercule, le duc d'Alençon, quatrième fils de Catherine et d'Henri II, de Condé, de La Mole, de Coconas – un nom lourd à porter ! – bref, de tous ses compagnons d'infortune, qu'elle connaissait intimement. Il lui avoua qu'ils avaient échafaudé un plan d'évasion, qu'ils se préparaient à gagner Sedan – une principauté alors indépendante – dans l'espoir d'y couler des jours politiquement meilleurs.

Charlotte craignait-elle de voir sa tribu d'amants s'égailler vers les Ardennes ? Appréhendait-elle la colère de Catherine dont elle était l'affidée

docile ? Toujours est-il qu'elle ne put tenir sa langue. La Médicis se précipita aussitôt chez le roi. Celui-ci hurla.

— Il faut les arrêter tous, et qu'on les tue !

On ne les tua pas tous.

Charles IX laissa en effet la vie sauve à son jeune frère, Alençon, le futur duc d'Anjou, le « petit moricaud » mal aimé qui avait caressé l'espoir de se porter à la tête des huguenots, et à Henri. Mais c'est la mort qui s'abattit sur La Mole et Coconas. Sans appel. Il est vrai que le pauvre La Mole avait commis la maladresse de laisser traîner sur sa table de chevet une statuette de cire qui figurait le roi percé d'une flèche.

« Après avoir été martyrisés et décapités, leurs corps furent sciés en quatre quartiers et attachés à quatre potences, hors les principales portes de la ville de Paris, et leurs têtes plantées sur un poteau en ladite place de Grève », raconte Pierre de l'Etoile.

Voilà qui dut faire froid dans le dos du Béarnais, qui n'avait échappé au bourreau que grâce à la plaidoirie de Margot. Celle-ci s'était en effet jetée aux pieds de son frère pour le convaincre, à grand renfort de trémolos dans la voix, que son mari était à cent lieues de conspirer, qu'il se louait de la vie qu'il menait au Louvre et qu'elle ne pouvait se passer de lui.

À la suite de quoi, après avoir sauvé la tête de son légitime, elle récupéra celle de La Mole, son amant, qui était fichée sur le piquet d'infamie, l'embauma et l'enterra elle-même dans la chapelle Saint-Martin dans le quartier de Montmartre. Puis elle revint au Louvre pour parader dans une longue robe de deuil brodée de têtes de mort.

Mais à quel jeu joue donc la « grosse Margot » ? Un jour elle fait grise mine pour épouser Henri, un autre elle refuse l'annulation du mariage, et quand elle ne le trompe pas éhontément elle le sort d'un terrible mauvais pas avant de pleurer son amant à chaudes larmes !

Allez comprendre !

Et ce qui est encore plus incompréhensible, c'est qu'il ne se passera que peu de semaines avant qu'elle lui dise :

— Il serait bon que vous quittiez Paris et je peux vous aider !

Entre-temps Charles IX était mort à Vincennes. À vingt-quatre ans, tuberculeux au dernier degré, et recru des câlineries que lui prodiguait sa torride maîtresse Marie Touchet, ajoutèrent les mauvaises langues.

Au moment de rendre son âme à Dieu, ce Dieu pour lequel il avait fait couler tant de sang, il appela Henri à son chevet.

— Mon frère, vous perdez un bon maître et un bon ami. D'ailleurs sans moi vous ne seriez plus en vie.

Puis, après avoir essuyé une terrible quinte de toux, il l'embrassa avec émotion.

Henri n'en fut pas contaminé. C'était une forte nature. Il avait la vie bien chevillée au corps, le Béarnais qui venait de gravir une nouvelle marche du trône.

Et qui allait devoir assister aux obsèques – shakespeariennes avant l'heure – de son beau-frère !

Shakespeariennes et surréalistes, car après qu'on eut mis en bière la dépouille du roi éphémère, on coucha un mannequin de cire sur son lit. Un mannequin dont le visage ressemblait à s'y méprendre à celui du défunt. Avec des centaines de cierges qui brûlaient et des dizaines de religieux qui psalmodiaient.

Jusqu'à l'heure du repas !

Ce fut à cet instant qu'on vit apparaître le premier maître d'hôtel, suivi de ses officiers de bouche, de ses échantons, de ses panetiers, de ses écuyers tranchants, et que chacun présenta ses meilleurs mets au maigre bout de cire qui ramollissait lentement sur le drap noir surfilé d'or.

Car on était le 30 mai et il commençait de faire chaud sur Vincennes, corbleu !

3

La Belle Fosseuse

Maintenant, Henri est bel et bien séquestré au Louvre. Alors il trépigne, le Béarnais. Et on le comprend ! Il n'est pas d'un tempérament à rester inactif entre quatre murs, fussent-ils les plus beaux pans de la capitale ! Il ronge son frein, il a les nerfs à fleur de peau, il volte, piaffe et virevolte. Il s'en ira par la fenêtre s'il le faut, puisqu'on a condamné la porte !

Non. Il sait que l'heure n'est pas encore venue, qu'on aura tôt fait de le retrouver s'il s'enfuit, et de le faire passer *ad patres* en un tournemain. Alors il se contraint à faire bonne figure.

— Si vous saviez comme je suis fort en cette cour où nous sommes toujours prêts à nous couper la gorge les uns les autres, confie-t-il à son ami M. de Miossens. Moi, je brave tout le monde et je n'attends que l'heure de donner une petite bataille, car ils disent qu'ils me tueront et je veux gagner les devants.

Henri III, le frère cadet des défunts François II et -Charles IX, vient d'entrer dans un règne qui durera quinze ans. Un des règnes les plus tragiques de l'histoire du royaume de France. Quinze années de complots, de guerres civiles et de tueries.

Enfoncé à la coquette dans une pile de coussins veloutés, entouré de ses carlins câlins, un éternel bilboquet dans sa main gantée aux doigts couverts de bagues (le bilboquet étant une bille de bois tournée par un ingénieux menuisier parisien répondant au nom de Boquet), Henri III aimerait pourtant se réconcilier avec le roi de Navarre.

A-t-on le droit de sympathiser avec un protestant ?

— Non ! tranche la Médicis, qui continue de distribuer le jeu en gardant quelques bonnes cartes sous son gros coude.

Essentiellement des valets.

Quant à la dame de cœur du Louvre – la belle ou la grosse Margot, c'est selon –, elle est toujours aussi friande d'amants : un jour, elle roule dans les bras d'un élégant bretteur du nom de Saint-Luc ; une nuit, elle tombe follement éprise de l'arrogant Louis de Clermont Bussy d'Amboise ; une autre fois, elle se cambre dans le lit de Charles Balzac d'Entragues, dit le bel Entraguet...

Elle l'avouera elle-même : « La fièvre ne me quittait pas ! »

Et pendant ce temps, de son côté, fiévreux lui aussi, Henri continuait de suivre sans modération le doux traitement que lui prescrivait Charlotte de Sauve. Elle avait parfois été trop bavarde, Charlotte, on s'en souvient, mais bon, n'avait-elle pas « les tétins fermes et blancs qui emplissaient bien la main du gentilhomme », c'est-à-dire tout ce qu'il fallait pour se faire pardonner ?

« Margot et Henri se témoignaient mutuellement une indulgence qui n'avait aucun rapport avec la morale », rapporte un observateur amusé.

Quel étrange ménage !

« Il m'a toujours parlé aussi librement qu'à une sœur. Il savait que je n'étais aucunement jalouse et ne désirais que son contentement », raconte Marguerite.

Brave petite Margot !

Ce qu'Henri ne lui confia pas, en revanche, c'est l'intention qu'il avait de tirer discrètement sa révérence au Tout-Louvre.

Parce que trop, c'était trop ! Voilà plus de trois ans que la situation pourrissait. Allait-il donc passer sa vie à jouer à la paume, « à faire voler des cailles dans sa chambre », à « trousser la Sauve » et à se laisser bafouer ?

« Cependant, il était l'objet d'une vigilance implacable, dit Rosny – le futur Sully. Chaque jour, le capitaine des -gardes entrait chez lui sans crier gare et regardait dessous le lit s'il n'y avait personne. Jusqu'aux fenêtres de l'appartement qui étaient grillagées ! »

Dans ces conditions, comment Henri parviendrait-il à prendre la poudre d'escampette ?

Eh bien, le plus simplement du monde.

Parce qu'il ne faut rien exagérer, n'en déplaise à Sully, le Béarnais n'avait tout de même pas le pied entravé par un boulet mastoc !

Et puis il était ingénieux.

Un jour, il fait mine de disparaître.

— Alerte ! Alerte !

On le retrouve quelques quarts d'heure plus tard, hilare, ravi du bon tour, assis sur un prie-Dieu de la Sainte-Chapelle. Même stratagème le surlendemain.

On était le 1^{er} février 1576.

— Le roi de Navarre s'est enfui ! Le roi de Navarre s'est enfui !

Non. On le retrouve goguenard, devisant gaiement avec le duc de Guise à la foire Saint-Germain.

Le 3 février, il annonce :

— Qu'on ne me cherche pas aujourd'hui, je vais courre le cerf dans la forêt d'Halatte !

Comment parvient-il, cet après-midi-là, à semer le capitaine, le lieutenant et l'escouade des gardes du Louvre qui étaient censés lui coller aux bottes ? L'histoire est muette à ce sujet. Toujours est-il que le lendemain matin, tapi dans les faubourgs de Senlis, il retrouve ses amis Roquelaure et Agrippa d'Aubigné.

— Sire, lui dit alors celui-ci, si vous rentrez maintenant à Paris, vous prenez le chemin de la mort et de la honte. Partout ailleurs vous trouverez celui de la vie et de la gloire. Oui, Sire, il est temps de sortir des griffes de vos geôliers pour rejoindre vos bons serviteurs.

Alors, « dans la nuit obscure et glaceuse », ils font route vers l'ouest. Vers Châteauneuf-en-Thymerais précisément. La ville appartient aux Bourbon-Vendôme. Les fugitifs y seront donc en sécurité, et pour rafistoler ses finances Henri va pouvoir prélever quelques pistoles dans l'escarcelle de ses fermiers.

La petite troupe du Béarnais traverse ensuite Alençon, La Flèche, Saumur et, en arrivant à Niort, elle s'est tant gonflée de partisans qu'elle ressemble maintenant à un cortège.

C'est à Niort qu'Henri renonce au catholicisme qu'il avait dû embrasser sous la menace, dans la touffeur de la Saint-Barthélemy. À la suite de quoi, il éclate de rire.

— Je n'ai de regrets à Paris que pour deux choses que j'y ai laissées : ce sont la messe et ma femme ! Toutefois, quant à la première, j'essaierai de

m'en passer, mais de l'autre je ne peux et ne la veux ravoir !

Ensuite, passez muscade, il rejoint la Guyenne et installe son gouvernement à Agen.

Pendant tout ce temps la guerre bat son plein. Papistes et calvinistes continuent de s'étriper à qui mieux mieux.

La hargne à l'état pur.

— Bah ! soupire le maréchal de Biron, il faut se faire une raison. D'ailleurs, à quoi serions-nous bons sans les guerres ?

Henri, lui, ne partage pas ce point de vue. Il ne rêve que d'inventer la paix, de museler les fanatiques de quelque camp qu'ils soient.

— Vivez, proclame-t-il aux habitants d'Agen, de Nérac, de Pau et d'ailleurs en ses terres, vivez en vous comportant noblement les uns avec les autres. Ne vous querellez pas, ne vous injuriez pas, n'empêchez autrui de pratiquer sa religion. Jouissez de vos biens sans rien entreprendre les uns contre les autres.

Et cela étant dit, il plonge dans le repos du guerrier.

Dans l'alcôve accueillante d'Amandine de Montaigu ou dans celle de Catherine du Luc, la fille d'un médecin d'Agen ; dans le lit d'Anne de Cambefort ou dans les bras de Jeanne de Tignonville qu'il a connue étant enfant et dont il n'a pas oublié le ravissant sourire.

Ah, c'était quelqu'un, la « petite Tignonville » !

Vingt-quatre ans. Elle avait le même âge que lui et elle était aussi entêtée.

— Non ! dit-elle en repoussant vertueusement les assauts royaux.

— Il faut que tu m'aides, demande alors Henri à son ami d'Aubigné. Dis-lui combien je suis épris d'elle. Toi, elle te croira.

— Non ! répond l'austère Agrippa. Je ne suis pas ici pour jouer les entremetteurs. Néanmoins, peut-être que... si elle était mariée... oui, peut-être que dans ces conditions elle deviendrait moins prude...

— Ventre-saint-gris, s'écrie Henri, si tu savais comme je suis heureux de t'avoir pour conseiller !

Et il ne se passe que peu de temps avant que la belle Jeanne épouse François de Pardaillan, le baron de Panjas.

« Et, raconte un témoin du temps, l'état de femme mariée lui ayant donné de la curiosité, elle accepte bientôt de satisfaire celle-ci avec Henri. »

Tout rassasié de mignardises qu'il était et contrairement à ce qu'il avait déclaré à Niort, le roi de Navarre s'ennuyait pourtant de Margot.

— Elle ne m'était pas inutile, quand je vivais au Louvre. Sa considération fléchissait sa mère et ses frères aigris contre moi. Elle n'était rien qu'esprit, prudence et savoir. Et, d'un autre côté, sa beauté m'attirait quantité de braves !

Étonnante nostalgie ! Car même s'il n'a plus du tout envie de la caresser, il se languit d'elle, on dirait bien qu'il regrette leur complicité.

Aussi, comme avec lui jamais rien ne traîne, il envoie sans tarder à Henri III des émissaires chargés de réclamer la venue de Marguerite.

Les pauvres garçons essuient la mauvaise humeur du roi et un refus cinglant.

— Ma sœur a été donnée à un catholique et non à un huguenot !

Ce en quoi Henri III se trompait complètement.

Quelques jours plus tard, cependant, éclairé sans doute par sa mère Catherine de Médicis, le souverain revient sur sa décision.

Mais Margot dans tout cela ? Est-ce qu'on lui a seulement demandé son avis ?

Non.

Une fois de plus, c'est Catherine qui a tranché.

— Nous partons pour la Guyenne !

« Nous », c'était tout de même un cortège de quelques dizaines de carrosses pour une cavalcade de près de trois cents personnes.

Dans l'une des nombreuses voitures, avec ses bagages empilés, Margot la brûlante n'a pas oublié d'installer « son amant de voyage », le jeune Guillaume Raspault, un garçon qui passait pour un habile joueur de luth et avec lequel, à l'occasion d'une halte dans la forêt de Chinon, elle se couvrit franchement de ridicule.

« Le cortège avait fait une pause dans la belle forêt de Jeanne la Pucelle, se souvient un chroniqueur. Car il fallait bien que chacun pût s'égayer un peu. Pour se rafraîchir, on avait avalé quelques lampées de vin, de ce petit vin du pays qui fait danser les chèvres. La reine de Navarre en avait-elle trop bu ? Elle s'éloigna dans un fourré en compagnie de son musicien. Ils trouvèrent un accueillant tapis de mousse et commencèrent de se lutiner. Soudain, alors qu'ils se savouraient dans un grand désordre de vêtements et de champignons écrasés, un bruit de branchage leur fait tourner la tête. Ils avaient devant eux un magnifique cerf qui les -contemplant sans aucune crainte.

On imagine la suite !

Les deux amants figés n'osent même plus respirer ; la bête s'approche, les flaire, se met à les lécher à grands coups de son énorme langue ; le fluet joueur de luth tente vaille que vaille de se transformer en bouclier humain pour protéger Margot qui est sur le point de s'évanouir. La scène dure quelques interminables secondes, jusqu'à ce que deux paysans trapus fassent leur entrée dans la clairière, effrayant instantanément le vieux dix-cors. Alors, l'animal s'enfuit, d'un seul bond gigantesque il s'enfonce dans la forêt.

— Vous pouvez vous relever, il est parti.

Oui, mais voilà, le joueur de luth et la reine de Navarre, toujours l'un sur l'autre, comme bête à deux dos, bien que Guillaume Raspault eût perdu de son beau maintien, n'osaient se redresser, de peur que leur fricatelle ne soit découverte, s'amuse le conteur égrillard.

— Êtes-vous souffrante, madame ?

Non, bien sûr, à proprement parler elle ne souffrait pas.

Alors, quand ils virent où se situait le siège de la douleur de la dame, les laboureurs ne purent retenir leur rire énorme, tonitruant. Ils faillirent même s'en étouffer dans un éclat pendant que les deux amants tentaient tant bien que mal de se rajuster en prenant l'allure innocente de chercheurs de fleurettes ! »

C'est le 2 octobre 1578, dans la maison forte de Castéras, lieu hautement symbolique puisque situé à mi-chemin de Saint-Macaire (un bourg catholique) et de La Réole (un fief protestant), qu'Henri retrouve son épouse légitime.

Saine et sauve.

C'est entendu, il y avait bien quelques traces de cornes entre eux, mais en tout cas pas celles du grand cerf de -Chinon.

Ce jour-là, Henri retrouve aussi sa belle-mère et, contrairement à toute attente, les embrassades sont plutôt chaleureuses.

Il est vrai que le Béarnais était du genre bon comédien.

« Nous avons passé la nuit au château de La Réole, se souvient Margot, mais c'est seulement le lendemain que j'ai partagé son lit. Parce que le premier soir il dégageait un tel fumet que j'ai préféré dormir seule ! »

Et pour comble de bonheur, à force de chevaucher, Henri souffrait alors d'un horrible furoncle mal placé !

Tièdes, donc, les retrouvailles intimes !

Il faut dire aussi que le roi de Navarre avait alors d'autres chats à fouetter. Il passait en effet le plus clair de son temps à essayer d'arrondir les angles entre ses complices avoués, les parpaillots, et ses soi-disant ennemis, les papistes, qui se déchiraient à grands coups d'arquebuses, que ce soit à Nérac ou à Fleurance, à Pau, à Auch ou à Sainte-Bazille...

Voilà qui lui laissait fort peu de répit.

Alors il lui arrivait de s'endormir là où le sommeil l'appelait. Volontiers dans une grange ou sur un maigre tas de foin. Certains jours, il y trouvait une péronnelle avenante.

Car il les aimait, les jeunes paysannes aux corsages rondelets ! Il les adorait, Henri, ces femmes rudes en besogne, qui n'ignoraient rien des choses de la nature et ne se faisaient pas prier pour se laisser aimablement conter fleurette. Et même s'il sentait un peu fort « de l'aile et du pied », cela les changeait des rustauds qui les troussaient lestement derrière le premier buisson venu.

On était au XVI^e siècle finissant. La pudeur n'était guère de mise, alors, dans les campagnes. Les jouvencelles n'étaient pas farouches, habituées qu'elles étaient aux empoignades des laboureurs et aux paumes plaquées rugueusement sur leurs hanches.

Henri, qui avouera avoir culbuté plus d'une bergère, les appréciait garçailles et grassouillettes. Plutôt plantureuses, même. Voire « dodues, autant de la tétasse que de la croupe » !

« Autres temps, autres mœurs, observe un éminent sociologue qui ne se prend pourtant pas trop au sérieux. On goûte toujours ce qui est rare : les périodes de famine font rechercher les potelées tandis que les saisons de cocagne – comme la nôtre – donnent le beau jeu aux maigriottes. »

« Nos amies étaient girondes à souhait, s'exalte le sieur de Sigogne, un intime du Béarnais. Elles étaient aussi dégourdies que les catins à particule, sans en manifester pour cela la bassesse. Et surtout, elles étaient saines de corps, ce que les courtisanes n'étaient pas toujours. En leur coterie, les princes ne risquaient point d'attraper la gale ou la lèpre. Les poux, peut-être, mais point la morpionesque vermine de Vénus ! »

Pendant ce temps-là, Margot s'est installée à Nérac et Catherine de Médicis s'apprête à rentrer à Paris. Évidemment, avant de regagner la capitale elle n'a pas manqué de passer un certain nombre d'accords politiques

avec son gendre, notamment s'agissant des villes sur lesquelles allait s'exercer l'influence de telle ou telle confession.

Au moment de quitter sa belle-mère, Henri lui avoue :

— Je déplorerai d'avoir à retourner aux armes. Si j'ai dû en faire usage, sachez que ce n'est pas contre la personne du roi, mon seigneur souverain, ni contre son État et sa Couronne, mais plutôt pour l'entière conservation de celle-ci.

Puis il poussa la coquetterie jusqu'à autoriser Catherine à couper elle-même le toupet de longs cheveux qui ondulait autour de son oreille gauche, parce qu'elle croyait depuis toujours que cette mèche-là servait de signe de ralliement aux protestants.

— C'est bien, ronronna-t-elle avec soulagement. Plus de toupet, plus de guerre !

Mais elle rêvait, la Médicis, en s'imaginant qu'une simple paire de ciseaux allait pouvoir couper court au dramatique problème religieux, celui-là même qui, quatre siècles plus tard, ensanglante encore trop souvent la pauvre Irlande déchirée par Dieu.

On ne se déchire pas à Nérac. On se supporte même très bien, au contraire. Il faut dire qu'Henri y met beaucoup de bonne volonté. Il passe tous les caprices de son épouse. Et Dieu sait qu'elle en a !

— Pour les salons, je veux des tapisseries flamandes ! Je veux aussi des glaces de Venise garnies de nacre, de perles, d'or et d'argent ! Aux murs de ma chambre je veux voir des miroirs encadrés d'ébène ! Je veux des milliers de chandeliers ! Pour mon lit, je veux des draps de taffetas noirs, ils font si bien ressortir le nacré de ma peau ! Je veux que l'on aménage une serre et une salle de lauriers, que l'on plante l'allée qui longe la rivière ! Je veux un orchestre de musique de chambre (avec un joueur de luth nommé Raspault) ! Je veux, je veux, je veux !

Ses désirs sont comme des ordres.

Mieux, Henri ne se contente pas d'exaucer ses souhaits, il la couvre aussi de cadeaux ! On sait, par exemple, qu'il lui offrit un panache de plumes d'oiseau de paradis, dix éventails dorés et argentés, un collier de douze cents perles, une bague à émeraude, des bracelets à la douzaine, des pastilles de senteur, des gants de fleurs parfumés, des pièces de soie et de velours orangé pour confectionner ses bonnets de nuit...

— Je veux que mon mari soit propre et bien mis !

Alors Henri devint élégant.

Et il lui arrivait même de se laver !

Le soir, rentrant de la chasse, il prit en effet l'habitude d'abandonner sa tenue trouée de coureur des bois, celle qui puait le harnais et la monture ; de passer au bain où il utilisait « une éponge pour laver la tête du roi » (l'achat de cette éponge figure dans les livres de comptes du château de Nérac) ; de se rincer la bouche, de passer un caleçon de toile de Hollande, d'enfiler des bas de soie, d'endosser un pourpoint à damier de satin noir et blanc et une cape en frise d'Espagne, de coiffer un chapeau de velours... Ensuite seulement il pouvait passer à table. Pour essayer d'y manger le plus proprement possible !

D'y manger la caille, la perdrix ou la palombe du pays, d'avaler d'épaisses tranches d'un jambon que l'on faisait venir de Bayonne, de se rafraîchir de fruits qui arrivaient de Pau, et de faire passer le tout à grandes goulées de tannat, un petit vin robuste comme un Bigourdan et chaleureux comme un Gascon.

Or, inmanquablement Henri tachait son beau pourpoint et Margot lui faisait les yeux noirs.

À vrai dire, les yeux que Margot posait sur Henri n'étaient jamais langoureux et ceux d'Henri le leur rendaient bien.

Car si les châtelains de Nérac s'estimaient, ils ne s'aimaient pas. En tout cas, pas d'amour ! Ils avaient trouvé une manière de *modus vivendi*, voilà tout. L'épouse connaissait les frasques de son mari, et réciproquement. Ni l'un ni l'autre n'avait à les justifier. Ils se cocufiaient dans la bonne humeur.

Les frasques de Margot ? Un jour, c'est Clermont d'Amboise qui la fait rouler sur ses draps de taffetas noirs.

« Clermont d'Amboise ? Je l'ai même surpris maintes fois en train de baiser ma femme tout en jupes sur la porte de sa chambre », confie Henri.

Un autre jour, elle se donne au jeune et beau vicomte de Turenne, autrement dit Henri de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon. Mais cette liaison ne s'éternise pas. Le vicomte est un piètre amant.

« Il faisait penser à ces nuages vides qui n'ont que l'apparence dehors », dit Margot en souriant.

Jacques Harlay de Champvallon lui succède. Elle tombe éperdument amoureuse de ce beau trentenaire. Il devient son « Narcisse », son « beau soleil », le « seul soleil de son âme » son « bel ange », son « beau miracle de

la nature », autant de mots doux qu'elle n'a évidemment jamais chuchotés à l'oreille de son mari.

« J'ai tant de plaisir avec lui que ce serait chose trop -longue à vous écrire », confie-t-elle alors à son amie la duchesse d'Uzès.

Quelques semaines plus tard, hélas, quand son amant doit quitter la Guyenne, elle écrit : « Je me sens comme réduite en un affreux désert. »

Pendant trois ou quatre jours elle refusera même de quitter sa chambre. Elle veut demeurer seule pour pleurer et composer quelques stances qui – il faut bien l'avouer – ne sont pas impérissables.

*Nos deux corps sont en toi, je ne sers plus que d'ombre.
Nos amis sont à toi, je ne sers que de nombre.
Las ! puisque tu es tout et que je ne suis rien,
Je n'ai rien, ne t'ayant, ou j'ai tout au contraire.
Avoir et tout et rien, comment se peut-il faire ?
C'est que j'ai tous les maux, et je n'ai point de bien.
Je vis par et pour toi ainsi que pour moi-même ;
Tu vis par et pour moi, ainsi que pour toi-même ;
Nous n'aurons qu'une vie et n'aurons qu'un trépas.
Je ne veux pas ta mort, je désire la mienne.
Mais ma mort est ta mort, et ma vie est la tienne ;
Ainsi je veux mourir et je ne le veux pas !*

Nul doute que, s'il tomba sur cette mirlitonnade, le gentilhomme de la chambre de Margot, se grattant la moustache et se massant la calvitie, dut en rester pantois et consterné.

Car ce gentilhomme-là n'était autre que Michel de Montaigne !

Henri, lui, se contente de faire de la prose – et de l'esprit. De fort mauvais goût également.

Ainsi, au moment de connaître intimement une jeune ribaude de Nérac, il lui dit :

— Mes amis m'ont affirmé que tu étais pucelle, je vais voir s'ils m'ont menti.

Or, il trouva le chemin assez frayé et il se mit à siffler.

— Que veut dire ce sifflement ? s'étonne la Néracaise peu farouche.

— C'est, répondit-il, que j'appelle tous ceux qui sont passés par ici avant moi.

— Piquez, piquez, Sire ! vous les rattraperez !

Elles sont nombreuses, alors, celles que « pique » le roi de Navarre, et les chroniqueurs qui les ont recensées ont toujours jugé bon de faire précéder

leur patronyme d'un « la » relativement péjoratif : la Dayelle, ou la Montagu, la d'Allous ou la Legrand, la Rebours ou la « garce de Goliath »...

Ou encore la belle Fosseuse !

Celle-là avait quinze ans et, en la voyant, Henri s'enflamma comme l'étoupe.

Elle s'appelait en réalité Françoise de Montmorency-Fosseux et elle était belle et gourmande.

Gourmande de confitures de Gênes et de poires parfumées au safran de Tours. Gourmande d'honneurs, aussi.

Oui, Fosseuse rimait avec ambitieuse.

— Ambitieuse, elle, ma fille ? Que nenni ! Elle est tout enfant et toute bonne !

Henri se plaisait à l'appeler « ma fille » alors qu'il ne comptait que dix ans de plus qu'elle.

Tout enfant et toute bonne, elle n'était pas de bois.

« Fosseuse, qui aimait extrêmement mon mari, s'activa tellement à le contenter qu'elle devint grosse », raconte Marguerite. Mais elle ne tarde pas à déchanter quand le bruit court que c'est pour mieux épouser le père que la mijaurée – qui lui parle maintenant avec une certaine arrogance ! – rêve d'avoir un fils ! Dans ces conditions, Margot, qui ne tient pas à être répudiée, passe immédiatement à la contre-attaque et décide toutes affaires cessantes de séjourner quelques jours à Barèges dont les eaux passent pour avoir des vertus fécondantes.

« Je suis venue à ces bains pour voir si je pouvais faire augmenter le nombre de vos serviteurs », écrit-elle à sa mère.

Mais elle eut beau ingurgiter pinte sur pinte, son joli -ventre refusa obstinément de s'arrondir. Dieu sait pourtant qu'elle y mettait de la bonne volonté !

En réalité, la « grosse Margot » est stérile.

« Peut-être la faute aux folies trop sauvages qu'elle avait faites de son corps », avance un gynécologue.

Un accident d'alcôve, en quelque sorte.

Si, en règle générale, cette stérilité lui facilite la vie nocturne, aujourd'hui, elle complique tout.

Bouillonnante de colère, elle rentre à Nérac mais n'y trouve ni son mari, ni la maîtresse engrossée. Tous deux, à leur tour, sont partis aux sources.

— Ma fille doit soigner un mal gastrique, dit Henri à son entourage, je vais la conduire aux Eaux-Chaudes.

Il n'ignore pas, évidemment, que les Eaux-Chaudes de la vallée d'Ausson ont la réputation de « défaire les grossesses ».

« Il a emmené la jeune femme, sans se soucier des plaisanteries que faisait le bon peuple sur les enfants de roi qui viennent dans l'estomac », ironise d'Aubigné.

La belle Fosseuse, hélas, revint au château plus malade que jamais. Entendez par là que sa gastrite s'était considérablement aggravée. Tant et tant, même, qu'il ne se passa que peu de nuits avant qu'Henri ne fît irruption chez Margot et n'ouvrît son rideau en bredouillant, fort ému :

— M'amy, je vous ai celé une chose qu'il faut que je vous avoue. Je vous prie de m'en excuser et de ne vous point souvenir de tout ce que je vous ai dit pour ce sujet ; mais obligez-moi tant de vous lever tout à cette heure et d'aller secourir Fosseuse qui est fort malade. Je vous en prie, obligez-moi en cela.

— Je vous honore trop pour m'offenser d'une chose qui vient de vous, répond Margot, je m'en vais à son chevet et j'y ferai comme si c'était ma fille.

« Je fis promptement ôter la Fosseuse de la chambre des filles, ajoute Margot dans ses *Mémoires*, je la mis dans une pièce écartée, avec mon médecin et des femmes pour la servir, et la fis très bien secourir. Dieu voulut qu'elle ne fît qu'une fille, qui encore était morte. »

Et Margot poussa un discret soupir de soulagement en se penchant sur la première – officielle – bâtarde mort-née.

Quant à Henri, il oublia bientôt la Fosseuse. D'autant plus aisément que l'heure n'était plus à la gaudriole. Des bruits de sabots et de bottes commençaient en effet de monter de la capitale.

Le châtelain de Nérac prend alors sa femme à témoin :

— Le roi Henri III, votre frère, dit qu'il veut la paix ; je suis content de le croire, mais les moyens dont son Conseil veut user tendent à notre ruine. Nous nous sommes laissé surprendre, nos ennemis sont déjà à cheval !

— Faites comme vous l'entendez, moi, je rentre à Paris.

S'il était passé par Angoulême, en regagnant la capitale, Henri aurait pu être témoin de la naissance d'un petit poupon rouquin, prénommé François.

Il l'aurait trouvé, dans son berceau, souriant aux anges comme sourient tous les bébés du monde, et il aurait sans doute chaudement félicité les heureux parents.

Ces parents-là s'appelaient Mme et M. Ravailac, sacrebleu !

La Nounou de Casteljaloux

— Vous rentrez à Paris ? Je vous accompagne ! rétorque Henri, à la plus grande surprise de la belle Margot.

D'autant que le voyage était offert par le roi Henri III. À force de se lamenter sur l'état de ses finances – quel panier percé ! –, Marguerite avait réussi à obtenir quinze mille écus de son frère. Pour ses frais de route.

Ainsi donc, le pigeon allait suivre sa pigeonne. Ce qui réjouissait Catherine de Médicis. Depuis le temps qu'elle rêvait d'attirer son gendre à la capitale ! D'abord pour le désolidariser de sa troupe de Guyenne et ensuite pour l'utiliser comme contrepoids aux Guises, qui commençaient à peser un peu trop lourdement, à son gré, dans la balance sensible du gouvernement.

Alors, fouette, cocher, le cortège quitta Nérac à la fin de l'hiver de 1582. Le cortège, oui, le défilé, même ! Car Margot traînait toute sa cour derrière elle. Une belle enfilade de carrosses, avec, calfeutrée tout au fond de l'un d'eux, la jolie Fosseuse au ventre plat.

« Oui, ma fille, il faut que sa maîtresse soit du voyage, avait conseillé Catherine. Cela achèvera sans doute de le convaincre de venir jusqu'au Louvre. »

Elle pouvait croire que c'était gagné, la rusée Florentine ! Comme elle se trompait ! Car si tout alla bien jusqu'à Saint-Maixent où le couple logea à l'hôtel des Trois-Rois, si Henri accepta de rencontrer sa belle-mère au château de La Mothe-Saint-Héray (aujourd'hui dans le parc régional du Marais poitevin) pour une énième négociation, et s'il fit mine de prendre la route de Paris, ce fut pour mieux pirouetter dès qu'il eut touché la porte du château de Montreuil-Bonnin, à deux pas de Vouillé.

Vouillé où, neuf cent vingt-cinq années plus tôt, Clovis, le fondateur de la monarchie franque, avait anéanti les sau-vages Wisigoths d'Alaric !

Si on lui avait annoncé, là, au moment où il refusait obstinément de galoper vers le Louvre, qu'il allait bientôt devenir le successeur du vainqueur de Vouillé, Henri aurait sans doute hurlé d'un bon gros rire parfumé à l'ail.

Car rien ne pouvait encore ni toujours lui laisser accroire que les derniers Valois allaient lui tapisser le trône. D'abord il y avait Henri III, qui était tout à fait bien portant, même s'il se révélait décidément incapable de faire un enfant à Louise de Lorraine qu'il avait épousée sept ans plus tôt. Ensuite, il fallait compter avec François, le duc d'Anjou – vingt-huit ans, le dernier fils de Catherine et d'Henri II –, qui s'apprêtait, disait-on, à devenir le mari d'Élisabeth d'Angleterre, la célèbre « Reine vierge ».

Mais la vierge et d'Anjou restèrent célibataires, même si celle que l'histoire a retenue sous le surnom de « Femme sans homme » avait bien failli craquer.

Parce qu'elle avait été subjuguée, en découvrant le jeune frère du roi de France, cette femme de fer qui ne prisait guère la fréquentation des hercules ! Elle était vraiment tombée sous le charme de ce « fiancé », de vingt ans son cadet, toujours vêtu à la dernière mode de Paris, avec sa petite barbiche en pointe, ses oreilles perlées, sa toque emplumée et son fin mollet galbé dans la soie !

« J'aime beaucoup le duc d'Anjou, disait-elle, il est beau comme une grenouille ! »

Et le plus étonnant est que le duc lui-même s'était embrasé pour l'austère fille d'Anne Boleyn !

Et puis non. Quand il fut temps de se décider, elle refusa d'épouser son batracien. Du moins mit-elle l'hameçon si haut qu'il lui fut impossible de s'y accrocher. Car elle annonça qu'elle ne l'accepterait pour mari que le jour où la France lui rendrait Calais !

Elle rêvait !

Alors, la grenouille amoureuse et dépitée quitta les berges de la Tamise et revint barboter sur les bords de Seine.

Évidemment, pendant que son beau-frère minaudait autour de cette trop exigeante quasi-quinquagénaire et que, à Fontainebleau, Margot avait sans peine repris goût aux étreintes du puissant Harlay de Champvallon, son « beau miracle de la nature », Henri, de son côté, ne menait pas une vie

monacale. Ayant oublié la Fosseuse, il n'avait maintenant d'yeux que pour la jeune comtesse de Guiche.

« Comment, vous êtes veuve ? Depuis trois ans déjà ! À votre âge ! Mais comment faites-vous ? » lui avait-il demandé avant de lui offrir deux perroquets.

Or, la dame aimait ce genre de volatile, et à cette époque les psittacidés étaient rares et chers.

« Bah ! ce sera une nouvelle amourette sans conséquence », murmura-t-on alors.

On se trompait grossièrement !

Ce ne fut pas qu'une simple galanterie, une aventure banale succédant à une autre. Non, ce fut un grand amour, bien que la dame ne fût pas très belle et qu'elle fût catholique !

Certes, elle avait le teint du lys, elle était grande et mince comme une amazone, mais elle affichait un nez aussi plat que le museau d'un carlin et son front culminait comme un donjon.

Mais quelle intelligence, derrière ce donjon-là !

Planté de cheveux noirs et drus, le front était comme une tour élancée, soit, mais la forteresse ne demandait qu'à être investie.

D'autant plus qu'Henri connaissait bien la châtelaine. Autrefois il avait joué avec elle dans les jardins de Jeanne d'Albret, à Pau. Il avait même assisté à son mariage et signé son contrat, en qualité d'héritier potentiel du trône de Navarre. Elle comptait seize ans alors, lui, quatorze, et, ce jour-là, la descendante du prestigieux Gaston de Foix épousait Philibert de Gramont, comte de Guiche. Ce jour-là, elle devenait comtesse du nom, vicomtesse de Louvigny, dame et « baronnesse » d'Andoins, Lescun et autres places... et elle était appelée à donner deux enfants à un mari qui aurait, hélas, la malheureuse idée de se faire tuer prématurément au siège de La Rochelle.

En réalité, pour l'état civil, tout comme sa cousine de Poitiers, elle se prénomrait Diane, mais elle préférait qu'on l'appelât Corisande. C'était plus romanesque, pensait-elle.

Ainsi Corisande entra dans la vie du Béarnais et voulut s'y installer définitivement.

Henri lui offrait une bague ? Elle la refusait. Pas de bague, non, même couverte de diamants. Ce qu'elle voulait, c'était une alliance. Henri aurait tant aimé la voir vivre à Nérac ! Nouveau refus. Elle ne serait jamais la maîtresse officielle !

— Si vous voulez me rencontrer, venez chez moi, dans mon château d'Hagetmau, près de Mont-de-Marsan, ou alors voyons-nous à Pau chez votre sœur Catherine, c'est une si chère amie...

Corisande exigeait le respect, elle l'obtint.

Finies, les privautés soldatesques qu'il avait pu se permettre avec la Rebours ou la Fosseuse ! Plus de pince-fesses à la rustre ; plus de mains paillardement plaquées sur la poitrine en fin de banquet ; plus d'embrassades à pleine langue devant toute la cour réunie ! En public, Henri fut seulement autorisé à baiser le bout des doigts de Corisande, alors qu'elle-même n'oubliait jamais de lui faire les révérences que lui imposait l'étiquette.

Décidément, elle nous l'avait bien changé, le « petiot » !

Le petiot !

On croit rêver en apprenant que Corisande avait choisi d'appeler son amant de ce tendre surnom maternel et populaire.

Dans l'intimité, s'entend.

Changé, Henri ?

Trop, même, au regard de ses proches.

« Comment fait-elle, cette femme de bonne maison, pour tourner et remuer le prince comme elle veut, lui qui est accoutumé de n'en faire qu'à son humeur ? » s'interroge un témoin.

« Et si elle l'avait ensorcelé ? » hasarde un autre.

« Oui, la Guiche a bel et bien envoûté le fils de Jeanne d'Albret », chuchote un troisième.

Née au pied des murailles paloises, la rumeur a tôt fait de se propager jusqu'à Bordeaux avant de s'envoler vers le Louvre, où la reine Marguerite, sans doute rendue furieuse d'apprendre que son mari a trouvé chez une femme ce qu'elle a été incapable de lui offrir, accuse immédiatement la rivale triomphante de chercher à maléficer le Béarnais.

— C'est faux ! s'insurge Montaigne, qui était l'ami et le confident de la comtesse de Guiche. La « grande Corisande » est trop fervente catholique pour avoir l'idée de faire commerce avec le diable.

— C'est vrai ! s'énervé Agrippa d'Aubigné, qui la haïssait. Cette femme est une sorcière, une « garce de voluptés », elle a empoisonné l'esprit du roi de Navarre !

Or, l'accusation d'Agrippa était terrible.

Parce qu'on risquait gros, en ces temps infestés de vapeurs de soufre, tourneboulés de magie noire et de nécromancie, peuplés de suppôts de

Belzébuth et de jeteurs de sorts. Quiconque se trouvait impliqué dans une affaire plus ou moins maléfique pouvait en effet se retrouver sur le bûcher sans avoir eu le temps de crier au feu.

Mais il convient de se méfier des jugements sans nuance d'Agrippa d'Aubigné qui était un peu paranoïaque avant l'heure. Pour comprendre ses troubles caractériels, il faut savoir que son premier traumatisme remontait à sa tendre enfance. Il était à peine âgé de huit ans lorsqu'on l'avait fait jurer devant les cadavres des conjurés d'Amboise – une centaine de huguenots pendus au balcon du château – de vouer haine à tous les catholiques. Le fanatisme s'était alors profondément incrusté derrière le front d'airain de ce « guerroyeur intransigeant », futur grand-père de la future Mme de Maintenon, la deuxième épouse du Roi-Soleil. L'incohérence et la bizarrerie, aussi, s'étaient glissées sous son casque.

Un matin, par exemple, il bondit sur le médecin d'Henri, qui faisait antichambre en attendant le réveil de son maître, et il l'assomma de questions plus saugrenues les unes que les autres.

— Dites-moi, monsieur d'Ortoman, quand un homme de haute lignée s'attache servilement à une femme de beaucoup moindre condition que lui, une femme laide, tannée et couperosée, et surtout une femme contraire de religion, oui, est-ce qu'il n'est pas permis de soupçonner qu'il y a du philtre là-dessous ? Sinon, dites-moi, comment cela se peut-il faire ? Y a-t-il quelques remèdes ? Faut-il informer la victime ? Dénoncer la sorcière ?

Pendant quelques instants, Nicolas d'Ortoman se gratta la barbe. Quand on a été formé à l'insigne faculté de médecine de Montpellier, que l'on passe pour une sommité et que l'on a mérité le surnom de « Trésorier de la nature », il est bon de faire semblant de réfléchir longtemps avant de répondre.

— Est-ce que je connais le gentilhomme auquel vous -faites allusion ?

— Non, mentit Agrippa.

— Est-ce que ce seigneur est accoutumé de boire et manger avec la demoiselle ?

— Oui.

— Alors, il est possible qu'elle lui fasse ingurgiter quelques aphrodisiaques grossiers et violents, comme les cantharides ou ces autres drogues qui, à la longue, peuvent infecter le cerveau par les fumées d'un chyle venimeux...

— Ah, vous croyez ?

— Oui, en certains potages, pâtés, cloches où l'on fait cuire quelque chose en retenant la fumée, par exemple ! Des drogues dont les vapeurs amollissent et débilitent la substance du cerveau, la détrempant de façon que, tendre qu'elle est, elle se trouve propre et susceptible de prendre les impressions que lui suggèrent les sens externes et les esprits internes émus par les sens.

— Vous croyez vraiment ? s'étonna d'Aubigné, qui ne pouvait évidemment pas savoir qu'il avait devant lui le véritable grand-père des médecins de Molière.

Et Ortoman fut intarissable.

— Pour le secret de l'application particulière, c'est qu'elle se fait avant la perfection de la digestion, en présence de la personne qui use du philtre bien préparé de tous les artifices avantageux, quand les attouchements, les douces haleines et propos, et surtout la vue attrayante, ayant usé du goût *tanquam vehiculo*, quand toutes ces choses sont conduites en la partie du cerveau où est l'imagination...

— Est-ce qu'on en guérit ? demanda Agrippa.

— La guérison de ces choses se fait par le contraire de tout cela ; mais il faut avoir le malade en votre puissance... Il le faut non seulement priver de la mauvaise nourriture, mais de la fréquentation, et pour lui des exemplaires nouveaux et nouvelles idées, suggérez en la place quelque chose qui vainque le premier objet par lequel nature combatte pour vous ; et accompagnez cette mutation d'une nourriture excellente, de puissantes odeurs, de tableaux choisis, de musiques ravissantes et d'amulettes, s'il est besoin. Les fruits exquis y entrent bien à propos, les marmelades, surtout composées de pommes de Capendu...

— Amulettes ! s'écria d'Aubigné, vous avez dit amulettes ? Vous convenez donc que les démons coopèrent aux manigances ?

— Certes, continua d'Ortoman. À quelque sauce que nous mettions les philtres, ils sont vrais empoisonnements, et comme le diable les conseille, il les accompagne aussi, quelquefois aidant au pharmaque et quelquefois ne se servant de drogues que pour couverture de son immédiate action. D'ailleurs, j'ai déjà eu l'occasion de montrer, à des procès de sorcières où j'ai été appelé, que les drogues estimées meurtrières n'avaient aucune vénéfrique faculté, comme il paraissait par la dissolution que j'en faisais en l'alambic et autrement, mais le diable usait de ces choses *in speciem et pro vehiculo*.

— *In speciem et pro vehiculo* ?

— Exactement !

L'histoire ne nous dit pas ce que d'Aubigné put sincèrement penser du formidable jargon de M^e d'Ortoman. Ce que l'on sait, c'est qu'il continua longtemps de diffamer Corisande, mais que celle-ci et Henri n'en continuèrent pas moins d'être les deux plus heureux amants du Béarn.

Longtemps ? Trop, au regard d'Henri III qui n'apprécie pas du tout que Diane de Guiche et de Gramont aille jusqu'à vendre ses bijoux pour apporter une aide financière à son « petiot », toujours en retard pour payer la solde de ses soldats. Trop, parce qu'il aimerait que la « grosse Margot » retourne à Nérac. Oui, il ne la supporte plus. Il vit de plus en plus mal sa conduite scandaleuse.

« D'autant plus qu'à cette époque il est en proie à une crise ostentatoire de mysticisme, observe un de ses familiers. Il passe son temps à chanter avec les moines, à l'émerveillement de tout le monde ! »

C'est le 7 août 1583 que l'orage éclate au Louvre. Dans la salle des Cariatides où l'on a prévu de donner un grand bal. Henri III, ce soir-là, est seul. Du moins sans son épouse, car la reine Louise s'en est allée prendre les eaux à Bourbon-Lancy, des eaux qu'elle ingurgite tous les ans, jusqu'à s'en dilater l'estomac, dans l'espoir de voir un jour sa taille s'arrondir sans que ce soit le simple fait de la cellulite.

Ce soir-là, c'est à sa sœur que le roi de France a demandé de remplacer la reine.

Or, il a conçu un plan machiavélique.

Il a prié Margot de s'installer sur l'estrade royale, celle qui est surmontée d'un gigantesque dais, il lui a demandé de se faire plus belle que belle, de « se parer comme une châsse », et d'attendre qu'il vienne la chercher pour ouvrir le bal.

Margot a obéi.

Il entre, impérieux. D'un geste vers la tribune il fait signe aux musiciens de cesser de gratter leurs violons et il se dirige vers l'estrade.

— Madame !

Le ton agressif n'est manifestement pas celui d'une invitation à la sarabande. Chacun se tait subitement dans les Cariatides et pendant quelques secondes on entend voler les mouches d'août.

— Madame !

Alors Henri III se met à injurier sa sœur et à énumérer les noms de tous les amants qu'elle a accueillis dans ses draps depuis qu'elle est la femme du

Béarnais.

Certains invités – le duc de Lauzun et le maréchal de Bassompierre, par exemple – affirment qu'ils l'ont entendu prononcer le mot « chienne ».

— La reine de Navarre ne s'est pas contentée de se prostituer aux cadets de Gascogne, elle est même allée trouver les muletiers et les chaudronniers d'Auvergne ! hurle le roi, qui ne se maîtrise plus.

Margot est blême sous son fard. Une larme coule sur sa joue gauche.

— Et pour clore la liste des débauches je peux aussi vous parler de Champvallon ! ajoute Henri III, comme en dernière banderille. On dit même qu'elle en a eu un enfant !

Avant de s'évanouir, Marguerite a encore le temps de l'entendre vociférer :

— Vous n'avez que faire ici ! Allez rejoindre votre mari. Et partez demain !

Bien sûr, la soirée tourne court.

— Non, sanglote Margot dans les bras de Mlle de Béthune dès qu'elle est de retour dans ses appartements, non, je n'ai pas eu d'enfant de Champvallon ! D'ailleurs, j'exige qu'après ma mort on ouvre mon corps pour prouver à tous, par une autopsie, qu'il s'agit d'une hideuse calomnie !

Puis, aidée de Mme de Duras, elle prépare ses bagages. Elle partira dès le lendemain, c'est certain. Elle ne restera pas un jour de plus dans cette cour infâme où on la traite en souillon ! Direction la Gascogne ! Elle est inquiète, cependant : son mari acceptera-t-il seulement de la recevoir ?

Henri III se fait du mauvais sang, lui aussi, à ce sujet. Parce qu'il sait que son beau-frère ne tardera pas à être informé de la soirée scandaleuse. Comment prendra-t-il la chose ? Fort mal, sans doute. Alors il se décide à lui écrire pour tenter d'adoucir sa réaction. Mais il le fait avec tant de maladresse !

« La reine de Navarre a peut-être été victime de calomnies, écrit-il. Aucune princesse n'est à l'abri de cela... La pieuse reine Jeanne d'Albret, votre propre mère, n'en a-t-elle pas souffert, jadis ? »

— Comment ! s'esclaffe Henri en lisant la dépêche. Hier, le roi m'appelait cocu et aujourd'hui il me traite de fils de putain ! Ah, ventrebleu, je l'en remercie !

Reprendre Marguerite ? Soit, songe-t-il, mais à la condition que le roi paie cette « reprise ».

— J'échange Margot contre les places de Mont-de-Marsan, Bazas, Condom et Agen. Je n'accepterai ma femme que si l'on me restitue ces villes dont vient de s'emparer le maréchal de Matignon et si l'on me promet aussi de ne pas m'en voler d'autres.

Et cet incroyable marchandage – ne dirait-on pas des camelots ? – va durer sept mois. Une éternité, pour Marguerite qui lanterne à Agen, un clin d'œil pour Henri, qui ne voit pas le temps passer dans les bras de Corisande.

Henri qui campe sur ses positions.

— Je ne suis pas homme à me laisser mener à coups de bâton !

Et qui finit par l'emporter.

Il récupère ses chères villes, certes, mais il hérite aussi le visage défait de son épouse légitime et ses yeux rougis par les pleurs.

Un témoin, Michel de la Huguerye, a assisté aux retrouvailles. Il en fut consterné.

« Quand elle arriva à Nérac, on les laissa seuls, tous deux à se promener jusqu'au soir dans la galerie du château. J'ai vu la princesse qui fondait en larmes à chaque instant. Quand ils furent à table, fort tard à la chandelle, je voulus encore les voir. J'affirme que je ne vis jamais de visage plus lavé de larmes. Quelle grande pitié ! La voyant assise près du roi son mari, qui se faisait entretenir de je ne sais quels discours vains par les gentilshommes qui étaient à l'entour de lui, sans que lui, ni nul autre quelconque parlât à cette princesse, j'ai bien compris que c'était par la force qu'il l'avait reçue. Quand ils furent levés de table, je me retirai sans que le roi m'eût vu, prévoyant que cette réconciliation-là ne durerait guère. »

Évidemment, Corisande vécut très mal le retour de la rivale.

— Je vous mets en garde, mon petiot ! Si par malheur vous aviez envie de remplir vos devoirs d'époux, craignez d'avoir à légitimer un enfant qui pourrait être né de quelque nouvelle toquade de votre femme !

L'avertissement était clair. Marguerite pouvait résider à Nérac, mais il était hors de question qu'Henri séjournât dans son alcôve.

On imagine l'ambiance !

Et on comprend qu'Henri, tiraillé entre Margot qui voulait coûte que coûte un héritier (elle partit même pendant quelques jours essayer les eaux fécondantes d'Encausse, elles feraient peut-être plus d'effet que celles de Barèges ?) et Corisande, qui ne rêvait que de bague au doigt, eût parfois envie de changer d'air... ou d'herbage, pour reprendre son expression.

Ainsi, un jour, à Casteljaloux, à trois lieues de Nérac, fit-il la rencontre d'une superbe nourrice qui allaitait son enfant, tous voiles dehors.

— Corbleu ! lança-t-il, émoustillé, voilà bien les plus beaux tétons que j'aie vus de ma vie !

Les plus beaux, peut-être pas, car il en avait déjà vu de nombreux autres, mais ceux-ci avaient l'avantage d'être nouveaux.

Alors, il s'approcha de la jeune femme. D'une main, il caressa délicatement le nourrisson et, de l'autre, il palpa lentement la source à laquelle il s'abreuvait.

Comme tout un équipage contemplait le tableau, la jeune nounou rougissante fut bien obligée de le laisser agir. De son côté, le bébé, lui, hurlait de dépit.

— Rejoins-moi ce soir à l'auberge, dit simplement Henri qui ne supportait pas les piailllements du bambin.

C'était un ordre autant qu'une invitation.

Et la nourrice était aussi craintive que flattée.

« Elle vint pourtant chez le roi, se souvient un homme de la suite d'Henri. Mais ce fut pour lui dire non ! Elle avait peur de devenir grosse, ce qui arrêterait son lait et lui ferait perdre sa place.

— Je te paierai, quand tu seras sèche, répondit-il. »

Et la nurse de Casteljaloux fut aussitôt culbutée par le Béarnais, qui commençait vraiment de mériter son surnom de... Vert Galant.

En juin 1584, la nouvelle tombe à Nérac : le duc d'Anjou est mort.

Le 10 du mois, à Château-Thierry. « D'un flux de sang accompagné de fièvres lentes qui l'ont petit à petit atténué et rendu tout sec et étique » !

Le benjamin d'Henri II et de Catherine de Médicis venait à peine d'entrer dans sa trente et unième année.

— Je suis malheureuse de tant vivre et de voir tout mourir devant moi, se lamente Catherine.

Et Henri III qui ne se décide toujours pas à faire un héritier à sa Louise ! Voilà maintenant neuf ans qu'il s'évertue ! Il est vrai, d'autre part, qu'entouré de ses petits chiens et affublé de colliers perlés, le roi savamment poudré se dépensait peut-être trop en compagnie de ses « mignons de couchette ».

La dynastie des Valois-Angoulême risquant fort de s'éteindre, faute de mâles, celle des Bourbons pouvait donc être appelée à fournir un successeur

au lointain fondateur, Hugues Capet.

Mais qui ?

Henri lui-même ? Non, le châtelain de Nérac n'y songe pas le moins du monde. D'abord parce qu'il est protestant et qu'il n'envisage pas encore de retourner son pourpoint ; ensuite, parce qu'il est de la même génération que son cousin le roi. Sa Majesté catholique est de 1551, lui, de 1553.

Donc, sauf accident...

Enfin, même s'il sait, lui, qu'il est tout à fait en mesure de propager la race, pour l'instant il n'a toujours pas de rejeton légitime.

La franche panique commence donc de régner aux -marches du trône.

Ce qui permet aux Guises de claironner :

— Nous aussi, nous descendons des rois de France !

— Certes, mais par les femmes. La loi salique vous interdit donc de caresser tout espoir !

— Détrompez-vous, insiste Henri le Balafré, le pète-sec, le chef de famille. Je peux vous produire une généalogie qui démontre que la maison de Lorraine – dont nous descendons par une branche cadette – remonte aux Carolingiens et que par conséquent elle est bien antérieure à l'ancienne maison capétienne ! Pour l'accession au trône, le sang de Charlemagne ne prime-t-il pas celui de Hugues Capet ?

Même si sa lignée paraît un peu tirée par les cheveux, le Balafré est convaincant.

Et puis il y a la Médicis, aussi, qui ne cesse de seriner son fils, qui souhaite que l'on supprime la loi salique et parle des grands malheurs que le royaume se prépare à connaître !

Tant et si mal que le faible Henri III finit par craquer : il tombe comme un fruit blet dans les bras des ligueurs ! À contrecœur, certes, mais il y tombe quand même. Et, à son corps défendant, il laisse publier la bulle du pape Sixte Quint qui excommunie « Henri de Navarre, prince du sang » et le déclare (lui et ses descendants) déchu de tout droit à l'accession au trône de France.

— Votre frère veut la guerre, il l'aura ! dit Henri à Margot.

Margot qui, prétextant subitement que Corisande a tenté de lui faire boire un bouillon d'onze heures, quitte Nérac dans l'heure qui suit pour aller se réfugier à Agen.

Agen qu'elle offre immédiatement à la Sainte Ligue, sur un plateau ! Dans la foulée, elle réclame aussi l'aide financière du roi d'Espagne,

Philippe II. Elle l'obtient. Car le fils de Charles Quint est trop content d'apporter sa contribution à qui peut vouloir terrasser le huguenot aux portes de son royaume. Et ailleurs.

Alors Margot, grisée, se sentant l'âme d'une amazone, lève une armée de douze cents hommes et décide d'attaquer à la fois son mari et son frère qui l'avait chassée du Louvre. Vengeance !

L'affaire va bientôt tourner court.

Parce que Margot pressa les habitants d'Agen comme des prunes, leur inventa de nouveaux impôts et les accabla de tant de charges qu'ils ne furent pas longs à crier leur exaspération et à la prier – sans y mettre les formes ! – de quitter la ville toutes affaires cessantes.

Elle ne demanda pas son reste. On la vit monter en croupe – on disait en trousse – derrière son nouvel amant, le robuste, jeune et roussâtre d'Aubiac, et s'éloigner à vive allure des Agenais qu'elle avait écœurés en quelques semaines. Paniquées, à peines vêtues, ses filles d'honneur prirent également la poudre d'escampette.

« On les eût prises plutôt pour des Égyptiennes que pour les demoiselles d'une reine », ironise un témoin d'Agen.

La guerre ? Henri est sur tous les fronts ! Il monte lui-même au créneau pour repousser le maréchal de Matignon devant Nérac. Ce jour-là il voit même le sous-pied de son éperon et la semelle de sa botte emportés par une mousquetade. Il libère Castet, il bondit à Marans pour vérifier l'état des fortifications. On ne voit que lui. Partout. On le voit à La Rochelle, aussi, où il prend le temps d'écrire quelques lettres enflammées à Corisande :

« Ah, que je me languis de vous, mon âme ! Tenez-moi toujours en votre bonne grâce... Votre esclave vous adore violemment. Croyez bien que ma fidélité est blanche et hors de tache... »

Or, l'encre de cette énième déclaration est à peine sèche que son regard vient à croiser celui de la fille de l'avocat du présidial de la ville. Et elle est belle à damner tous les puritains de La Rochelle ! Elle a vingt ans, il en compte alors trente-trois, elle se prénomme Esther. Il la veut.

Le soir même, il se présente chez M. de Boislambert, le père de la belle enfant. L'homme n'a rien d'un boute-en-train. La preuve, s'il surprend Henri déposant un baiser sur la nuque de sa fille, il se précipite sur elle et la gifle à pleine volée.

— Je vous interdis, monsieur ! s'écrie Henri, venu s'interposer.

— Ne vous mêlez pas de cela, Sire. Je viens de punir ma fille parce qu'elle a manqué de respect à Votre Majesté.

On dit pourtant que, malgré ce père austère, le moment vint vite où le Béarnais put étreindre la jeune vierge... qui ne le fut plus après son départ de La Rochelle.

De retour à Hagetmau, Henri se confie à Corisande.

— Ils n'ont pas craint de s'adresser à l'Espagne ! Moi, je vais faire appel aux princes d'Allemagne. Ils envahiront la Lorraine, la Champagne, l'Orléanais... Je les rejoindrai sur les bords de la Loire et je vaincrai définitivement le duc de Guise !

— Et moi, je serai reine, répond Corisande, qui ne peut s'empêcher de rêver.

Pâques-Dieu !

Je ne sers personne à couvert

Pendant que, repu des caresses de Corisande, Henri imagine déjà les troupes étrangères ravageant des provinces entières, son épouse se pâme dans les bras du pimpant d'Aubiac, à l'abri des murailles du château de Carlat, à l'est d'Aurillac, une maison forte bâtie sur un imposant rocher de basalte noir.

« D'Aubiac ? se souvient Agrippa d'Aubigné, en voilà encore un qu'elle a élevé de l'écurie à la chambre ! Et elle s'en fit tellement piquer que son ventre, heureux en telle rencontre, en devint rond et enflé comme un ballon, vomissant en son terme un petit garçon qui demeura pour toujours privé de l'ouïe et de la parole. »

Pourtant, on la croyait stérile ?

Ici, il convient de se méfier de la mémoire haineuse de d'Aubigné. Car non seulement il est le seul à faire mention de cette grossesse de Margot mais, d'autre part, à des dizaines de lieues de Carlat, il n'était pas là pour tenir la chandelle.

De d'Aubiac à Sylvio (seize ans, le fils de son apothicaire), de Sylvio à Lignerac (un vrai ruffian qui poignarde Sylvio dans ses bras), Marguerite passe d'un amant à l'autre. D'un château à l'autre, aussi, car elle fuit bientôt Carlat pour Bridoré, Bridoré pour Murat, Murat pour Ibois. Comme une hase aux abois, elle fuit à travers les monts d'Auvergne, car Henri III a tout simplement mis sa tête à prix !

— Qu'on arrête la reine de Navarre !

Pourquoi ?

Parce qu'il est convaincu qu'elle est à l'origine de tous ses malheurs. Que c'est à cause d'elle qu'il doit passer sous les fourches Caudines de la Ligue, qu'il est en quasi-tutelle. Parce qu'il la tient pour responsable de la guerre qu'il est contraint de livrer à son beau-frère. Parce qu'elle a jeté l'opprobre sur toute la famille royale.

Un capitaine répondant au nom de Canillac la débusque bientôt à Ibois.

— Tu penses avoir fait un grand coup de m'avoir prise, lui lance Margot avec fierté. Mais sache que c'est une chose de peu de conséquence pour toi et encore moins pour moi !

Ce en quoi elle se trompait.

Elle ne put mesurer son erreur que lorsqu'elle arriva, sous haute protection, devant la terrible forteresse d'Usson, dans le Puy-de-Dôme.

« Pour sûr qu'il était terrible, le château d'Usson, raconte un garde de l'époque. Seul le soleil y entra jamais en force ! »

Usson, au cœur dur du Forez, entre Saint-Étienne et Brioude, c'était une citadelle « comme posée en l'air », un énorme donjon, des tours crénelées, trois enceintes ceinturées de barbicanes, des mâchicoulis, des « toits aigus comme des lames de cimeterre », des girouettes gémissantes. Usson, c'était un nid d'aigle, c'était un pic !

Et sur ce pic-là Margot va rester clouée pendant dix-neuf ans bien sonnés !

Il lui faudra attendre jusqu'au 26 juillet 1605 pour revoir son Béarnais !

Le Béarnais, qui se bat comme un beau diable. Qui résiste bien aux armées de Sa Majesté catholique, celle de Biron, en Poitou ; celle de Mayenne, en Guyenne ; celle de Joyeuse, en Gévaudan. Et quand il a fini de faire le coup de feu, de charger panache au vent, de se jeter dans la mêlée, avec hargne et mépris du danger, le soir venu, il lui arrive souvent d'oublier Corisande.

Dans les bras de la Bretoline, par exemple, qui est à peine nubile quand il la séduit au fond d'une grange, ou avec les sœurs de l'Épée, deux jumelles à qui il propose une promenade en barque.

Une promenade qui s'éternise.

Avec Mme d'Allons, qui est veuve et qui devient joyeuse le temps de quelques nuits.

Avec une « femelle emputanée » aussi, pour reprendre l'expression de Rabelais. Une souillon qu'il rencontre, une nuit tombée, qui est là, devant lui,

déguenillée, couverte de poussière, étendue à même le sol. Qui semble dormir.

Peut-être cuve-t-elle un mauvais vin ?

Du bout de sa botte, Henri touche le pied nu de la fille. Sous la clarté de la lune ses jambes luisent comme des colonnes d'albâtre. Elle se redresse un peu et contemple celui qui vient de la réveiller et qu'elle prend pour un officier. Elle ne semble pas effrayée. Boudeuse, plutôt.

— On dirait que tu as subi de nombreux assauts, toi aussi, dit Henri en s'asseyant à côté d'elle.

— Oui, répond la pauvre, qui n'est pas ivre le moins du monde. Oui, des soldats ont passé par ici, aujourd'hui, et ils me sont aussi passés dessus !

Henri lui caresse tendrement l'épaule. Il sent le parfum âcre et musqué qui émane de la jeune femme. Il lui prend la main, l'ouvre lentement et y dépose un écu. Puis, avant de se redresser d'un bond, il lui plaque un bon gros baiser sur la bouche. Elle n'a pas le temps de réagir. Déjà il s'éloigne en lançant :

— Adieu, ma belle ! Tu pourras dire qu'un roi t'a embrassée !

Si Henri ne se montre pas trop délicat sur le choix de ses conquêtes, il se méfie des caresses de sa vieille belle-mère.

Il a accepté de la rencontrer. Une énième fois. Sait-on jamais ? Peut-être parviendra-t-on à trouver une manière de terrain d'entente, au moins un projet de trêve ? Il en doute, mais il ne veut pas qu'on vienne lui reprocher d'être trop intransigeant.

Le rendez-vous est prévu pour le 13 décembre 1586, au château de Saint-Brice, à mi-chemin de Jarnac et de Cognac.

À soixante-sept ans, la Médicis a donc accepté de quitter son palais parisien pour les bords de la Charente. Elle se déplace pourtant de plus en plus difficilement, la grosse -Italienne.

Ce 13 décembre, sur les hauts de Saint-Brice, quatre cents cavaliers sont alignés, à portée de mousquet. Ce sont des hommes d'Henri. Il se méfie. Catherine aussi. Même si elle l'accueille en lui faisant « une infinité d'amignardises, jusqu'à le chatouiller sur les côtes ».

« Ce n'était pas de la tendresse, raconte un précieux témoin de la scène. Elle voulait vérifier s'il portait une cuirasse ou une dague. »

Alors, Henri déboutonne son pourpoint en un mouvement et, montrant sa poitrine nue, il lance :

— Voyez, madame, je ne sers personne à couvert !

Maintenant les deux joueurs peuvent s'affronter. À droite, l'épaisse fouine, à gauche, le renard sec. On les sent prêts, l'un et l'autre, à machiner, à feindre, à finasser, à filouter.

— Eh bien, mon fils ! Férons-nous quelque chose de bon aujourd'hui ?

— C'est ce que je désire, madame.

— Et quels sont vos désirs ?

— Ils sont ceux de Vos Majestés.

Comprenant que la conversation menace de prendre un tour ridicule, Catherine hausse la voix.

— Laissons là toutes ces cérémonies, et dites-moi ce que vous demandez.

— Madame, je ne demande rien. Je ne suis venu que pour recevoir vos commandements.

— Bon, bon, mais faites-moi quelques ouvertures !

— Madame, pour moi, ici, il n'y a point d'ouvertures.

Le visage de la reine mère s'assombrit.

— Vous voulez donc être la cause de la ruine de ce royaume ?

— Au lieu de me nourrir comme son enfant, le roi me fait la guerre en loup. Vous, madame, en lionne.

— Eh bien, décidons d'une trêve pour quelque temps, pendant laquelle vous pourrez vous entretenir avec vos associés afin de faciliter une bonne paix.

— Mais il y a la Ligue !

— Ne vous abusez pas, mon garçon, ils ne sont point ligués contre le royaume. Ils sont français ! Il s'agit des meilleurs catholiques de France, qui appréhendent la domination des huguenots. D'ailleurs, le roi connaît leur intention et trouve bon ce qu'ils font. Mon fils veut qu'il n'y ait qu'une seule religion dans son royaume !

— Êtes-vous certaine que ce soit ce que veut le roi ?

— Oui !

Ici, elle ment effrontément.

— Alors, nous allons continuer de nous battre.

— Et votre femme ? Ne souhaitez-vous pas la revoir auprès de vous ?

— Non !

Résultat, l'entrevue de Saint-Brice accoucha d'un fiasco ; ce ne fut qu'un frêle coup d'épée dans l'eau de la Charente. Et pendant que Catherine cahote vers Paris, Henri fonce bille en tête sur Talmont, Sanzay, Chizé-sur-Boutonne, Saint-Maixent... autant de petites places fortes qu'il fait tomber comme des quilles, au moment où les princes d'Allemagne, qui ne sont pas restés sourds à son appel à l'aide, commencent de cheminer vers la France avec de gigantesques armées de protestants derrière eux.

La tragédie était de plus en plus menaçante. Le royaume courait à sa perte, au suicide. Le génocide au nom de Dieu !

— Tout est affaire de stratégie, songe alors Henri III, qui souhaite vivement éviter la curée. Pendant qu'en Poitou mon cher duc de Joyeuse arrêtera la progression d'Henri de Navarre, le duc de Guise bloquera les Suisses et les Allemands à la frontière. Dans le même temps, moi, Henri, roi de France, je m'installerai sur la Loire pour empêcher le Béarnais, les Allemands et les Suisses de se rejoindre, au cas malheureux où Joyeuse ou Guise aurait été débordé.

Et c'est sur la Loire, cette belle capricieuse à qui l'histoire a tant de fois demandé de tenir le rôle de dernier fossé infranchissable, c'est à Gien, en effet, qu'Henri III eut vent de la cuisante défaite de Coutras.

Cuisante pour Joyeuse !

Qui d'ailleurs y mourut.

Pourtant, à Coutras en Gironde, pas très loin de Libourne, avant les premières volées de canons et la furieuse mêlée sanglante, le mardi 20 octobre 1587, les troupes d'Anne de Joyeuse brillaient et scintillaient d'or et d'acier alors que -celles du Béarnais n'étaient revêtues que de leur pauvre « habit de fatigue ».

Il faut croire que Dieu était huguenot, ce jour-là.

Ou qu'Henri de Navarre était un bien meilleur stratège que le favori en dentelle.

À Gien, Henri III est atterré. Comment son merveilleux programme a-t-il pu tourner court ? Que faire, maintenant ? Grisé par sa victoire, Navarre va sans doute s'élancer vers la Loire, la franchir au sud de La Charité, galoper vers Montargis et rejoindre les Allemands en Bourgogne ? Alors, tout sera envisageable. Surtout le pire.

Mais non. Après avoir passé trois ou quatre jours à se ronger les ongles et à briser nerveusement les bilboquets qui refusaient obstinément de

s'emboîter, il tombe des nues en apprenant que, contrairement à toutes ses prévisions et -contre toute logique, son beau-frère a décidé de se reposer.

Dans les bras de Corisande.

À Hagetmau où il est arrivé, crasseux, essoufflé, harassé mais heureux.

— C'est la plus fameuse escarmouche que j'aie jamais vue, mon âme.

Puis le « petiot » fait déposer aux pieds de sa maîtresse les vingt-deux drapeaux et étendards qu'il a confisqués à l'ennemi de Coutras.

Et il se rassasie d'embrassades.

Mais dans le même temps il se prive des avantages de sa victoire.

— Oui, grogne Sully, l'ami fidèle, le roi a abandonné son armée à cause de l'amour qu'il portait alors à Mme de Gramont et a eu la vanité de présenter lui-même à cette dame les enseignes, cornettes et autres dépouilles des ennemis, qu'il avait fait mettre à part pour elle. Au bout de huit jours, hélas, tous les fruits espérés d'une si grande et signalée victoire s'en allèrent en vent et en fumée...

— Oui, c'était bien le moment d'aller jouer les jolis cœurs, ajoute d'Aubigné en ronchonnant.

Et il avait raison de râler, le poète, depuis sa fenêtre protestante.

Parce que Guise, qui n'était pas manchot, profita de l'aterrissement d'Henri pour venir à bout des Allemands et conseiller aux Suisses – en leur montrant les dents ! – de rentrer chez eux sans demander leur reste.

Le résultat des nuits ardentes d'Hagetmau ? En novembre, il n'y avait plus un reître allié du Béarnais sur les routes du royaume de France.

« Mon Dieu, mon Dieu, dira Bayle quelque temps plus tard, Henri IV eût vraiment été un héros accompli s'il eût été réduit au sort d'Abélard... »

Mais on sait qu'il y a un monde entre le Vert Galant et le moine émasculé.

Et un certain nombre de demi-mondaines !

La charbonnière de Pau, par exemple, l'épouse pulpeuse et lascive d'Étienne Saint-Vincent : rappelez-vous cette femme guère farouche qui n'était pas peu fière d'avoir serré le jeune Henri dans ses bras, qui se vantait partout de lui avoir offert son premier grand frisson.

— Je l'ai eu puceau !

Et qui n'hésita pas, sûre de son fait, à lui demander un peu de bien au soleil et quelques petites lettres de noblesse.

— Qu'on lui donne le château de Chapchicot ! consentit Henri, qui se souvenait sans doute du lit de fougères sur lequel la « chiennaille » l'avait

initié.

Pour en revenir à l'après-Coutras, si on écoute d'Aubigné, Henri aurait eu tôt fait de rengainer son glaive pour ne plus songer qu'aux flèches de Cupidon !

Comment Agrippa pouvait-il si mal connaître son complice ?

Le Béarnais était-il à ce point inconséquent ? Non, ce n'étaient pas ses seules belles amours qui le retenaient alors en Guyenne, c'était la grande répugnance à combattre son royal beau-frère, pour lequel il ne pouvait se garder d'avoir une certaine sympathie, et c'était aussi la crainte d'avoir à aggraver la situation déjà catastrophique de l'État.

Au vrai, on peut même être sûr que Navarre se réjouissait secrètement de l'échec des Allemands. Mais en les appelant à la rescousse, il avait au moins donné le change à ses partisans.

À trop vouloir ménager la chèvre et le chou, Henri allait connaître quelques mois délicats. D'un côté, le chou menaçait de sécher sur pied, de l'autre, la corne en avant, la chèvre devenait plus agressive qu'un bouc.

À sa gauche, les huguenots, las, mécontents de la passivité de leur chef, le soupçonnaient même d'avoir le secret désir de se réconcilier avec le Valois, et ils étaient nombreux à quitter le navire.

À sa droite, fanatisés par le duc de Guise, les catholiques souhaitaient une nouvelle Saint-Barthélemy, un massacre définitif lors duquel Henri III – trop timoré, à leurs yeux – aurait bien pu finir malencontreusement sa course.

D'un côté, il y a l'assemblée des Églises protestantes à La Rochelle, qui stigmatise le Béarnais :

— Il y a trop de catholiques dans votre entourage !

— Vous menez une vie de débauché ! Ne vient-on pas d'enterrer un de vos bâtards ?

De l'autre, les états généraux de Blois qui confirment sa déchéance : il n'est plus le premier prince du sang !

Henri est broyé dans l'étau. Il l'avoue à Corisande.

— Le diable est déchaîné. Je ne puis faillir d'être bientôt fol. Si je n'étais pas huguenot, je me ferais turc. Ah ! les violentes épreuves par où l'on sonde ma cervelle ! Je ne sais pas si je m'en remettrai...

On a peine à l'imaginer déprimé « notre Henri », c'est même tout à fait contraire à sa légende ! Et pourtant, il est là, aujourd'hui, devant Corisande, il

est écœuré, désabusé, pour un peu il se mettrait à pleurer !

Et encore heureux que sa bonne confidente ne lui pose pas la plus petite question quant au bâtard qui vient de passer de vie à trépas !

Cet enfant-là, Henri l'avait fait à Esther de Boislambert, la fille du maître des requêtes de sa maison de Navarre, une nuit, à La Rochelle. Malgré la gifle sèche que lui avait assenée son sinistre père, la belle enfant s'était en effet laissé tenter. À la suite de quoi, son ventre s'était arrondi, jusqu'à ce qu'il expulsât un poupon... mort-né.

Ce qui n'empêcha pas Henri de verser à la pauvre mère, pendant cinq ou six ans, pour la consoler et montrer qu'il était tout le contraire d'un ingrat, une pension de deux mille écus soleil.

Malgré cela, ses amis parpaillots avaient l'audace de lui faire tout un tas de reproches.

— Vous aimez trop les catholiques !

— Non, j'aime le royaume de France !

Il aime la France et il ne déteste pas son beau-frère, le roi Henri III. Parce qu'il sait que la Ligue, la « Sainte Union », lui a été imposée, que Guise l'intolérant est là, qui pèse comme un couvercle. Qu'une paix des braves est inenvisageable tant que ce Balafré-là voudra mettre son grain de sel sur la couronne.

Pour l'heure, en mai 1588, trois ombres rôdent dans les coulisses de l'histoire. Trois ombres pour trois Henri. Trois barbiches taillées en pointe, selon la mode du temps. Un de ces trois acteurs se prépare à entrer en scène.

Ce n'est pas Henri au bouc noir de jais. Le roi mouronne dans les somptueux décors de son palais du Louvre. Il est impuissant, il tourne en rond. Et quel rôle pourrait-il tenir, d'ailleurs, puisqu'il est quasiment muselé ?

Ce n'est pas Henri à la barbichette roussâtre. Le -Béarnais, on l'a vu, a décidé de prendre quelques semaines sabbatiques chez Corisande, sous les lambris du château d'Hagetmau.

Non, la vedette du 9 mai 1588, celle qui arrive en triomphateur sur la place de Paris et qui est acclamée par des milliers de supporters armés jusqu'aux dents, porte une longue balafre sur la joue gauche, une cicatrice que le poil gris de son collier ne parvient pas à dissimuler.

J'ai nommé le duc de Guise !

Henri III lui avait pourtant formellement interdit d'entrer dans la capitale, craignant que sa seule présence ne mît le feu aux poudres.

— Il a osé ? dit le roi, blême de rage. Il est venu ? Par la mordieu, il en mourra.

Mais, pour l'instant, c'est le roi qui peut trembler.

Car la popularité du Balafré est à son zénith. Ce n'est pas pour rien qu'on le surnomme « le Roi de Paris ». Dès qu'il se montre en public, les applaudissements crépitent.

— Vive Guise ! Vive la messe !

« La foule des bords de Seine était amoureuse du duc, raconte un contemporain. J'ai même vu une bigote frotter dévotement son chapelet contre ses habits. Les curés des paroisses comme les moines et les mendiants le célébraient en chaire et dans les carrefours. »

En quelques heures la capitale prend l'allure d'une ville assiégée.

— Le roi veut massacrer les chefs de la Sainte Ligue !

— Les troupes royales n'attendent que le signal ! C'est la Saint-Barthélemy des catholiques qui se prépare !

— Il faut empêcher cela !

— Fermez les échoppes !

— Cadenassez les auvents des boutiques !

Le jeudi 12 mai, le tocsin sonne à tous les clochers. On tend des chaînes à travers les rues, on obstrue les chaussées en empilant des muids ou des futailles remplis de sable et de fumier. On arrache les pavés, on entasse des solives et des vieux meubles, chacun y va de sa fortification improvisée.

Les premières barricades de la longue histoire du Paris révolutionnaire !

« Il faut l'avoir vu ! raconte Pierre de l'Etoile. Il faut avoir vu l'artisan quitter ses outils, le marchand ses trafics, l'université ses livres, le procureur ses sacs et l'avocat sa cornette ! Jusqu'aux présidents et aux conseillers qui mettaient les mains aux hallebardes ! »

Et ce jour-là, pendant que les troupes d'Henri III, prises au garrot, pressées de tous côtés, ne peuvent évidemment se regrouper pour agir en masse, badine en main, en pourpoint blanc étincelant, le Balafré fanfaronne de tonneaux en tas de pavés.

Il est le maître de la rue, il sera bientôt celui du Louvre.

Du moins le croit-il.

— Ne pourriez-vous éteindre ce feu qui embrase la ville ? demande Catherine de Médicis au Balafré.

Elle est inquiète, Catherine, dépassée par l'ampleur de cette révolte parisienne qu'elle appelait pourtant de tous ses vœux. Elle est fatiguée, aussi, crucifiée de rhumatismes. Elle peine à respirer, elle tousse beaucoup.

— Je n'en puis mais, ce sont des taureaux échauffés qu'il est malaisé de retenir, lui répond Guise de manière évasive.

Que peut faire Henri III, dans une telle chienlit ?

Rien.

Ses troupes sont dispersées, paralysées dans la ville, il est nu au Louvre, sans défense. Oui, il peut craindre pour sa vie.

Un de ses conseillers ne lui a-t-il pas rapporté qu'il avait entendu un guisard s'écrier :

— Demain, nous irons pendre le frère Henri dans son palais !

Que peut-il faire ? Attendre ? Non, fuir Paris, s'il en est encore temps.

Alors, à quatre heures de l'après-midi, le vendredi, il quitte le Louvre en tapinois, l'air de rien, comme pour une promenade, et il se dirige vers les Tuileries, vers les écuries où l'attendent quelques fidèles.

— Qu'on se hâte, maintenant !

Dans sa précipitation, le valet du roi a mis un éperon à l'envers.

— Attendez, Sire, je vais réparer mon étourderie.

— Laisse, ça ira ! Je ne vais pas voir ma maîtresse !

À cette heure-là, avec une saine ardeur, le Béarnais lutinait la sienne.

Qui lui donnait toute satisfaction.

— Croyez-vous que je puisse l'épouser ? demanda-t-il à d'Aubigné.

— On n'épouse pas une maîtresse, Sire, vous vous abaisseriez. Et d'autre part, vous êtes marié...

— Je pourrais être veuf !

On sait combien Agrippa d'Aubigné détestait Corisande, aussi on n'est guère surpris de l'entendre ajouter :

— Vous devriez même consacrer moins de temps à Mme de Gramont. Ainsi vous en auriez davantage pour les affaires nécessaires. Il faudrait en effet que les affaires essentielles aient la préférence sur les autres. Surtout sur le plaisir.

— Soit, tu as raison. Allez, disons que je ne l'épouserai pas avant deux ans.

— Voilà une sage résolution, répond l'aide de camp en s'efforçant de ne pas sourire.

Car il sait pertinemment qu'avant deux années révolues son maître sera lassé des charmes de sa concubine et qu'une autre favorite aura pointé le bout d'un joli nez.

Quant au veuvage, l'affaire paraissait prématurée. Tout là-haut, dans sa forteresse d'Usson, l'ardente sœur d'Henri III trouvait qu'à trente-cinq ans elle pouvait encore – et pour un bon moment ! – s'intéresser aux plaisirs terrestres. En compagnie d'un chaudronnier du bourg, par exemple, un vigoureux garçon qu'elle fit seigneur de Pominy et bénéficiaire de Notre-Dame du Puy, un jeune homme qui avait su – ô combien ! – l'émerveiller.

Et Dieu sait que c'était une gageure, palsanguienne !

Piquante comme le vinaigre du pays

Henri III est las. Extrêmement las de se battre. Il a désormais une aversion égale pour les huguenots et pour les princes de la maison de Guise. Ses archimignons parviennent à peine à le distraire, c'est dire !

Après un séjour à Chartres, il part pour Blois où il a promis de réunir les états généraux.

Il est plus que temps de crever l'abcès. Une franche explication s'impose entre le souverain et la base de son royaume. Mais l'affaire s'annonce mal : la majeure partie des députés élus ne sont-ils pas des ligueurs ?

La monarchie est chancelante.

— Votez-moi des crédits, supplie-t-il, je suis étranglé par le besoin d'argent, je n'ai même plus de quoi payer mes officiers !

Un député se lève et hurle :

— Réduisez votre train de vie !

— Oui, soupire le roi. Je suis d'accord pour réduire ma maison au petit pied. Là où il y avait deux chapons, dorénavant il n'y en aura plus qu'un...

« Quand on connaît l'orgueil d'Henri III et le sens aigu qu'il avait du respect dû au trône, observe un témoin, on imagine l'ampleur de son humiliation. »

— Me refuser l'argent, c'est me perdre, continue-t-il, le sanglot dans la voix, c'est nous perdre et l'État avec nous.

— Eh bien, mais ne soyez plus roi, cela ira beaucoup mieux ! lance un guisard.

Pour Henri III cette exclamation est une insulte. Alors il commence vraiment de songer à la vengeance. Et lorsqu'il entend un autre élu crier

comme un beau diable : « Vive Henri le Balafre ! Vive l'héritier de Charlemagne ! », alors, à cet instant, il est définitivement convaincu que seul un crime peut sauver la France.

Sa décision est prise, le duc de Guise doit être exécuté.

Une huitaine de jours avant Noël, Guise rencontre Henri III dans le jardin du château de Blois.

— Sire, pourquoi tairais-je qu'on m'a beaucoup averti ces temps-ci que vous me vouliez du mal ?

— Croyez-vous que j'aie l'âme aussi méchante pour -conspirer contre vous ? Au contraire, je vous déclare qu'il n'y a personne en mon royaume que j'aime mieux que vous...

Quelques années plus tard, La Rochefoucauld imaginera cette maxime : *L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.*

Henri III est hypocrite, soit, mais il y va de sa survie. S'il ne tue pas Guise, la Ligue aura sa peau. Il tuera donc Guise ; avec sa garde privée, les Quarante-Cinq, quarante-cinq Gascons commandés par le dénommé Laugnac.

— Laugnac, a dit le roi, le brochet est ferré. J'ai convoqué le duc de Guise dans mon cabinet, avant la réunion du -Conseil, demain à l'aube. Trouvez-vous tous à cinq heures du matin dans la galerie des Cerfs.

Le 23 décembre se lève sur le château de Blois. Le Balafre a passé la nuit dans les bras de la belle Charlotte de Sauve, une ancienne maîtresse du Béarnais.

— La journée sera blême et brumeuse, frissonne Du Halde qui s'est levé à quatre heures moins le quart.

Du Halde, c'est le premier gentilhomme de la chambre. Il a reçu l'ordre d'aller tirer le roi de son sommeil. À quatre heures. Lui-même s'est réveillé en utilisant une toute nouvelle petite mécanique d'horlogerie qui a carillonné nerveusement à l'heure prévue. Un réveille-matin, ni plus ni moins, et c'est la première fois dans l'histoire que les chroniqueurs font mention de cet engin.

Toujours est-il que ce réveille-matin-là a bel et bien sonné le glas du Balafre.

— Souvenez-vous qu'il est grand et puissant, a rappelé le roi. C'est un colosse, ne vous laissez pas endommager.

Guise a pris le temps d'avaler une poignée de raisins de Corinthe, deux ou trois cuillerées de confiture de roses – il s'en serait rendu malade ! –, quelques prunes de Brignoles aussi, avant de marcher d'un bon pas vers le cabinet vieux du roi.

Il a gratté à sa porte. On ne frappait pas, à cette époque-là, on grattait.

Puis il est entré résolument.

Et c'est la boucherie.

Les Quarante-Cinq sont là qui le frappent sans relâche, et lui qui ne tombe pas !

« Comme un animal blessé, traînant à sa suite une meute, le Balafré va et vient du cabinet vieux à la chambre du roi, raconte un témoin. Les murs et les tapisseries sont bientôt maculés de sang. Il est percé d'au moins dix blessures mais il crie encore sa colère et son indignation. Puis il s'arrête. Va-t-il s'effondrer ? Non, il reste là, titubant, cherchant ses aplombs. Les bras tendus, les yeux éteints, la bouche ouverte, il s'avance vers Laugnac qui s'appuie à un coffre. Le capitaine des Quarante-Cinq ne se donne même pas la peine de dégainer. Du fourreau de son épée, il repousse négligemment le moribond. Guise recule, perd l'équilibre, cherche un point d'appui, s'accroche une seconde à un saillant de la muraille et enfin il s'affaisse. »

Définitivement.

On appelle le roi, qui vient contempler le cadavre de son rival abattu.

« Sa Majesté donna un coup de pied dans le visage du pauvre mort, rapporte Pierre de l'Estoile, tout ainsi que le duc de Guise en avait donné un à feu l'amiral de Coligny. Puis, l'ayant un peu contemplé, il lâcha : "Mon Dieu qu'il est grand ! Il paraît encore plus grand mort que vivant !" »

En réalité, on hésite à croire à ce mot historique, car Pierre de l'Estoile n'était pas à Blois, le 23 décembre 1588. Tout ce qu'il a pu consigner dans son *Journal*, à propos de l'aube sanglante du château, il le tient de « on dit que » ou « on a dit que... ».

Ce dont on est sûr, en revanche, c'est qu'une fois que le roi eut regagné sa chambre, « le visage illuminé d'un plaisir cruel », les tueurs se jetèrent sur le cadavre pour lui faire les poches et le dépouiller de tout ce qu'il portait de précieux. Ainsi découvrit-on dans son pourpoint un billet de sa main qui disait : « Pour entretenir la guerre civile en France, il faut sept cent mille livres tous les mois... »

Ce seul document justifiait bien son sort.

Ainsi lui arracha-t-on aussi une gourmette en or, ses pendants d'oreilles, etc., sans oublier un cœur de diamant monté en bague.

Un bijou que lui avait offert la reine Margot, au temps où ils étaient des amants troubles et torrides !

— Ce cœur appartient au roi de Navarre, dit Balzac d'Entragues qui était honnête. Qu'on le lui fasse parvenir en même temps qu'on l'informera de la mort du duc de Guise !

Il est à La Rochelle, le Béarnais, quand il apprend l'exécution de son ennemi. Et il ne cache pas sa joie. Mettons-nous à sa place ! Il ne tarde pas à se confier à Corisande :

— Maintenant je n'attends plus que l'heure d'ouïr dire que l'on aura envoyé étrangler la reine de Navarre. Cela, avec la mort de sa mère, me ferait bien chanter le cantique de Siméon !

On se doute qu'il s'agit d'un cantique d'action de grâces.

Et aussi incroyable que cela puisse paraître, quelques jours plus tard on lui annonce que Catherine de Médicis est descendue dans la tombe. Quatorze jours à peine après le Balafré !

Alors, de deux choses l'une : ou Henri a du nez, ou il a le mauvais œil. Penchons pour le nez, d'autant plus qu'on sait qu'il l'avait assez proéminent.

Un nez par lequel il s'enrhume sérieusement, d'ailleurs, durant ce mois de janvier de 1589. Un janvier qui pinçait le bout des doigts comme un jardinier pince les gourmands. Il s'enrhume ? Non, il souffre même d'une méchante pleurésie, une terrible bourrasque de mal qui va le laisser plusieurs jours entre la vie et la mort. Mais il va s'en sortir, Henri, car, comme on l'a joliment écrit, « il était du fer dont on fait les armures ». Et dès qu'il aura recouvré quelques forces, il racontera tout à la dame Corisande.

— Certes, mon cœur, j'ai vu les cieux ouverts, mais je n'ai pas été assez homme de rien pour y entrer. C'est sans doute que Dieu veut encore se servir de moi. En deux fois vingt-quatre heures je fus pourtant réduit à être tourné dans les linceuls... Je vous eusse fait pitié, à cet instant. Si ma crise était demeurée deux heures à venir, les vers auraient fait grande chère de moi !

Mais voilà, Guise est mort, la Médicis a vécu, il a réussi à surmonter une sévère inflammation pulmonaire, tout cela fait que l'avenir s'annonce maintenant sous d'assez heureux auspices.

Reste pourtant à renouer avec Henri III. Et à dénouer avec Corisande, alias la Guiche ou la Gramont.

Car, à La Rochelle, Henri continue de passer ses nuits dans les bras moelleux d'Esther, la fille du sinistre M. de Boislambert. Il avait braconné la belle Esther, un soir, on s'en souvient, malgré son véritable garde-chasse de père. C'était à l'occasion d'un congrès huguenot qui s'était tenu dans la ville fortifiée.

Et il avait fini par lui faire un enfant. Un fils.

« Je le prénomme Gédéon, avait dit Esther.

— Je reconnais “Gédéon Monsieur” comme étant officiellement un bâtard royal », avait répondu Henri, tout sourires.

Mais le poupard ne respira que quelques mois.

Dénouer avec Corisande, oui, car l'affaire traînait depuis sept ans. Et c'est long, sept ans ! Surtout quand la dame que vous aviez cru aimer s'est mise à grossir, à avoir ses humeurs, à jaunir des dents, à ronfler mollement dans un coin de l'alcôve pendant que vous ne trouvez pas le sommeil et que vous vous sentez l'âme – et des ardeurs – de conquistador.

Revoir Henri III ? Soit. D'ailleurs rien ne se fera en France si l'un et l'autre ne se retrouvent. Mais qu'il ne vienne pas encore lui demander d'abjurer la religion protestante ! Ni de faire sortir Margot de son nid d'aigle !

Or, Henri III, qui est intelligent – et aux abois ! –, n'a pas l'intention de parler de ce qui fâche.

— Rencontrons-nous dimanche 30 avril au château de Plessis-lez-Tours, propose-t-il.

Il y a treize ans que les deux beaux-frères ne se sont pas vus !

Et aujourd'hui ils sont là, face à face, dans le vaste parc du château que Louis XI a si souvent arpenté, autrefois, en solitaire. Un parc qui descend paisiblement jusqu'à la Loire.

Mais ils ne sont pas seuls, eux, en ce dimanche matin, Henri et Henri.

« Ah ça ! s'enthousiasme Pierre de l'Estoile, pour n'être point seuls ils ne l'étaient point ! Il y avait une telle foule autour d'eux que, malgré tout l'ordre qu'on essaya de mettre, les deux rois furent un grand quart d'heure dans l'allée dudit Plessis à se tendre les bras l'un vers l'autre, sans pouvoir se joindre et s'approcher tant l'affluence était grande. Ils ne pouvaient s'entendre, non plus, tant le peuple criait à grande force : “Vive le roi ! Vive le roi de Navarre ! Vivent les rois !” »

Puis, enfin, ils parvinrent à « s'entre-brasser ».

Et il y eut des larmes.

Dans les yeux du Navarrais, surtout. Des larmes qui, dit-on, étaient « grosses comme des pois ».

— Seule la paix peut sauver ce royaume moribond, dit l'un.

— Faisons cesser cette affreuse époque, dit l'autre.

Henri III connaissait les intentions de son interlocuteur. Il avait déjà pris connaissance de la proclamation que le Béarnais avait signée quelques jours plus tôt à Châtellerauld, un vibrant appel à l'union :

« J'appelle à cette heure tous ceux de l'État qui sont restés spectateurs de nos folies. J'appelle notre noblesse, notre clergé, nos villes, notre peuple. C'est à eux que je m'adresse. Qu'ils considèrent où nous allons entrer, ce que deviendra la Fance, quelle sera la face de notre État, si le mal continue ? Et toi, peuple, quand ta noblesse et tes villes seront divisées, quel repos auras-tu ? À qui auras-tu recours ? Au roi, qui ne commandera ni aux uns ni aux autres ? Aux officiers de justice ? Mais où sera la justice ? Au maire d'une ville ? Mais quel droit aura-t-il ? Au chef de la noblesse ? Mais qui sera le chef ? Pitié, confusion, désordre, misères partout. Voilà le fruit de la guerre. Je conjure donc tous les Français ! Je les somme tous d'avoir pitié de cet État ! »

Le général de Gaulle ne fera pas vraiment mieux, quand son heure sera venue, trois siècles et demi plus tard.

Sans atermoyer, Henri III lui donne la lieutenance générale.

Reste maintenant à partir, bras dessus, bras dessous, à la reconquête du pays, jusqu'à terrasser les armées du duc de Mayenne qui vient d'être promu premier lieutenant de l'État royal par le conseil de la Ligue.

— Je lui crèverai bientôt la grosse outre qui lui sert de ventre, promet Navarre en faisant route vers Blois.

Et c'est depuis Blois qu'il écrit à Corisande une lettre qu'elle reçoit dans son château d'Hagetmau et qu'elle lit à voix haute, sans se priver de la commenter.

Le document existe encore aujourd'hui, avec, en marge, les remarques pittoresques que la lectrice sans illusion y griffonna nerveusement de sa main.

« Mon âme, je vous écris de Blois où il y a cinq mois on me condamnait hérétique et indigne de succéder à la Couronne, et j'en suis à cette heure le principal pilier. Voyez les œuvres de Dieu envers ceux qui se sont toujours

fiés en lui. Car y avait-il rien qui eût tant d'apparence de force qu'un arrêt des États ? Cependant j'en appelai devant Celui qui peut tout...

— *Vous n'êtes pas le seul. Ainsi font bien d'autres !*

... qui a revu le procès, a cassé les arrêts des hommes, m'a remis en mon droit, et croit que ce sera aux dépens de mes ennemis.

— *Tant mieux pour vous !*

... Ceux qui se fient en Dieu et le servent ne sont jamais confus.

— *Voilà pourquoi vous devriez y songer !*

... Je me porte très bien, Dieu merci ; vous jurant avec vérité que je n'aime ni n'honore rien au monde comme vous...

— *Il n'y a rien qui n'y paraisse.*

... Et vous garderai fidélité...

— *Je pense qu'INfidélité conviendrait mieux.*

... Jusqu'au tombeau. Je m'en vais à Beaugency où je crois que vous entendrez bientôt parler de moi...

— *Je n'en doute point : d'une ou d'autre façon.*

... Je fais état de faire venir ma sœur bientôt. Résolvez-vous de venir avec elle...

— *Ce sera lorsque vous m'aurez donné la maison que vous m'avez promise, près de Paris, que je songerai d'en aller -prendre la possession et de vous en dire le grand merci.*

... Le roi m'a parlé de ma dame d'Auvergne. Je lui ferais volontiers faire le mauvais saut. Mon cœur, aimez-moi toujours comme vôtre car je vous aime comme mienne.

— *Vous n'êtes à moi, ni moi à vous.*

Ah ! Il est loin, le temps du « Petiot d'amour » !

Mais bon, Henri ne disait-il pas :

« N'avoir qu'une femme, c'est être chaste ! »

Et on peut vraiment dire qu'il n'avait pas fait vœu de chasteté !

Mme de Potonville pouvait bien en jurer !

Mme de Potonville était la femme du grand veneur. Elle-même était une excellente écuyère et elle aimait à caracoler dans toutes les chasses, à côté de son mari. Jusqu'à ce qu'Henri la remarquât.

Ainsi, un après-midi, alors que le veneur menait le cortège, éperonna-t-il sa monture, vint-il se serrer étroitement contre la haquenée de la belle, avant de la détourner prestement hors de l'allée cavalière et de s'enfoncer dans un sentier ombragé.

Qui se révéla bientôt n'être pas celui de la vertu.

Il faut dire aussi que l'amazone n'était pas farouche.

Pas du tout, même.

Était-ce parce que le galop lui avait échauffé la chair ? Toujours est-il qu'elle ne parut le moins du monde offusquée quand Henri se mit à la humer avec délice. Car il avait le nez gourmand, Henri. Et elle, elle avait la peau suante et odorante à souhait.

Et les mauvaises langues affirmèrent que lorsque la chasse toucha à sa fin, il y avait tout pile six points communs entre le grand veneur Potonville et un cerf six cors !

Françoise Poybleau, elle aussi, aurait pu en témoigner.

Françoise Poybleau vivait à Marans, à trois lieues de La Rochelle. Elle avait « du corsage, des hanches et de la croupe », la Poybleau. Elle était piquante à souhait, comme le vinaigre du pays.

Et on dit qu'Henri fit une cure de vinaigrette.

Et que dire de Mme de Foulebon, qui s'étirole dans son petit château parce que son mari a rejoint la troupe des guisards ?

Un jour, Henri frappe à sa porte.

— Je demande l'hospitalité pour mes hommes et pour moi-même. Je suis en droit de l'exiger !

— Dans ces conditions, entrez !

L'accueil de la maîtresse de maison est un peu frais, mais le deuxième soir venu, alors que Mme de Foulebon s'apprête à prendre congé du Béarnais, celui-ci, pris d'une véritable fringale amoureuse, en lui voyant la taille si bien prise et « la corbeille si laiteuse », lui met le marché en main.

Sans manière.

— Si vous me cédez, dit-il en se penchant vers elle comme pour lui baiser le creux du poignet, rien dans ce château ne sera touché. Et je jure sur mon honneur que mes hommes ne chercheront pas à forcer vos manantes.

— Mes filles ne seront donc pas violées comme l’ont été celles du faubourg Saint-Symphorien, à Tours, par les soudards de M. de Mayenne ?

— J’ai juré, madame.

La châtelaine prend le roi de Navarre par la main et le conduit dans sa propre chambre.

Bien sûr, avant de succomber elle n’oublie pas de prier pendant quelques instants, de demander pardon à Dieu, à son époux aussi et... de pleurer un peu.

Mais en se levant, au petit matin, Mme de Foulebon constate qu’elle a les yeux étrangement brillants. Bah ! la faute aux larmes, sans doute...

À moins que...

Car Henri ne peut dissimuler son émotion, lui non plus, en quittant la couche de celle qui est devenue sa maîtresse sans qu’il ait eu trop de peine à la convaincre.

— Si la fortune de la guerre m’est favorable, madame, lance-t-il en tirant le rideau de l’alcôve, votre mari, le sieur de Foulebon, sera bientôt marquis, si m’en croyez !

Avec une belle paire de cornes dorées sur son écu, probablement !

À présent les deux Henri ont pris Pithiviers, Étampes, Chastres-sous-Monthéry, Pontoise, L’Isle-Adam, Beaumont, Creil et Poissy. Dans les derniers jours de juillet, Navarre enlève Meudon, Clamart, Vanves, et il occupe même les carrières de Vaugirard. Il est vrai qu’à l’heure qu’il est il dispose de vingt mille hommes, alors que Mayenne assiégé n’en compte plus que huit mille.

Les dés sont jetés, oui, Paris va tomber comme un fruit mûr. C’est une question de quelques jours, voire de quelques heures.

— J’ai grande hâte de rentrer chez moi, dit Henri III en investissant Saint-Cloud.

Il est plus décidé que jamais à donner l’estocade finale au gros Mayenne qui ne sait plus, lui, à quel saint se vouer.

Mais ce n’est pas un saint qui se présente au quartier général de Mayenne, c’est un diable. Un diable déguisé en moine et qui ne rêve que d’une chose : tuer le tyran.

Et le tyran, c’est Henri III.

— Qui es-tu ? lui demande-t-on.

— Je suis le frère Jacques Clément.

Il aurait pu ajouter : je suis natif du village de Sorbonne, près de Sens. Je suis un frère prêcheur. J'appartiens à l'ordre des Dominicains, je suis un benêt un peu exalté, je suis un débauché un peu fruste, je suis superstitieux et je compte vingt-deux ou vingt-trois ans.

— Et tu veux tuer le roi, mon garçon ?

— Oui. Si vous me donnez une lame, je vous promets de la lui enfoncer dans les entrailles.

Et le dimanche 30 juillet, Jacques Clément reçoit un long poignard au manche noir, ainsi qu'un faux sauf-conduit qui doit lui permettre de franchir sans trop de risques les avant-postes de Saint-Cloud.

Des risques ? Il n'en court aucun puisqu'on le retrouve, au soir du lundi 31, en train de souper paisiblement avec les serviteurs du roi. Et pour couper la viande et le pain il utilise même le fameux grand couteau noir, le cadeau des amis de Mayenne et de sa sœur la duchesse de Montpensier.

— Le roi te recevra demain matin à sept heures, lui dit-on avant qu'il s'enveloppe dans sa robe de bure pour s'endormir du sommeil du juste.

C'est à Meudon, dans la matinée du mardi, que Navarre fut informé qu'Henri III venait d'être blessé au ventre.

— Un chétif jacobin l'a frappé au-dessous du nombril ! Le roi était sur sa chaise percée, mais il a eu la présence d'esprit de retirer la lame et d'en donner un coup sur le sourcil gauche de son agresseur. Il a aussi eu la force de crier : « Ah, le méchant moine, il m'a tué, qu'on le tue, qu'on le tue ! »

À onze heures, Navarre est arrivé au chevet de son beau-frère. Les chirurgiens sont confiants. La plaie est peu profonde. D'autre part, le roi ne souffre ni ne saigne. Dans quinze jours au plus tard il pourra remonter à cheval. Pourtant, le soir venu, « le dernier Valois fut pris d'atroces douleurs d'entrailles entrecoupées de syncopes et de sueurs froides ».

Il fit signe à ses amis de s'approcher de son chevet. On lui essuya l'écume qui moussait au coin des lèvres.

— Venez plus près... non, plus près encore, venez très près de moi...

Alors, il serra Navarre dans ses bras gourds et ankylosés.

— Mon frère, vous voyez comme vos ennemis et les miens m'ont traité. Il faut que vous preniez garde qu'ils ne vous en fassent pas autant. Oui, prenez bien garde...

Puis, s'adressant aux autres assistants :

— Je vous prie comme mes amis, et vous ordonne comme votre roi, que vous reconnaissiez après ma mort mon frère que voilà, que vous ayez la même affection et fidélité pour lui que vous avez eues pour moi... et que vous lui prêtiez le serment en ma présence...

Et le mercredi 2 août, à trois heures du matin, le roi Henri de Navarre devenait officiellement roi de France.

Entre-temps, Jacques Clément avait été massacré par les gardes, et son corps jeté du haut d'une fenêtre.

Mais comme il méritait tout de même d'être jugé en qualité de régicide, on récupéra très vite son cadavre tout cabossé et on le présenta aux juges.

— Qu'on l'écartèle et qu'on le brûle, maintenant !

Et pendant qu'on malmenait sa dépouille, le nouveau roi jurait ses grands dieux qu'il s'emploierait à conserver le royaume dans la religion catholique. Il ne parvint pas, hélas, à convaincre la majorité des amis du souverain défunt, qui grognèrent.

— Tout plutôt que souffrir un roi huguenot !

Et quand ils ne rejoignirent pas la Ligue, comme le fit Louis de l'Hospital, ils décidèrent de lâcher le siège et de rejoindre leurs terres de province.

Le duc d'Épernon, par exemple, quitta Saint-Cloud avec ses sept mille hommes !

Mais, du moins, Henri IV pouvait-il compter sur les chefs protestants ?

Du bout des doigts, seulement.

Parce qu'ils s'inquiétaient, les huguenots. Et si le Béarnais abjurait, maintenant ? S'il vendait son âme pour payer sa couronne ?

— Je rentre chez moi, dit un gentilhomme.

— Je t'accompagne, décida un autre.

— Je regagne mon Poitou, moi aussi, bougonna le duc de Thouars, le plus puissant seigneur du camp huguenot !

Le 6 août, une bonne moitié de l'armée royale s'était évaporée !

« Vite, se dit Henri, il faut réagir avant que le climat de défection qui plane sur Saint-Cloud ne gagne mes autres régiments. Il faut lever le siège. Il faut s'avancer vers la Normandie, rejoindre les ports de la Manche pour y attendre quelques éventuels renforts promis par la reine Élisabeth. »

Lever le camp, oui, mais, ventre-saint-gris, pas avant d'avoir rendu une petite visite à la belle Marie de Beauvilliers. Mars pouvait encore attendre un peu, pas Vénus !

Marie de Beauvilliers cousinaît avec Diane de Poitiers. L'une et l'autre devaient sans doute partager les mêmes gènes de l'amour. Car si Diane avait été l'amante experte du roi Henri II, Marie n'avait rien à lui envier sous l'étreinte du fougueux Béarnais.

Et cependant Mme de Beauvilliers était abbesse de Montmartre !

Mais les austérités du cloître ne lui avaient manifestement pas fait la peau rêche.

— Allez dès aujourd'hui vous réfugier à Senlis, mes belles amours, lui dit-il en rajustant ses chausses. La ville est sous mon obéissance. Vous y serez plus en sécurité. Je dois maintenant galoper jusqu'à Rouen. Si Dieu le veut, je retrouverai bientôt vos doux bras.

Quand on songe que ces doux bras-là étaient aussi ceux de la cousine de Corisande !

Le monde est petit.

Le grand, surtout.

Donc, Henri quitte les faubourgs de la capitale.

La capitale dans laquelle on pavoise.

Mayenne, sous le nom de Charles X, y a fait proclamer roi le vieux cardinal Charles de Bourbon, le frère puîné du père d'Henri IV.

Charles X ! Un roi plus fantoche, ça n'existe pas ! D'autant plus que ce pauvre prélat n'est pas en mesure de régner puisqu'il est emprisonné à Chinon !

Et qu'il est quasiment fossilisé !

Non, en réalité, s'il y a quelque chose qui règne tragiquement cet été-là dans la grande ville assiégée, c'est la misère.

Que penser, par exemple, du témoignage de ce soldat de la Ligue qui s'apprête à aller visiter un poste du côté de la porte Saint-Michel et qui croise un homme, au haut de la rue de la Harpe, un homme qui hurle, la bave aux lèvres :

— Surtout n'entrez point dans cette rue, monsieur ! J'en viens, c'est dangereux, elle grouille de serpents ! J'y ai même vu une femme plus morte qu'à demi dont le cou et les bras sont entortillés de couleuvres !

Et c'était vrai.

La canicule et la puanteur des cadavres avaient bel et bien engendré cette quantité prodigieuse de serpents que l'on trouva dans certains quartiers parisiens à l'époque où les papistes et les calvinistes se déchiraient.

Henri IV, lui, galope en Normandie.

Auparavant, sur la route de Compiègne, il a encore pris le temps d'accompagner le cercueil d'Henri III durant quelques lieues. La sépulture de Saint-Denis n'étant pas accessible, le roi assassiné était en effet appelé à rester en transit à l'abbaye de Saint-Cormeilles, jusqu'à des jours meilleurs !

On imagine le convoi funèbre.

Henri IV est là, tout de sombre vêtu, il suit au pas lent la dépouille mortelle de son beau-frère. Il est fringant dans son habit de deuil. Et tant pis si l'on sait qu'il a dû se le faire tailler dans un costume usagé d'Henri III. Celui-là même que le dernier Valois portait depuis la mort de sa mère Catherine.

Car il n'a plus un sou vaillant, Henri IV ! Il n'a même plus de quoi se payer une pièce de drap, le roi de France !

C'est à Dieppe, peut-être, qu'Élisabeth d'Angleterre viendra le secourir. Alors galopons vers Dieppe, un des meilleurs ports de la Normandie du XVI^e siècle, mais galopons très vite.

Mayenne est derrière lui. Qui le talonne avec ses trente mille hommes.

Lui-même n'en compte plus que sept ou huit mille. Et ils grognent, les hommes d'Henri, on le sait parce qu'ils mendient leurs soldes.

Heureusement, dès son arrivée, Dieppe lui fait les yeux doux.

— Mes amis, lance-t-il alors aux autochtones cauchois, je ne veux que vos amitiés, bon pain, bon vin et bon visage d'hôte !

Il eut tout cela et même davantage.

Le 21 septembre, au confluent de la rivière d'Arques et de la Béthune, soit à un vol de moineau de Dieppe la vénérable, il parvint habilement à enliser le gros de la troupe de Mayenne dans le marais et à canarder tant et tant les « Ligueux » – comme on dit en pays de Caux – que ceux-ci se décidèrent à tourner casaque. Et pourtant son avant-garde avait bien songé à s'enfuir.

— Tournez la tête en vous sauvant, avait-il hurlé alors. Et si vous ne voulez pas combattre, du moins voyez-moi mourir !

Cette déroute du ventripotent Mayenne – que l'histoire a retenue sous le nom de « bataille d'Arques » – allait bien sûr redonner du cœur aux ventres des partisans d'Henri, et son armée ne tarda pas à se regonfler.

En tout cas, suffisamment pour qu'il eût envie de se rabattre sur Paris, et de rouler dans les bras de l'abbesse de Montmartre.

Car il est vrai que le nom de Corisande commençait de se lire maintenant, en encre pâissante, dans le chapitre consacré à l'histoire ancienne.

D'autant plus qu'elle était devenue irritable, ne souriait plus guère – ce qui valait mieux, d'ailleurs, car elle avait les dents « méchamment gastées » –, et s'était dotée d'un « postérieur en citrouille » et d'une « poitrine rabelaisienne ». Ce qui n'empêchait pas le roi de continuer de la « baiser un million de fois ».

Du moins dans la formule de politesse de ses correspondances.

L'abbesse de Montmartre ? Non, il est bientôt las d'elle aussi. Mais comme il n'est pas un ingrat, un jour il la nommera abbesse de Pont-aux-Dames.

D'un siège l'autre, il en est maintenant à vouloir conquérir la comtesse de La Roche-Guyon.

Il est vrai que cette comtesse-là – Antoinette de Pons, marquise de Guercheville – passe pour une des plus belles femmes du XVI^e siècle finissant. Elle vit dans un château planté au flanc d'une falaise crayeuse, à la frontière de la France et de la Normandie, en bordure de la Seine qui boucle mollement à travers prés, entre Vétheuil et Vernon.

Un paysage qui, trois cents ans plus tard, fera le bonheur de Claude Monet.

Mme de Guercheville a bien commencé par lui déclarer :

— Je ne suis peut-être pas d'assez bonne maison pour être votre femme mais j'ai le cœur trop noble pour être votre maîtresse.

Ce qui ne l'avait pas franchement inquiété. Elles disent toutes la même chose, au début, elles font mine d'être prudes et effarouchées.

Henri, lui, n'en est pas à son premier combat.

Elle joue la mijaurée ? Alors, à rusée, rusé et demi et on verra bien qui aura le dernier mot.

Un soir, Henri se présente à la grille du château de La Roche-Guyon. Il explique qu'il chassait, qu'il s'est un peu écarté de son chemin pour forcer un vieux solitaire, qu'il est trop tard, maintenant que le jour tombe, pour rejoindre son campement, à Mantes.

La marquise sourit. Elle accepte de l'accueillir, fait allumer des torches à toutes les fenêtres de la demeure et -convoque aussitôt les gentilshommes du voisinage.

— Pour vous faire honneur, dit-elle.

Évidemment, dans ces conditions, le souper ne sera pas vraiment intime.

— Je vous ai fait préparer la plus belle chambre, annonce-t-elle en fin de soirée, à l'heure où les chandeliers se mettent à grésiller.

Puis elle se lève, fait une révérence et s'en va coucher chez une de ses amies, à deux lieues de là, dans le village de Sainte-Geneviève.

Henri s'endort tout dépité.

Mais pas découragé pour autant, puisque le surlendemain il refaisait le même numéro : la chasse... il s'est égaré... la brume... le camp de Mantes... trop loin, trop tard, etc.

— Vous devez vous occuper de Paris, Sire, lui dit simplement la jolie châtelaine. Et je ne voudrais pour rien au monde que La Roche-Guyon vous soit aussi fatal que Capoue le fût à Hannibal.

Cela dit, elle s'en retourne passer la nuit chez son amie de Sainte-Geneviève.

Et le roi reconnut sa défaite de bonne grâce et laissa tomber son projet au fond d'une oubliette.

Cependant il n'oublia pas la vertueuse marquise, puisque, quelque temps plus tard, il lui offrit d'épouser Charles du Plessis, seigneur de Liancourt, comte de Beaumont, premier écuyer et gouverneur de Paris. C'était un excellent parti.

Elle l'accepta.

Plus tard encore, on le verra, il la fera dame d'honneur de la reine Marie.

Henri savait donc être beau perdant, morbleu !

Blanc, le panache !

Paris aussi reste à séduire.

Mais Paris est encore sous le charme des ligueurs.

Du moins, comme une fille perdue peut l'être sous celui de son souteneur.

Parce que Mayenne est un amant odieux.

Comme un proxénète, il se moque bien de mener la vie dure à la capitale. Pourvu qu'elle lui obéisse. Et qu'elle ne cherche pas à écouter les sirènes des parpaillots.

Et tant pis si elle meurt de faim, la drôlesse !

Car Paris a le ventre creux.

« Tout ce qui est bon marché, note Pierre de l'Estoile qui n'est pas dupe, ce sont les sermons. On ne repaît le pauvre monde famélique qu'avec du vent, c'est-à-dire des menteries. »

— Vous n'avez qu'un choix, tonne en chaire le curé de Saint-Jacques : ou vous résistez à la famine, ou c'est le diable qui viendra compter vos cadavres !

L'alternative n'était pas très réjouissante.

Quant au diable, bien sûr, il ressemblait trait pour trait au Béarnais.

C'était lui, l'affameur du siège de 1590, le précurseur de Bismarck, l'homme qui corsetait étroitement les murailles pour mieux serrer la ceinture aux Parisiens.

Et encore, dans l'étau prussien de 1870, on disposera tout de même d'un peu de cou de girafe, de trompes d'éléphant, de côtes de léopard, de filets de

zèbre, de cuisses de hyène... parce qu'à cette époque on aura la possibilité de piocher dans un garde-manger qui n'était autre que le Jardin d'acclimatation.

Mais il n'y pas plus de rognons de chameau que de boudin de zébu, en 1590. Ne pullulent que les couleuvres. Ce qui ne court plus les rues, en revanche, ce sont les chiens et les chats.

« J'ai vu un homme poursuivre un chien efflanqué et le dévorer cru », se souvient Pierre de l'Estoile.

— La paix ou du pain ! hurle-t-on à tous les carrefours.

Du pain ? On tente d'en fabriquer avec de l'ardoise pilée ou avec la poudre des os de quelques cadavres déterrés au fond des cimetières.

« On vit même des lansquenets courir après des enfants et les dévorer à belles dents, comme feraient des loups », a noté un témoin sidéré.

On pendit aussi un aubergiste dont l'établissement ne désemplissait pas.

Pourquoi ?

Parce que, chaque nuit, ce gargotier saignait un de ses voisins pour le mettre au menu du lendemain.

« Aimez-vous les uns les autres », prêchait le cardinal de Gondy, évêque de Paris. Il fut néanmoins horrifié d'apprendre que les autres n'aimaient les uns... que s'ils étaient cuits à point !

Hors Paris, Henri n'est pas mieux loti.

« Voulez-vous que je vous dise l'état où je me trouve réduit ? écrit-il à son ami Rosny – le futur Sully. Eh bien, sachez-le : je n'ai quasi pas un cheval sur lequel je puisse combattre, ni un harnais complet que je puisse endosser. Mes chemises sont toutes déchirées. Mes pourpoints troués au coude. Ma marmite est souvent renversée, et, depuis deux jours, je dîne et soupe chez les autres, mes pourvoyeurs disant n'avoir plus moyen de rien fournir pour ma table. Je ne leur en veux pas, car il y a plus de six mois qu'ils n'ont pas reçu d'argent... »

Ses officiers, eux aussi, sont aux abois. À l'instar de Crillon, par exemple, le « brave des braves », qui lui écrit :

« Sire, trois mots : argent ou congé !

— Crillon, répond le roi, quatre mots : ni l'un, ni l'autre. »

Il enrage, Henri.

Car à l'heure qu'il est, toute la Normandie est à lui, toute l'Île-de-France, aussi, ou presque ; seules Rouen et Paris continuent à mettre de la mauvaise

volonté.

Même Meulan vient de tomber comme un fruit blet.

Et il garde un bon souvenir du combat de Meulan, le roi, même s'il a, une fois de plus, failli y laisser sa peau.

Meulan, oui, où il a fait succomber la fille du sacristain.

Il est en ville quand on vient lui annoncer que la Ligue s'approche.

— Le clocher de l'église, demande-t-il, qu'on me mène au clocher, que je puisse, de là-haut, repérer la position de l'ennemi !

— Je suis la fille du sacristain, répond une brunette de dix-sept ou dix-huit printemps. Si ces messieurs le souhaitent, je peux les mener jusqu'au haut du clocher de Saint-Nicaise.

Ces messieurs, c'étaient Rosny, Biron, Bellengreville, Bellegarde et le roi lui-même, qui ne tarde pas à congédier ses amis dès qu'ils sont parvenus au plus haut de l'édifice.

— Reste, toi, dit-il à la jeune fille, j'ai besoin d'une indigène pour m'expliquer la topographie du pays.

— Sire, ironise Rosny en quittant les lieux, vous serez étonné de vous être abaissé en montant au clocher.

— Quiconque s'élève sera abaissé, quiconque s'abaisse sera relevé. Tu ne connais donc pas les Saintes Écritures ? Allez ! Adieu, Rosny, laisse-nous, maintenant.

En dégringolant les marches, Biron, qui a le temps de noter que la fille du sacristain possède une opulente chevelure noire, des sourcils d'ébène longs et bouclés et qu'un léger duvet ombre sa lèvre supérieure, marmonne :

— Il ne sera pas long à la baisoter. Il les aime velues comme des bestes. Il dit qu'elles n'en ont que plus de fumet.

Oui, mais il y a bientôt un terrible coup d'artillerie.

Et subitement le fumet sent la poudre à plein nez.

La moitié du clocher vient de s'effondrer en entraînant tout l'escalier.

— Descendons par la corde du bourdon, propose la « maîtresse de maison ». Je vais passer la première pour voir si elle est assez solide.

Elle l'était.

Et quelques minutes plus tard, Henri IV, sain et sauf, pose pied dans le chœur de Saint-Nicaise.

— Vous avez dû avoir chaud, là-haut, se moque Bellegarde. Voyez comme votre coquine est rouge !

— Fais-moi penser à la doter, conclut le roi.

Il n'empêche que, pendant tout ce temps-là, Mayenne -continuait son gros bonhomme de chemin. Et jusqu'à quand, Seigneur Dieu ? Ah ! Que l'occasion se présente enfin où Henri pourra lui arquebuser la panse ! Qu'on en finisse, ven-trebleu !

En finir ?

L'affaire commence pourtant de prendre des odeurs d'éternité. D'autant plus que Mayenne vient de recevoir des secours de Philippe II, le roi de l'Espagne très catholique. Alors il se sent subitement des ailes, l'épais chef de la Ligue. Les œdèmes qui lui boursouflent les chevilles semblent s'être dégonflés en deux coups d'étrier.

Et il galope vers Dreux.

Car Henri assiège la ville, et Mayenne est bien décidé à lui faire lâcher prise.

« Il va reculer, le huguenot, en me voyant fondre sur lui, se dit-il. C'est sûr et certain. Et ce sera sa dernière déroute. »

Mais non, Henri ne recula pas.

Au contraire, même.

Le 14 mars, à Ivry-sur-Eure, il remporte sa plus éblouissante victoire.

Et avec quel panache !

Blanc.

Rien n'est plus ennuyeux que de raconter une bataille. Parce que, immanquablement, on a une troupe qui avance dans le brouillard pendant qu'une autre recule sous la mitraille. Parce que, inéluctablement, on voit une lance qui se brise – rougie de sang ! – pendant qu'un étendard change de mains – rougies, elles aussi. Parce que, fatalement, on entend un coup de canon par ici et des grincements d'armure par là...

D'une bataille l'autre il n'y a pas assez d'originalités pour que l'on s'attarde sur le champ des bords de l'Eure.

Il suffira de savoir qu'à Ivry, avant de se lancer dans la mêlée, Henri s'est écrié :

— Mes compagnons, Dieu est pour nous, voici ses ennemis et les nôtres ! Voici votre roi ! Sus à eux ! Si vos cor-nettes vous manquent, ralliez-vous à mon panache blanc, vous le trouverez toujours au chemin de la victoire et de l'honneur !

Il suffira de savoir qu'il n'était pas un surhomme et que, tout roi qu'il fût, au moment de croiser le fer, « il eut la tripe fort tenaillée ».

« Je me suis même laissé aller dans mes chausses », avouera-t-il.

Il suffira de savoir que pendant le coup de feu il fut -contraint de se reposer quelques instants à l'ombre de trois poiriers devenus légendaires. (On a même élevé une pyramide, depuis lors, à l'emplacement de ces arbres fruitiers. Quant à leur ombre – devenue légendaire, elle aussi, qu'on nous permette d'être circonspect... surtout quand on sait que le combat se déroule à la mi-mars !)

Il suffira de savoir que la mêlée fut terrible, que le roi combattit comme un simple gendarme, qu'il épuisa trois montures et que, hélas !, le cher Rosny – Sully en puissance – fut grièvement blessé.

À la main, à la hanche et à la tête.

On dit qu'il fallut le saucissonner de pansements. Mais du moins, lui, il survécut.

Car la bataille d'Ivry fit tout de même trois mille morts !

Soit, c'est quarante fois moins que la tristement célèbre bataille des Nations à Leipzig, en 1813, et deux cent cinquante fois moins que l'enfer de Verdun, en 1916 ! Bien sûr, on ramasse chaque année sur les routes de France – et de Navarre ! – près de quatre fois plus de cadavres qu'à Ivry, mais bon...

Il était tout de même grand temps que cela cessât !

Mais cela ne pouvait cesser tant que Paris n'avait pas abdiqué.

Alors Henri est de retour dans les faubourgs. Plus confiant que jamais, cette fois, car il sait maintenant que Mayenne est exsangue.

Dans les faubourgs où il ne se passe que peu de temps avant qu'il tombe sous le charme... d'une abbesse.

Celle de Longchamp, cette fois.

Elle s'appelle Catherine de Verdun. Elle est peut-être un peu plus jeune que l'abbesse de Montmartre mais elle est plus dévote, aussi, plus pénétrée de vocation.

— Ce sera comme avec la dame de La Roche-Guyon, s'amuse ses compagnons, il va droit au camouflet !

À moins que le diable ne s'en mêle.

Mais le diable en question fut tout simplement un diable d'homme, un fieffé séducteur qui sut tant et tant coquiner la mère de Longchamp qu'à la fin elle céda.

En se disant sans doute qu'il fallait qu'elle s'emploie, avec ferveur, à ramener sur la voie de Dieu un libertin qui s'égarait.

Leurs mains se rencontrèrent bientôt ailleurs que dans un bénitier.

Ce qui fit rire aux éclats le maréchal de Biron.

— Sire, il y a bien des nouvelles, ce soir, dit-il.

— Et quelles nouvelles ?

— C'est que chacun dit, à Paris, que vous avez changé de religion

— Comment cela ? demanda le roi.

— Celle de Montmartre contre celle de Longchamp !

À cet instant, Henri IV faillit s'étrangler.

— Ventre-saint-gris ! La plaisanterie n'est pas mauvaise et si les Parisiens voulaient se contenter de ce changement, tout irait pour le mieux et je serais bien aise.

Jusqu'à sa mort et à tout propos, Henri IV aimera à jurer par « Ventre-saint-gris » ! La formule n'avait rien de blasphématoire, elle faisait tout simplement allusion aux pères franciscains qui bedonnaient sous leur robe grise.

Et que va devenir sœur Catherine de Verdun, entre un ventre-saint-gris, un vertu-Dieu, un ventrebleu, deux ventres-de-biche et trois mordedious ?

Eh bien oui, c'était couru, quand il sut son psautier sur le bout des doigts, Henri se lassa du grégorien, et il oublia la dame de Longchamp.

Non sans l'avoir nommée à la direction de l'abbaye royale de Saint-Louis, dans la charmante petite ville normande de Vernon-sur-Seine.

On veut croire qu'il s'agissait d'une promotion.

En tout cas, durant quelques jours, le roi avait semblé ragaillardi, tout joyeux comme un moineau qui secoue ses plumes.

Et pendant tout ce temps, que devient l'autre belle parmi les belles ? Que devient la capitale aux trois cent mille bouches qu'il faut nourrir jour après jour ?

Eh bien, elle résiste. Car elle manque de pain plus que de courage.

Elle manque de pain ? Non. Plus pour longtemps. Pour cette bonne raison que le duc de Parme et ses treize mille hommes rejoignent bientôt l'armée de la Ligue pour libérer Charenton et Corbeil avant de dégager la Seine et la Marne.

Le froment peut enfin entrer dans la grande ville.

— Je suis découragé, confie Henri à son ami Rosny, au moment où nombre de ses compagnons dépités souhaitent rentrer chez eux. Pour avoir

une victoire, j'aurais donné un doigt. Pour avoir la paix générale, j'en aurais donné deux.

Mais il avait la main de fer, le roi. Ce qui ne l'empêchait pas, selon le cliché consacré, de savoir la ganter de velours.

Car il savait parler à ses hommes.

« Il nous commandait avec une gentillesse, un charme, une grâce qui donnaient envie d'obéir », se souviendra l'un d'eux.

Quand il s'adresse à Fourvaques, par exemple, il lui dit :

— À cheval, mon gaillard, car je veux voir ce coup-ci de quel poil sont les oisons de Normandie !

— Conservez-vous, Borgne, écrit-il à M. d'Harambure qui venait de perdre un œil dans une bataille, conservez-vous bien, car j'espère que nous nous battons bientôt. Le chancelier des Quinze-Vingts vous baise les mains !

À son ami Crillon :

— Brave Crillon, pendez-vous de n'avoir été ici près de moi lundi dernier à la plus belle occasion qui se soit jamais vue. Croyez que je vous y ai bien désiré.

À Rosny :

— Toutes les nouvelles que j'ai de Mantes sont que vous êtes harassé et amaigri, à force de travailler. Si vous avez envie de vous rafraîchir et rengraisser, je suis d'avis que vous vous en veniez ici.

À Souvré :

— La Gode, mon ami, je ne vous dirai autre chose sinon que vous êtes le très bienvenu. Aussi, je vous prie de vous hâter et venir droit vers moi.

La Gode ! un surnom familial qui peut se traduire par « grand fainéant ».

À Givry, qui était un peu bravache :

— Tes victoires, Givry, m'empêchent de dormir, comme anciennement celles de Miltiade Thémistocle. Voilà tes vanités payées.

Quand, un soir de novembre de 1590, son ami le grand écuyer Bellegarde lui parle de la femme avec laquelle « il est en commerce de galanterie » et qu'il la décrit en ne mollissant pas sur les superlatifs, avec ses cheveux dorés à l'or plus fin que fin, ses yeux qui rendent la voûte céleste honteuse de n'être pas si bleue, une chute de reins à faire pâlir Vénus de jalousie, le rubissime de sa bouche... Henri l'interrompt :

— Paix, paix, Bellegarde ! N'allez pas enfourcher Pégase en le prenant pour votre destrier ! Redescendez des hauteurs du Parnasse, mon bon...

Mais il ne peut s'empêcher de demander :

— Est-elle aussi belle que Mme de La Roche-Guyon ? Car je n'ai jamais vu une personne aussi charmante.

— Ah, Sire ! Si vous aviez vu la fille du marquis d'Estrées, vous changeriez de sentiment.

Or, en chantant ainsi son chef-d'œuvre de la nature, Bellegarde commet une maladresse.

Il réussit à exciter vivement la curiosité et le désir du roi.

— Où la trouve-t-on, votre merveille ?

— Elle vit au château de Cœuvres, Sire. Cœuvres, c'est à trois lieues de Villers-Cotterêts.

— Eh bien, Bellegarde, si le hasard des armes nous mène vers cet endroit où gîte votre coquette, j'espère que vous me donnerez l'occasion de la saluer.

Le hasard ? Comme il fit bien les choses, mon Dieu, ce hasard-là qui voulut qu'Henri accompagnât bientôt Bellegarde au château de Cœuvres, un château dans lequel il existait une grande galerie lambrissée.

Et c'est dans cette grande galerie qu'il la vit !

Et qu'il fut foudroyé.

Pour cette raison que la belle enfant était encore beaucoup plus troublante que ne l'avait raconté le pauvre Roger de Bellegarde.

Le pauvre, oui.

Car, maintenant, il allait devoir apprendre à partager.

À partager Gabrielle d'Estrées.

Car elle se prénommaît Gabrielle, l'ardente jeune fille de dix-sept ans, et elle appartenait à une lignée qui affichait un sémillant curriculum vitae amoureux.

Dix-sept ans, pour la « Vénus picarde aux rondeurs flamandes », alors qu'Henri en avait déjà vécu vingt de plus ! Plus du double !

Souvent, quand on aime, il vaut mieux ne pas savoir compter.

La famille de Gabrielle ? On peut dire, en effet, que ses références n'étaient pas négligeables. Ne disait-on pas que Mme de La Bourdaisière, sa grand-mère, avait fait les délices de François I^{er}, du pape Clément VI et de l'empereur Charles Quint ? Elle avait cependant trouvé le temps d'épouser le sieur Babou et de lui donner sept filles.

— Sept filles ? ironisait son mari légitime. Non, sept péchés capitaux !

Contrainte et forcée, l'une de ces sept enfants – Françoise Babou de la Bourdaisière – épousa le marquis de Cœuvres qui n'était autre qu'Antoine d'Estrées.

Six filles seulement naquirent de l'union, cette fois-là, dont Gabrielle, celle que l'on vient précisément de ren-contrer en accompagnant Henri IV sous les lambris d'un joli château du Soissonnais.

Mais Gabrielle était-elle bien la fille de son père ?

Qui le sait ?

Parce que si l'on prête une oreille à peine attentive aux cancans du temps, on peut être enclin à en douter. Ces cancans-là nous chuchotent en effet que la mère de Gabrielle aurait passé sa vie à rouler-bouler sous les amants, dont un dernier, le marquis d'Allègre, avec lequel elle choisit d'ailleurs de s'en aller finir ses jours en Auvergne.

Cet état de choses, évidemment, ne pouvait être du goût d'Antoine d'Estrées – le mari légitime – qui passa sa vie à se lamenter.

— Voyez-vous cette femme ? Elle a fait de ma maison un vrai clapier à putains !

Dans ce « clapier », il y a donc Gabrielle, qui, à dix-sept ans, a déjà fort « rôti le balai ».

— Voulez-vous que je vous dise ? propose François de Bassompierre.

Et on peut le croire, car le maréchal de Bassompierre ne passe pas pour avoir une imagination trop fertile.

— Voulez-vous que je vous dise ? Dès presque seize ans, elle fut, par l'entremise du duc d'Épernon, prostituée à Henri III par sa mère. Le roi la paya six mille écus. Montigny, chargé de porter cette somme, en garda deux mille. Ce roi se dégoûta bientôt d'elle, alors sa mère la livra à Zamet, un riche financier, et à quelques autres partisans, ensuite au cardinal de Guise, qui vécut avec elle pendant un an. La belle Gabrielle passa ensuite au duc de Longueville, à plusieurs gentilshommes des environs de Cœuvres, tels que Stavay et Brunay, et enfin à Bellegarde.

Ce qui est sûr, c'est qu'en rencontrant Henri pour la première fois, Gabrielle reste parfaitement indifférente.

Car elle ne voit que son Bellegarde, la « belle enfant aux sourcils d'une noirceur aimable ». Et d'ailleurs, comment pourrait-elle être séduite par un homme qui sent le faune à l'ail et dont les cheveux, devenus poivre et sel, sont tout gras de suint ?

Le soir, de retour à la garnison de Compiègne, Henri convoque immédiatement Bellegarde. Il a la barbiche des mauvais jours.

— Je ne veux ni résistance, ni réplique. Sachez que je suis amoureux de Mlle d'Estrées, que cette passion m'est plus chère que toute chose au monde

et que je n'entends pas partager la femme que j'aime plus que la royauté. Je suis aussi jaloux de l'une que de l'autre. Je vous demande donc de ne plus penser à elle.

— Sire, rien ne passe ni ne passera jamais avant votre service. Je vous promets donc tout ce qu'il vous plaira.

Au vrai, que pouvait faire le pauvre Roger dans ce cas de figure ? Claquer la porte ? Cracher dans la cheminée ? Ricaner ironiquement ? Roidir un bras d'honneur ?

« Les rois font tout ce qu'ils veulent », proclamera un jour Louis XIV.

Son grand-père, le Vert Galant, en est déjà bien persuadé.

Bellegarde aussi, hélas.

— Ventre-de-biche ! Je te reconnais comme un ami ! s'exclame Henri qui a subitement retrouvé toute sa fougue. Quand je serai le maître de mon royaume, je t'accorderai ce que tu voudras. Mais si tu penses encore à ma maîtresse, je te ferai couper le cou !

Et il dit « ma maîtresse » !

Alors que Gabrielle lui a à peine adressé un sourire convenu et que, rapidement informée de cette décision régaliennne, elle ne tarde pas à faire irruption à Compiègne, à bondir vers Henri et à lui lancer, le rouge aux joues et les lèvres blêmes :

— J'entends être libre de mes inclinations et sachez que vous ne vous attirerez que ma haine si vous m'empêchez d'épouser le duc de Bellegarde !

Puis, comme le roi reste muet de stupeur, avant de repartir pour Cœuvres, elle ajoute en estocade :

— D'ailleurs, je ne vous aimerai jamais !

Jarnicoton !

La Vénus picarde

Cette fois, Henri décide de ne pas abdiquer. Il lui suffit d'avoir déjà été éconduit par Antoinette de La Roche-Guyon ! Non, elle ne l'emportera pas en paradis, la demoiselle d'Estrées ! Ou alors il l'y accompagnera et ce paradis-là aura des allures de septième ciel !

Mais pour l'instant, c'est l'enfer. Le roi brûle d'envie de la revoir, il se consume.

— Ah ! le mal d'amour, soupire-t-il, accablé. Il n'empêche que si je devais faire élection d'une maladie mortelle, c'est celle-là que je choisirais !

Et comme il ne peut rester très longtemps loin de la beauté découverte par Bellegarde, il repart pour Cœuvres.

On avait pourtant tenté de le dissuader :

— Ne soyez pas trop téméraire, Sire ! À cette heure la région grouille de ligueurs. Et ces gens-là ne rêvent que de vous arquebuser !

— Trouvez un bûcheron à ma taille et échangez-lui sa défroque contre quelques pièces de monnaie.

On imagine la stupeur de l'état-major du roi ! Une tenue de bûcheron ! Ça va puer le renard et le vieil ours !

— L'ours est vaillant et le renard subtil, tranche Henri qui piaffe d'impatience de galoper vers Gabrielle. Et n'oubliez pas les sabots !

Et, sans avoir été inquiété par le plus petit guisard, l'homme des bois arrive au château, où il demande à être présenté à celle dont il veut être aimé à tout prix.

On imagine de nouvelles stupeurs ! Celle du personnel, d'abord, en voyant un tel manant faire irruption.

Et en le humant !

Celle de la jeune femme, aussi.

Qui n'en croit pas ses yeux. Ni son joli petit nez.

Et voilà que le bûcheron lui fait le baisemain !

Alors, elle le reconnaît.

— Vous êtes si mal que je ne puis vous regarder, lance-t-elle avant de s'enfuir.

Dieu merci, la tante de la rebelle veillait. Car cette tante-là, Isabelle de Sourdis, a compris que sa nièce vient de commettre une horrible bétise.

— Comptez sur moi pour la raisonner, Sire !

Mme de Sourdis, qui était d'autre part la maîtresse du comte de Cheverny, se doutait bien qu'Henri ne serait pas éternellement un chef de bande en quête d'un royaume ! Oui, le bûcheron en habit de vermine qui se tenait là, devant elle, ce pauvre hère tout dépenaillé était fatalement appelé à monter sur le trône ! Parce que la France souhaitait maintenant un vrai roi, parce qu'elle ne pourrait longtemps se satisfaire d'un Charles X de pacotille !

Alors, la tante Sourdis a eu tôt fait de regarder sa nièce dans le bleu de ses yeux.

— Vous imaginez-vous, mademoiselle, que si vous acceptiez d'être un peu moins fière et sotte, vous pourriez devenir la favorite royale ! Et pourquoi pas reine, même, puisque chacun sait, à l'heure qu'il est, que le roi Henri veut se « démarier d'avec la reine Margot » ?

À la suite de quoi, ayant tout de même rassuré la pauvre enfant en lui conseillant de ne céder vraiment qu'à la dernière extrémité, elle pria le roi de faire un geste.

Elle lui demanda de libérer la ville de Chartres qui venait de passer sous le contrôle des ligueurs.

En réalité, la tante Isabelle ne songeait qu'à ses doubles intérêts.

D'abord parce que, avant que Mayenne n'y mît son maudit grain de sel, Chartres appartenait à M. de Sourdis, son mari. Ensuite parce que, avant que la Ligue ne se fût installée sur le parvis de la cathédrale, son amant, le comte de Cheverny, était gouverneur de l'Orléanais et du pays chartrain. Cet état de choses ne pouvait donc plus durer.

Surtout en sachant que la dame aimait autant son amant que son mari !

Et qu'elle déplorait le manque à gagner.

— Chartres ? s'étonne l'entourage d'Henri. Est-ce qu'il ne serait pas plutôt souhaitable de faire tomber Rouen ? Il s'agit tout de même de la seconde ville du royaume ! Et elle est stratégiquement placée sur la route des renforts promis par la reine d'Angleterre !

— Jamais les circonstances n'ont été plus favorables à une tentative sur la capitale de la Normandie, insiste un lieutenant du roi. Sans compter que l'on dit que M. de Tavannes, le gouverneur, est en complet désaccord avec les autorités municipales et les habitants ; que les fortifications sont mal entretenues ; que la ville est dénuée de vivres et de munitions. Mieux ! Nous croyons savoir que les membres du parlement de Normandie se sont réfugiés à Caen et qu'ils proposent de voter la levée d'une bonne et grosse somme de deniers pour assurer le succès de notre affaire !

— Non ! nous allons attaquer Chartres, décide Henri qui, sur l'heure, n'écoute que ses pulsions. On verra plus tard pour la route de la Manche, songe-t-il. Ce qui compte dans l'immédiat, c'est le chemin du lit de Mlle d'Estrées.

Lui qui, pourtant, ne cessait de proclamer :

— En ce qui est mes actes de soldat, je n'en demande pas conseil aux femmes !

Direction Chartres, oui, parce qu'il n'ignore pas que la tante Sourdis a promis de venir assister aux opérations accompagnée de la belle créature !

« Rassurez-vous, ce sera une partie de campagne », avait-il annoncé, pétillant.

Ce fut un siège, hélas, car Chartres fut coriace.

Un siège où l'on piétina de février à mi-avril et durant lequel Henri fut lui-même blessé au front.

Et quand la ville cessa enfin de résister, on ne put que faire ce triste calcul : celui de douze cents hommes qui avaient laissé leur peau pour les beaux yeux de Mlle d'Estrées.

Chartres capitula le 10 avril 1591.

Pas Gabrielle, qui connaissait sur le bout de ses jolis doigts toutes les roueries nécessaires pour plaire et attirer les faveurs.

Elle n'avait pas impunément vu le jour dans le clan Babou de La Bourdaisière !

Elle minaude, la blonde pulpeuse, elle aime le voir manger dans sa main.

La main ! Combien de temps encore le roi devra-t-il se contenter de baiser la seule main de sa « Vénus picarde » ? Dieu sait pourtant qu'il ne

ménage pas ses efforts !

C'est toujours pour tenter de la séduire, par exemple, qu'après avoir quitté Chartres il installe son armée devant Noyon. Et quand Noyon accepte enfin de desserrer sa ceinture de pierre, c'est encore pour lui plaire qu'il fait de son père le gouverneur de la ville et qu'il donne l'évêché à son frère, Annibal d'Estrées.

On est en décembre quand il consent enfin à se traîner jusqu'à Rouen.

Décembre ! Peut-il s'imaginer que pendant presque une année, alors qu'il était engourdi d'amour, les Normands sont restés oisifs et qu'ils ont passé leur temps à taquiner le goujon sur les bords de la Seine ? Ce serait mal connaître les héritiers de Guillaume le Conquérant.

Non, ils se sont armés jusqu'aux dents, au contraire. Ils ont revigoré leurs murailles fatiguées, ils ont astiqué leurs canons et puis, surtout, ils ont accueilli un nouveau gouverneur en la personne du fils aîné du duc de Mayenne.

Henri était pourtant mieux placé que quiconque pour savoir qu'ils n'avaient pas la réputation d'être des poules mouillées, les Rouennais. N'était-ce pas en assiégeant leur ville, déjà, qu'Antoine de Bourbon, son père, avait trouvé la mort, trente ans plus tôt ?

Il s'était trop exposé aux avant-postes, le père, et aujourd'hui le fils ne semble pas s'en souvenir. Il est toujours à faire le coup de feu en première ligne.

« Oui, dit le Tchèque Charles de Zérotin qui a vu combattre le roi au pied des murailles de la ville ayant brûlé Jeanne d'Arc, on le trouve toujours là où les balles sifflent aux oreilles à vous faire voir trente-six chandelles ! Il va partout, il veut tout savoir, il est de tous les dangers et, le soir venu, il est encore capable de forcer une dame ! »

Pas Gabrielle !

Car il est resté en Picardie, le « bel ange », c'est-à-dire loin de Rouen, trop loin. Alors, Henri n'a plus sa tête à lui, il bâcle l'opération, il a trop grande hâte d'en finir. D'autant que si la ville meurt de faim, hors les murs ses troupes ne sont pas mieux loties.

« Ici, la misère est devenue infernale, raconte un témoin. Le roi entretient à grand-peine sa table. Les soldats ont le ventre creux. Nous avons absolument épuisé le pays. Il n'y a plus aujourd'hui un seul grain de blé dans la contrée. »

Henri n'a plus sa tête à lui : un jour, avec trois ou quatre cents hommes, il décide de foncer vers la Picardie. Il a promis que, chemin faisant, il en profiterait pour libérer la petite ville d'Aumale occupée par le duc de Parme venu prêter main-forte à Mayenne.

Mais aussi, quelle inconscience ! Il se retrouve bientôt face à trois ou quatre mille ennemis qui sont à deux doigts de l'encercler. Alors, vite ! Il faut tourner bride ! Vite, le grand galop !

Trop tard ! Une balle d'arquebuse vient claquer dans son dos.

Non, Dieu merci ! Avant de lui meurtrir les reins, cette balle-là a été amortie par l'arçon de sa selle.

Henri ne mourut donc pas ce jour-là et, encore endolori, à peine de retour à Darnétal, dans la banlieue nord de Rouen, il annonce :

— Messieurs, on lève le camp !

Il est vrai qu'il était devenu hasardeux de rester à taper nerveusement et vainement sur les moellons de la forteresse normande. Mayenne et Parme ne venaient-ils pas d'établir la jonction de leurs troupes ? En conséquence de quoi ils pouvaient maintenant disposer d'une armée de cinq mille chevaux et de douze mille hommes à pied.

De quoi faire réfléchir.

Et puis, il y avait Gabrielle...

Mais pourquoi ne cédait-elle pas, ventrebleu ? Parce qu'elle ne parvenait pas à se détacher du grand écuyer Bellegarde ? Non, il ne pouvait le croire. Parce que, étant encore demoiselle, elle était tenue de vivre chez son père ?

Alors, et si on la mariait, Gabrielle ?

C'était dit. Elle allait épouser un homme riche et laid !

Le roi en connaît un, le baron de Benais, Nicolas d'Amerval, qui est aussi seigneur de Liancourt.

— Qu'en pensez-vous ? demande-t-il à la tante Sourdis.

— Ce fils de bossu ?

— C'est un veuf de bonne noblesse.

— Oui, mais il est hideux !

— Il ne s'agira que d'un paravent.

Pour être hideux, Benais d'Amerval de Liancourt l'était superbement. Au vrai, il s'agissait même d'une manière d'archétype de la laideur !

D'ailleurs, en le voyant, Gabrielle ne put que clignoter deux ou trois fois des paupières et se pâmer.

« Elle avait devant elle un personnage au torse de travers, pauvre de substance, au teint gris, aux yeux gris, aux épaules inégales, aux jambes maigres et cagneuses et aux cheveux sans couleur », a noté un témoin de la scène tragique.

Et ce Benais ne parlait pas, il ne savait que remuer les lèvres comme un lapin au clapier !

Dieu fût loué, d'ailleurs, qu'il ne parlât point !

« Parce qu'il puait fort de la bouche, dit l'un.

— Parce qu'on aurait eu tort de le croire totalement édenté, ajoute l'autre. Oui, il ne conservait en tout et pour tout qu'une incisive et deux canines. Comme en échantillon de ce qu'avait été sa mâchoire de jeunesse... »

« Je vous nomme gentilhomme de ma chambre, monsieur, mais n'oubliez jamais qu'en épousant Mlle d'Estrées vous acceptez de n'être que son mari honoraire », avait notifié Henri à d'Amerval.

Cette recommandation était-elle bien nécessaire ?

Enfin, le jour de la célébration, pour être plus apte à fermer les yeux, le père de la jeune mariée fut fait gouverneur de l'Ile-de-France et se vit remettre cinquante mille écus soleil bien trébuchants.

La pauvre Gabrielle au jour de ses noces, le 8 juin 1592 ? On l'eût menée au billot qu'elle n'aurait pas été plus pâle.

Piteux hymen !

Dans ces conditions, surveillée de près par sa famille, privée de son Bellegarde préféré, consternée par son mari officiel, ayant besoin d'être consolée, elle ne fut pas longue à venir trouver le roi.

Henri avait d'ailleurs judicieusement installé ses quartiers à un vol de moineau du château d'Amerval.

Et il arriva ce qui devait bien finir par arriver.

Du moins peut-on le croire en parcourant ce billet que le roi lui adressa au lendemain de sa visite :

« Mes belles amours, mon cœur chante un *Te Deum* pour votre reddition... Je vous baise des millions de fois. Et plus encore ! »

Et plus encore, oui, car en réalité, ce jour-là, Henri signait un bail de sept ans avec le bonheur.

Et pour le bonheur de la France, aussi.

Car c'est aux côtés de Gabrielle d'Estrées qu'il deviendra un grand homme d'État ; c'est à cause d'elle qu'il fera le « saut périlleux » de la conversion. Quand il cherchera un premier ministre, c'est elle qui lui

soufflera le nom de Sully. La réconciliation avec les Guises ? C'est encore elle qui parviendra à convaincre le gros Mayenne. L'édit de Nantes ? Bien que catholique elle en sera la grande inspiratrice.

Sept ans de bonheur ?

Avec des hauts et des bas, tout de même.

Jusqu'au tragique « doigt de Dieu ».

Ce Dieu qui, en décembre 1592, semble toujours vouloir faire le jeu des catholiques.

— Oui, Dieu est avec nous ! hurle l'abbé Boucher en chaire de Saint-André-des-Arts. Non, il ne sera jamais du côté des violateurs de vierges, des pendants, des vérolés, des putiers et des sacrilèges !

Aussi les purs et durs ne se sentent-ils plus de joie quand Mayenne décide de réunir les états généraux à Paris, pour le 26 janvier suivant.

L'ordre du jour de cette réunion ? Il est naturellement question de confirmer l'interdit pour Henri le huguenot de régner sur la France catholique, et comme le cardinal de Bourbon, Charles X l'inexistant, est mort gâteux dans sa prison de Tours, il s'agit maintenant de savoir à qui on va pouvoir donner la fève.

Mais c'est qu'ils sont nombreux à vouloir se précipiter sur la galette des Rois de janvier 1593 !

Il y a le gros Mayenne, en première ligne. L'obésissime en personne, ainsi que l'observe Pierre de l'Estoile :

— Il est de plus en plus incommodé par sa grande masse de chair.

— Il faut maintenant une dizaine de serviteurs pour le hisser en selle et maintenir sa malheureuse monture, ajoute M. de Belin, le gouverneur de Paris.

Non, le mastodonte est loin de faire l'unanimité. Surtout depuis les batailles d'Arques et d'Ivry où il s'est couvert de ridicule.

Son neveu, alors, le jeune duc de Guise ?

— Ce sera un roi sans force, dit l'un.

— Sans argent et sans nez ! ajoute l'autre.

— Dieu nous préserve ! s'écrie Mme de Montpensier qui est pourtant sa tante. Je le connais trop bien ! Un roi, lui ? Il ne sait même pas s'occuper de son écurie ! Ses chevaux meurent tous les jours, faute de soins ! Et il ch... ordinairement dans le lit des demoiselles qui acceptent de le recevoir !

Au fil des nuits, elles devaient tout de même être de moins en moins nombreuses !

— Et que diriez-vous de l'infante Isabelle ? suggèrent les Espagnols. N'est-elle pas la petite-fille du roi Henri II ?

On leur rétorque évidemment la loi salique.

— Alors, mon fils, tout simplement ! annonce Mayenne qui revient pesamment à la charge.

On ne daigne même pas lui répondre. Nul ne supporte ce marquis balourd qui marmotte en bégayant.

— Quand il parle, chacun fait semblant de ne pas comprendre, dit un témoin amusé.

On continue de passer en revue les éventuels prétendants de l'Épiphanie.

— Le roi Philippe II d'Espagne !

Unanimité contre. La France ne peut être gouvernée depuis l'Escorial.

On fait même les fonds de tiroir en allant chercher le nom de Charles de Valois, le comte d'Auvergne et de Lauragais, un enfant que Charles IX avait fait à sa belle maîtresse Marie Touchet.

— Le prince de Condé ?

— Vous n'y pensez pas, il est bien trop jeune !

— Le prince de Conti ?

— Vous n'y pensez pas, il est bien trop sot !

Février se passe, mars aussi et le Parlement n'a pas progressé d'un iota. Les députés campent sur leurs positions : le roi de France ne peut être un vieux débris, ni un freluquet ; un empâté, ni un gringalet ; un bredouilleur, ni un étranger et encore moins un hérétique !

Il faut attendre le début d'avril pour que quelques ligueurs suggèrent de négocier avec les royalistes catholiques fidèles à Henri.

Car il y en avait quelques-uns, malgré tout. On pense notamment à l'archevêque de Bourges.

C'est lui, d'ailleurs, ce prélat tolérant, qui accepte de mener la délégation des envoyés du roi jusqu'à Suresnes où doit avoir lieu la rencontre.

Une rencontre qui ne bouleverse pas encore la planète, mais du moins un premier contact a-t-il été pris et d'un commun accord les deux clans ont décidé d'une trêve.

« Durant ces pourparlers, nous sommes convenus que pendant quelques semaines nous éviterions de nous battre sur un territoire de quatre lieues autour de Paris », a noté Jacques de Thou, un huguenot, dont le père avait un temps présidé le Parlement.

On en est là, au printemps de 1593.

La France n'a pas de roi, le roi n'a pas de couronne, d'Armeval de Liancourt n'a pas d'épouse et Bellegarde n'a plus de maîtresse.

Quoique...

Car Henri n'a pas tout à fait tort de continuer de se méfier du sémillant Roger de Bellegarde, celui qu'on surnommait M. Le Grand en raison de son titre de grand écuyer. Il subodore, Henri, il soupçonne, il s'inquiète, il jalouse et parfois il bout de colère !

Tant et tant, même, qu'il lui arrive, certain après-midi, de faire irruption dans les appartements de Gabrielle – Biby, comme il l'appelle dans l'intimité –, et d'y semer une -franche panique. Ce jour-là, nul n'attend sa venue puisque, comme d'habitude, on le croit tournicotant sous telle ou telle muraille !

Et le premier des amants venus n'a que le temps d'improviser un vaudeville en se claquemurant dans un petit cabinet, lequel – merci, Feydeau ! – dispose d'une fenêtre donnant sur le parc.

On imagine l'action : Henri qui s'énerve, Henri qui se fâche, Henri qui ne se maîtrise bientôt plus !

— Je sais qu'il se cache, là, derrière cette porte ! Si vous ne l'ouvrez pas je l'enfonce !

— Vous ne me faites donc aucune confiance, soupire Biby qui a tout juste trouvé le temps de passer un peignoir et de laisser perler une ou deux larmes chaudes au coin de son regard désespéré.

Et la porte craque douloureusement sous les coups de bottes !

Bien sûr, il n'y a pas plus de Bellegarde dans la garde-robe qu'il n'y a encore de parpaillots sous les voûtes de Notre-Dame !

— Si vous me traitez comme les autres, sanglote alors Gabrielle rassérénée, c'est sans doute parce que votre humeur changeante veut chercher quelque sujet de rompre avec moi... Dans ces conditions je suis résolue de me retirer auprès de mon mari.

« Elle n'en fit rien. Ils se réconcilièrent sur l'oreiller », raconte Sauval dans *Les Galantries des rois de France* qu'il écrivit quelques dizaines d'années plus tard.

C'est encore sur l'oreiller, une autre fois, alors qu'il dégustait une poignée de prunes confites après le combat amoureux, que, subitement, après

avoir entendu comme un craquement de parquet, Henri balança quelques fruits sous le lit.

— Mais que faites-vous donc ? s'étonna sa maîtresse.

— Hé, madame, ne faut-il pas que tout le monde vive ? Bon appétit, Le Grand !

Et en la laissant là, stupéfaite, il s'en alla riant aux éclats.

Pour repartir galoper derrière son insaisissable royaume.

Un royaume qui est plus que jamais sur le point d'éclater, malgré la trêve de Suresnes.

Le brave Rosny l'a bien compris, d'ailleurs. Aussi, un soir, n'y tenant plus, il regarde Henri au fond des yeux.

— Vous ne parviendrez jamais à l'entière possession et à la paisible jouissance de votre royaume que par deux seuls expédients et moyens. Le premier, c'est la force et les armes. Dans ce cas, il vous faudra user de fortes résolutions, sévérités, rigueurs et violences.

Et tout cela est contraire à votre humeur et à votre inclination. Il vous faudra passer par un milliasse de difficultés, fatigues, peines, ennuis et périls, avoir continuellement le cul sur la selle, le halleret sur le dos, le casque sur la tête, le pistolet au poing et l'épée dans la main. Alors, adieu repos, plaisirs, passe-temps, amours, maîtresses, jeux, chiens et oiseaux car vous n'en sortirez qu'après de nombreux combats, de nombreuses prises de villes et de grandes effusions de sang. L'autre voie ne serait-elle pas de vous accommoder, en ce qui regarde la religion, à la volonté du plus grand nombre de vos sujets ? Cela étant, ne comptez pas sur moi, qui suis huguenot, pour vous conseiller d'aller à la messe... mais peut-être s'agit-il là du plus facile moyen pour renverser tous les monopoles et faire aller en fumée tous les plus malins projets ?

L'habile homme que le futur Sully !

Évidemment, venant de la part d'un conseiller qu'il apprécie et qui a toute sa confiance, ce genre de réflexion ne peut que plonger le roi dans un abîme de perplexité.

Et puis il y a le marquis d'O, aussi, un ancien proche – très proche ! – d'Henri III, qui ne se prive pas d'amener de l'onde au moulin de Rosny.

— Sire, il ne faut plus tortignonner ! Sinon vous avez dans huit jours un roi élu en France, avec le parti des princes catholiques, le pape, le roi

d'Espagne, l'empereur, le duc de Savoie et tout ce que vous aviez déjà d'ennemis sur le dos ! Il faudra vous souvenir de tout cela avec vos misérables huguenots, si vous ne prenez pas la prompte et galante résolution d'aller ouïr une messe... Oui, vous gagneriez plus en une heure de messe qu'en vingt batailles gagnées et en vingt années de périls et de labeur.

Et Gabrielle porta l'estocade, en lui parlant, dans la foulée, de « la misère du peuple, de la perspective de passer le reste de ses jours les armes sur le dos, dans les fatigues, le tracas, le hasard, les embûches, loin du repos et des douceurs de la vie... avec elle... ».

D'autre part elle avait des arguments auxquels ni d'O ni Rosny ne pouvaient prétendre.

On dit qu'elle sut bien les exposer.

D'autant plus qu'elle commençait de caresser le rêve d'être un jour reine de France et de s'installer au Louvre.

Mais Henri n'a-t-il pas une épouse légitime nommée Margot ? Allons ! Le pape ne mettra sans doute pas de mauvaise volonté à dénouer des liens qui ne furent jamais trop étroitement serrés. Et son propre mariage avec Liancourt ? Bah ! Elle pourrait jurer devant Dieu qu'il n'avait pas été consommé ! Comment aurait-elle pu, d'ailleurs, avec un mari qu'elle faisait passer pour impuissant ?

Et tant pis si, en un clin d'œil magique, elle fait disparaître les trois enfants que Benais-d'Amerval-Liancourt avait eus d'un premier lit !

Le roi est de plus en plus ébranlé.

Puis il se souvient de cette réflexion que Chicot lui avait glissée à l'oreille, quelques mois plus tôt. Chicot, c'était le malicieux, le bouffon préféré du feu roi Henri III.

— Monsieur mon ami de Navarre, lui avait-il dit, je vois bien qu'à la fin tout ce que tu fais ne te servira de rien, si tu ne te fais une bonne fois pour toutes catholique. Il faut que tu bougeronnes le pape, et que tout le monde te voie. Ensuite il te suffirait de prendre un bon clystère d'eau bénite pour achever de laver tout le reste de tes péchés...

Il n'avait vraiment peur de rien, l'ineffable Chicot ! Pas même de suggérer au Béarnais de s'en aller sodomiser Sa Sainteté Clément VIII ! Et en public, par-dessus le marché !

S'agissant toujours du fondement, on est maintenant bien placé pour savoir que celui du roi est très inconfortablement posé entre deux chaises.

Alors, une stalle à l'église ou un banc au temple ? Que choisir ? D'autant que s'il parle de s'asseoir ici, il se fait insulter et, quand il prétend s'installer là-bas, il est maudit !

— En retournant à la messe vous cracherez sur la religion de votre mère, et le jugement de Dieu sera terrible, prophétise le pasteur Dantours en célébrant le culte à Mantes, où la Cour errante s'est installée pour quelques jours.

Mais, à la fin de l'office, en lui posant familièrement sa main sur l'épaule, Henri lui avoue :

— Si j'entre dans la maison, ce n'est pas pour y demeurer mais pour la nettoyer. Je vous le promets ainsi. Et en ce qui vous concerne, vous et vos amis, je ne vous ferai point pire traitement que j'ai toujours fait jusqu'à aujourd'hui. Priez Dieu pour moi, et je vous aimerai.

« Si j'entre dans la maison », dit-il à Dantours. En réalité, dès la mi-mai son siège est fait. Advienne que pourra, il va se convertir.

— Il faut qu'il y ait un roi en France. Je désire donner la paix à tous mes sujets et le repos à mon âme.

Oui, mais voilà ! On ne se fait pas catholique comme ça, ce serait trop facile ! Non, il faut d'abord prendre des cours de catéchèse ;

Henri a beau objecter : « Mais enfin, j'ai déjà pratiqué cette religion pendant quelques années ! », rien n'y fait. Il faut qu'il apprenne son catéchisme et qu'il soit en mesure de le réciter sans bredouiller.

D'autant que, ayant eu vent de sa décision, toutes les soutanes parisiennes ont décidé de monter en première ligne pour lui tirer dessus à boulets rouges.

— N'ayez jamais confiance en cet excommunié ! Henri de Bourbon n'est qu'un vieux loup gris qu'il faut huer et chasser, vitupère l'incorruptible abbé Boucher de Saint-André-des-Arts.

— On devrait le pendre et le jeter en Seine, avec tous les autres demandeurs de paix ! ajoute un de ses collègues.

— Bourbon rime avec larron ! renchérit le légat du pape, qui va même jusqu'à interdire aux évêques de se rendre à la cérémonie d'abjuration qui doit se dérouler à Saint-Denis.

Hors les murs de la capitale, bien sûr !

Une cérémonie ? En fait ce fut un examen de passage. On frôla même l'inquisition, ce vendredi 23 juillet !

Henri pouvait-il être validement reconnu comme roi et reçu dans l'Église ?

À lui de faire ses preuves.

À lui de bien éviter une dizaine de pièges insidieux tendus par une poignée de théologiens acharnés parmi lesquels l'archevêque de Bourges, l'évêque de Chartres, Séguier, le doyen de Notre-Dame de Paris, Mgr du Perron de l'évêché d'Évreux et toute une clique bien crossée-mitrée.

« Il répliqua toujours si fort à propos, alléguant les pas-sages de l'Écriture sainte, qu'ils en demeurèrent longtemps étonnés », avoue l'Estoile.

— Connaissez-vous la prière des morts ?

— Laissons là le *Requiem*, voulez-vous ? J'ai l'intention d'être bien portant le plus longtemps possible.

— Que pensez-vous du purgatoire ?

— Puisque c'est une croyance de l'Église, j'y souscris d'office. D'autant plus que je crois savoir que c'est le pain des prêtres, non ?

Henri n'ignorait pas, évidemment, que les messes d'indulgences, les ventes de cierges et d'images pieuses, etc., faisaient les choux gras des chanoines.

Enfin, quand il en eut fini avec l'adoration du sacrement, il s'effondra, épuisé.

— Je mets aujourd'hui mon âme entre vos mains, dit-il. Prenez-y garde, je vous prie, car là où vous me faites entrer, je n'en sortirai que par la mort, je vous le jure.

« À cet instant, de grosses larmes lui sortirent des yeux », s'est ému Pierre de l'Estoile.

— Je n'ai jamais vu hérétique mieux instruit de son erreur ! s'exclama l'évêque de Nantes éberlué.

C'était donc gagné.

Voire !

Car, en attendant la cérémonie officielle d'abjuration qui devait avoir lieu le dimanche suivant, Henri avait eu la malheureuse idée de s'installer à Saint-Denis, avec Gabrielle !

Or, c'était maladroit.

C'était chauffer la vipère que le terrible abbé Boucher conservait en son sein.

Alors il se déchaîna en chaire, Jean Boucher le hargneux.

— Il faut brûler le Béarnais ! Le pape lui-même ne pourrait l'absoudre qu'à l'article de la mort !

Puis, le regard brillant de haine et l'écume aux commis-sures, il prédit la damnation éternelle à tous ceux qui assisteraient à la messe du « méchant excommunié ».

Sauf s'ils y venaient à cheval.

Pourquoi ?

Pour avoir à peine le temps d'entrer dans l'abbatiale par une porte avant d'en ressortir par une autre !

Enfin, déposant la cerise sur le gâteau, il acheva son prêche en tempêtant contre « l'impertinence de faire coucher une femme de la réputation que l'on savait dans le monastère de Saint-Denis, chose défendue par les secrets conciles ; une femme avec laquelle Bourbon commettait publiquement et au su de tout le monde un ordinaire et double adultère, lui marié et elle mariée ! ».

Dieu merci, Boucher ne l'emporta pas en paradis.

Malgré ses efforts, Henri put recevoir l'absolution et la bénédiction.

Au soir du dimanche 25 juillet 1593, la France possédait donc de nouveau un roi très chrétien.

La France, mais pas Paris, qui refusait toujours obstinément de lui entrouvrir sa muraille.

Au soir du 25 juillet, on donna un gigantesque banquet.

Pierre de l'Estoile qui y assistait raconte qu'entre trois coups de saucières et deux cliquetis de timbales quelqu'un lui glissa à l'oreille :

— Ah ! monsieur, mon ami. Maintenant le roi est perdu, il est *tuable* à cette heure... auparavant il ne l'était pas.

Mort de Dieu !

P'têt ben qu'oui, p'têt ben qu'non

Sacré Henri IV !

Est-il sincère en religion ? Qu'on le veuille ou non, son abjuration paraît toujours un brin suspecte. Mais bon, il y a la guerre qui dure depuis trop longtemps ; il y a la France qui finit par ressembler à la vieille fille aînée de l'Église, une vieille fille épuisée...

Est-il sincère en amour ?

Pour l'instant, oui.

Parce qu'il est tombé dans les bras d'une fine stratège du cœur et de l'alcôve, une jeune femme de vingt-deux ans qui raisonne néanmoins avec la maturité d'une rentière.

« Étant bien instruite du danger que le roi oublie ses maîtresses lorsqu'il est séparé d'elles, je me tiens assidûment à côté de lui. Je suis comme la lune qui éclipse le soleil sans pour autant perdre sa propre lumière. J'évite toujours de me glisser moi-même au plus profond de l'ombre », confie-t-elle à l'ambassadeur de Venise.

Il est vrai qu'elle a de quoi briller, Gabrielle, puisque son amant lui verse maintenant de somptueuses pensions. Soixante mille livres en 1594, par exemple !

On imagine, aujourd'hui, le chef d'un État de la CEE pensionnant sa maîtresse jusqu'à concurrence de un million d'euros l'an !

Plus qu'épris, Henri est comme ensorcelé.

« Il avait la chair captive de l'envoûtement qu'elle exerçait par la qualité de sa peau, l'odeur tiède de ses cheveux, ses baisers à la fois ingénus et troublants », a observé un contemporain.

— Quand je songe à elle, avoue le roi lui-même, mille -sortes de délices et tant de singulières raretés se repré-sentent devant moi.

Henri est ensorcelé ? On le dit, on l'affirme, on le proclame. Et quand on s'appelle l'abbé Guarinus, on le hurle jusqu'à en lézarder les voûtes de l'église Saint-Jean.

— Avez-vous vu cet homme que la malice des enfers veut installer sur le trône ? Ce dragon roux de l'apocalypse, ce fils de Lucifer, ce fils de louve – et loup lui-même –, qu'on devrait mettre en cage pour lui arracher les poils un par un ! Cet âne rouge est un malade, mes bien chers frères, il est pourri du ventre d'avoir trop embrassé sa catin !

Le prédicateur de Saint-Germain-des-Prés n'était pas beaucoup plus tendre, lui qui qualifiait Henri de « couche-tout-nu », de « chien de traîne-gibet » et osait affirmer qu'on l'avait vu, une nuit, s'introduire frauduleusement dans l'église Notre-Dame pour y boire toute l'eau bénite !

En décembre 1593, Henri ne se sent plus de joie.

Parce que Mayenne a enfin décidé de quitter Paris ? Pas encore, hélas ! Même si ses actions n'en finissent pas de baisser, le PDG de la Ligue continue de tourner en rond dans la capitale comme un vieux mâtin autour de sa gamelle. Il commence d'être aux abois, Mayenne le poussah.

Non, c'est parce que sur la route de Fontainebleau – où il a élu domicile en attendant de s'installer au Louvre ! –, face à lui, dans le carrosse secoué par les gros pavés de la chaussée, Gabrielle s'est plainte des soubresauts de la voiture.

— C'est que je porte un fruit, maintenant, minaude-t-elle, émue.

Un enfant ! Henri va être père ! D'un garçon, il en est sûr ! Il ne peut en être autrement. Alors, très vite il prend sa décision :

— J'épouse la mère, ainsi la dynastie sera-t-elle assurée.

Reste que l'un et l'autre seront bigames.

Ce qui n'était pas envisageable, bien sûr, à moins de se lancer dans une nouvelle conversion.

À l'islam, cette fois !

Épouser Gabrielle ? Il faut donc qu'il fasse annuler son premier mariage puisque l'on sait que les rois de France ne sont pas autorisés à divorcer.

Soit, mais si Marguerite, toujours recluse à Usson, venait à lui mettre des bâtons dans les roues ? Henri est d'ailleurs bien convaincu qu'elle ne s'en

privera pas et qu'il devra cracher au bassinet avant qu'elle consente d'engager un procès en cour de Rome.

Et il ne se trompait pas.

Lorsque le sieur Érard, son maître des requêtes, revient du Puy-de-Dôme où il est allé sonder les intentions de Margot, le roi apprend qu'avant d'attaquer toute discussion son épouse légitime réclame deux cent cinquante mille écus pour payer ses dettes et une pension de cinquante mille livres.

Cinq millions de francs !

Simplement pour voir. Comme dans une partie de poker avant l'heure, en somme.

Mais la fille de la Médicis avait tous les atouts en main.

Des mains qu'elle avait fort expertes encore, et surtout quand il s'agissait de caresser sa légion d'amants !

Car on peut parler, et cela sans craindre de commettre une erreur historique, d'une véritable file d'attente, dans la forteresse d'Usson, derrière la porte de la chambre de la reine.

Ou devant, c'est selon.

On songe à un certain Claude François, fils d'un chaudronnier du Puy-en-Velay, véritable « bête de somme de l'amour », qui finira anobli – seigneur de Pomony – et marié à la plus pulpeuse des filles d'honneur de Marguerite.

Ou encore à ce jeune charpentier d'Arles qu'elle séquestrera jusqu'à satiété.

« Parfaitement, raconte Mme de Chastillon qui avait été chargée de jouer les cerbères devant l'alcôve, ils demeurèrent ensemble enfermés de sept à huit jours, avec les nuits entières ! »

Margot aperçoit un bel officier ? Venez ici, jeune homme !

Mais elle est souvent déçue par l'engeance militaire.

— Ces hommes-là sont peut-être bons et beaux à voir à la guerre, mais ils ne savent rien faire au lit, soupire-t-elle, consternée. Un bon gros valet vaut bien autant qu'un beau et vaillant gentilhomme lassé.

Les mauvaises langues firent même courir le bruit que, ayant été reçue par une Margot nue et alanguie, l'austère Érard aurait lui-même succombé à une crise subite de frénésie amoureuse.

Et qu'il ne fut pas longtemps en état de pourparler !

Pendant ce temps-là, Henri se fait embrasser, lui aussi, mais par une vieille femme !

Alors qu'il visitait une église, une « ancêtre » s'était en effet jetée sur lui sans crier gare.

« Elle était âgée d'au moins quatre-vingts ans, raconte-t-il à Gabrielle, elle est venue me prendre par la tête et m'a baisé à pleine bouche. Je n'en ai pas ri le premier ! Je compte sur vous maintenant pour me dépelurer les lèvres ! »

Henri fréquente les églises ? Les cathédrales, même, puisqu'il a maintenant prévu de se faire couronner à Notre-Dame de Chartres. Il est vrai que, pour rester dans la ligne de Clovis, il aurait préféré Reims, mais la ville était alors trop « entenaillée par les Guises » et par leur damnée Ligue.

Henri sacré ?

Encore fallait-il que le pape fût d'accord !

On avait beau lui dire :

— Mais enfin, Très Saint-Père, quand ce serait le diable qui demanderait à se convertir, Votre Sainteté pourrait-elle refuser ?

Il hésitait, Clément VIII. Parce qu'il craignait sans doute les réactions de la puissante Espagne. En tout cas, avant de prendre une décision, il souhaitait avoir l'avis de l'épiscopat du royaume de France.

Et il eut bientôt le résultat de l'enquête.

Sur cent quarante et un évêques interrogés, cent dix-huit étaient favorables au sacre, alors qu'il n'y en avait que vingt-trois pour s'y opposer.

Henri caracolait en tête des sondages.

Fort de cette popularité, Navarre se fit donc couronner le dimanche 27 février 1594. À Chartres, comme prévu, dans l'un des hauts lieux de France.

« Devant une foule immense de loyaux sujets venus de Paris en carrosse, en litière ou à franc étrier », a noté un témoin du grand jour.

Et devant Gabrielle qui, le ventre délicatement arrondi, se tenait un peu à l'écart, ivre de joie parce qu'elle serait bientôt reine.

Restait pourtant à entrer dans Paris.

Pour ce faire, Henri ne songeait qu'aux moyens militaires.

Pas Gabrielle.

— Quand on n'est pas le plus fort, il faut être le plus malin, glissa-t-elle à l'oreille de son amant tout fraîchement oint du Seigneur. Et pourquoi n'essayez-vous pas d'amener le gouverneur de Paris à trahir la Ligue ?

Palsanguienne ! Henri n'y avait pas songé.

D'autant que le gouverneur en question, le comte de Brissac, nouvellement nommé par Mayenne, passait pour être assez aisément corrompible.

— S'il m'ouvre la Porte-Neuve et la porte Saint-Denis il aura son bâton de maréchal !

Il l'eut.

Il est vrai que, quelques semaines après le sacre de -Chartres, impressionné par la popularité montante de son ennemi mortel, le « gros rat » – entendez Mayenne – avait quitté le navire, la nef parisienne, pour aller se réfugier à Soissons.

Alors Brissac eut beau jeu de rouler les derniers ligueurs dans la farine. Au matin du mardi 22 mars, sous un prétexte futile, il expédia leurs lansquenets hors les murs, promit aux Espagnols qu'ils ne seraient pas châtiés quoi qu'il arrivât, et, dans un brouillard à couper à la hallebarde, il fit libérer l'accès aux deux portes susdites.

Et le sang ne coula pas.

Ou si peu.

On ne dénombra en effet que deux victimes lors de cette matinée qui ressemble tout de même à un fric-frac.

Tel un gentleman cambrioleur avant l'heure, Henri put, en effet, faire main basse sur la rue Saint-Honoré, sur la rue des Innocents, avant d'entrer à Notre-Dame où l'attendait une foule chaleureuse.

Paris valait bien une messe, non ?

Après le *Te Deum*, direction le Louvre où il avait failli périr au matin de la Saint-Barthélemy, ce palais dans lequel il n'avait pas mis les pieds depuis dix-huit ans, où tous les lèche-bottes s'en vinrent bientôt lui faire la révérence.

C'était gagné ! Henri tenait sa belle proie !

Et tant pis si, sur son passage, il avait distinctement entendu quelques Parisiens chanter :

*N'est-ce pas une chose étrange
De voir un grand roi serviteur
Des femmes, vivre sans honneur,
Et d'une putain faire un ange ?*

Ils n'allaient pas tarder à applaudir quand ils apprendraient que la

dynastie était assurée ! Voilà qui les changerait des derniers Valois, lesquels avaient fait preuve de tant d'incompétence au chapitre de la propagation de la race !

La dynastie est assurée ? Henri s'inquiète, subitement. Un matin d'avril, Gabrielle ne s'est pas levée. Elle est fiévreuse et prise d'un « violent cours de ventre ». Le premier médecin, Dailleboust, plus connu sous le nom de d'Alibour, a été aussitôt convoqué.

— Un peu d'émotion, rien de bien grave, Sire. Cela va s'en aller comme cela est venu, dit-il après avoir senti les urines de la belle alitée.

— Quoi ? s'étonne Henri. Vous n'avez même pas dessein de la faire purger et de la saigner ?

— Il n'est plus nécessaire de la purger, Sire, répond d'Alibour en souriant. Quant à la saigner, je crois qu'il vaut mieux qu'elle avance encore un peu dans sa grossesse avant que je lui donne de la lancette.

— D'Alibour, pour cette fois vous êtes un mauvais médecin ! Je vais faire venir mes commères, elles me donneront sans doute de meilleurs conseils !

Ah, les étonnants remèdes des bonnes femmes du roi Henri !

— Il faut qu'elle lise tous les récits de la vie des saints, dit l'une. C'est ainsi qu'elle fera glisser le germe d'une bonne âme dans le corps de l'enfant.

— Qu'elle se garde bien, surtout, de manger de la tête de lièvre ou de la tête de poisson ! L'enfant risquerait de venir au monde avec la bouche plus relevée et plus aiguë qu'à l'ordinaire, s'inquiète l'autre.

Une autre encore n'hésite pas à recommander le port d'une peau de serpent vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et bien serrée autour du ventre !

— Pour les derniers mois de sa grossesse, il faut qu'elle se nourrisse exclusivement de purée de chardons, de fenouil vert, de cresson et d'œufs frits de mésanges et d'arondes, préconise une dernière matrone.

Le Dr D'Alibour – il a laissé son nom à une eau médicinale qui fut longtemps la panacée de l'antiseptique – aurait pu s'arracher la perruque en entendant de telles billevesées.

Il n'en fit rien. C'était un grand stoïque.

Il se contenta simplement d'ajouter qu'il recommandait tout de même vivement à la future mère de garder le lit le plus souvent possible.

À la suite de quoi, Gabrielle monta en selle pour galoper derrière son amant qui s'en allait combattre en Picardie !

Au vrai, elle ne courut pas sept lieues, car Henri ne fut pas long à mettre une litière à sa disposition. Dans la mesure du possible, il évitait aussi qu'elle eût à coucher sous la tente.

— Mes belles amours, lui chuchotait-il, la vie de camp n'est pas bonne pour une femme qui a un enfant au ventre !

Le camp, c'était celui qu'il avait installé devant Laon, devenu la nouvelle capitale des ligueurs, et au fond de laquelle se terrait Mayenne.

Les unes après les autres, les villes rebelles continuaient de tomber dans l'escarcelle du nouveau maître de Paris : Poitiers, Beauvais, Amiens, Rouen, Louviers, Quimper, Concarneau, etc., partout la Ligue était en débandade, sauf du côté des Laonnais.

— Mayenne finira bien par s'effondrer, grommelait Henri IV, il n'est plus qu'un esprit perdu dans une masse de chair, enfoui dans le sommeil et la douce existence. Je suis toujours six heures en avance sur lui. Moi, je me lève à -quatre heures, lui, à dix !

Mais ce siège-là fut particulièrement pénible. Même pour Henri qui, bien que roi fraîchement couronné, continuait de payer de sa personne.

« Un soir, raconte un chroniqueur, Gabrielle le retrouva couché sur une pailleasse. À cause qu'il s'était fait étuver et -oindre les pieds qu'il avait tout écorchés et pleins d'ampoules.

— Voyez, m'amy, lui dit-il, j'ai tant fracassé, cette nuit passée, par les lieux âpres et précipiteux de cette région, pour visiter le travail de chacun, que je ne me puis quasi plus soutenir. Et afin que vous ne pensiez pas que je fasse le douillet, je veux vous montrer mes pieds !

Lesquels aussitôt sortis du lit, ajoute le reporter du temps, furent vus enveloppés de serviettes et tout couverts d'emplâtres que le roi fit lever, laissant voir plusieurs fentes et crevasses toutes tantouillées de sang et de grosses cloches en divers lieux. »

Fin mai, les orteils cicatrisés, le roi s'en alla installer Gabrielle au château de Coucy. L'accouchement était imminent, à présent.

En 1594, Coucy, c'était l'un des plus majestueux donjons cylindriques de l'Europe féodale ! Soixante-cinq mètres de hauteur et trente et un de circonférence !

En 1917, il fut détruit par les Allemands. Il n'y avait plus de reîtres, à cette époque.

Coucy transformé en maternité ! Car c'est là que, le 7 juin, Gabrielle accoucha d'un gros garçon qui fut prénommé César et immédiatement

présenté nu – comme s’il s’agissait d’un dauphin, ni plus, ni moins – au chancelier de France et au gouverneur de Paris.

Avant de passer aux mains d’une matrone qui lui « frotta les gencives avec de la cervelle de lièvre ; attacha des dents de loup sur son maillot, pour aider plus tôt les siennes à pousser et avec la moindre des douleurs ; lui pendit au cou un crochet de vipère mâle enchâssé dans l’or, grâce à quoi on avait l’assurance que César serait préservé des maladies habituelles aux nourrissons ».

Ave Cesar !

Ce sera César de Vendôme, décida Henri IV.

« Bien qu’il eût préféré le baptiser Alexandre, raconte Tallemant des Réaux. Mais il eut peur qu’on ne dise “Alexandre le Grand” en faisant allusion à Bellegarde que l’on avait coutume d’appeler M. Le Grand vu son titre de grand écuyer. »

Ce qui n’empêcha pas les cancans de la cour.

— Il sera roux comme *Feuilemorte*, son père, disaient les uns.

Bellegarde était ainsi surnommé du fait de sa chevelure aux couleurs automnales.

— Aux belles gardes, les beaux fourreaux ! ironisaient les autres.

Mais Henri savait bien, lui, que César était son fils. Il l’avait amoureuxment fait à Gabrielle, un soir, à Fontainebleau, neuf mois plus tôt, alors que le grand écuyer était à cent lieues du château.

César était bien son fils.

À moins que le mari légitime de Gabrielle ne le réclamât !

Du point de vue légal, en effet, le poupon pouvait être considéré comme le rejeton du sieur d’Amerval de Liancourt.

Alors, vite ! Il convenait très vite, le plus vite possible, d’écrire une supplique à l’évêque d’Amiens pour qu’il acceptât d’annuler ce stupide mariage !

En prétextant, comme on le sait, la terrible infirmité de l’époux.

— Je n’ai jamais reçu mon dû conjugal, expliqua Gabrielle à l’official.

— Une mauvaise chute de cheval m’a en effet rendu impuissant, marmonna Nicolas d’Amerval, la mine piteuse. J’ai plusieurs fois voulu hanter mon épouse mais, malgré mes efforts, je n’ai jamais pu avoir sa compagnie charnelle.

— Saviez-vous, madame, avant d’épouser le sieur de Liancourt, qu’il souffrait de faillite dans l’organe de la reproduction ?

— Je fus forcée par mon père d'épouser ledit sieur de Liancourt. Non, je n'en savais rien.

Et le tour fut joué.

À la veille de Noël de 1594, l'official d'Amiens déclarait nul le mariage de Gabrielle et de Nicolas.

Quand Liancourt mourut, quelques années plus tard, au fin fond de ses tiroirs, on trouva un testament. Avec ce codicille qui remettait les pendules à l'heure : « C'est pour obéir au roi et de crainte de la vie que j'ai consenti à la dissolution du mariage de moi et de ladite d'Estrées, suivant la poursuite qu'il s'en est fait devant l'official d'Amiens. Je déclare donc et proteste devant Dieu et devant les hommes, je jure et affirme que la dissolution s'est faite contre ma volonté et par force pour le respect du roi. Je certifie enfin que je n'étais pas impuissant ni inhabile pour la copulation charnelle et génération. »

Et, son honneur étant sauf, le pauvre homme put expirer en toute sérénité.

Les « belles amours » d'Henri, sa « souveraine éternelle », son « menon jusqu'à la mort », le « bel ange », la « belle -bouche », la « chère maîtresse aux si beaux monts de lait », Gabrielle d'Estrées mère de César, pour tout dire, se retrouve donc sans mari légitime à la date du samedi 24 décembre 1594.

Et il s'en est fallu de peu pour que, trois jours plus tard, elle se retrouve sans amant !

On est mardi 27 décembre, il peut être cinq heures du soir. Henri est en nage sous sa cuirasse doublée d'un manteau de fourrure. Il ne sent pas le froid polaire qui s'est abattu sur Paris depuis une bonne semaine, avec une bise à taillader les joues et à vous couper le bout des oreilles. Il faut dire qu'il a épuisé plus d'une monture pour rentrer de Picardie au grand galop. Une trentaine de gentilshommes l'entourent. Il a grande hâte de mettre pied à terre, d'escalader le large escalier de l'hôtel du Bouchage, au coin de la rue du Coq et de la rue de l'Autruche, de se débouter, de se décrotter, peut-être, et d'aller « chérir extrêmement » sa maîtresse.

— Ventre-saint-gris, je crois que je vais commencer par avaler un muid de vin chaud à la myrrhe !

Sa cohorte de fidèles ne le lâche pas d'une semelle.

Personne, cependant, ne semble avoir remarqué la présence d'un jeune homme vêtu de noir.

Un jeune homme au regard un peu illuminé.

En pointant le doigt vers Henri, il a demandé :

— C'est lui, le roi ?

On lui a répondu :

— Oui, il s'agit bien de l'homme qui porte des gants fourrés.

Tout le monde se précipite dans la chambre de la favorite. C'est la franche cohue. Il y a là les comtes de Soissons, de Conti, de Saint-Paul, M. de Montigny et tous les autres. Chacun se bouscule à qui plus plus, à qui mieux mieux. Direction la cheminée ! Vite, que ne donnerait-on pas pour une bouffée de braise !

Il y a là Mathurine, aussi.

Mathurine est l'ancienne folle du dernier Valois, la col-lègue de Guillaume Marchand de Louviers. Tous deux sont devenus les « officiers à la marotte » du roi Henri IV. Et ces bouffons-là peuvent tout se permettre. Ils peuvent sauter, grimacer, gambader comme des singes, jouer les ânes savants, assener des vérités premières à la Couronne, décocher les pires lazzis contre les plus nobles blasons, ils peuvent éructer ou faire entendre d'autres bruits secs et brefs au niveau du fondement, et tout cela en complète impunité. Ou presque. Ils sont là pour amuser, en sachant cependant qu'il leur faut souvent se coucher docilement aux pieds du maître, pour mieux recevoir quelques coups de bottes sur leur échine bien arrondie.

— Allez, tiens, prends cette bourse de vingt écus d'or, tu l'as bien méritée, dit Henri à Guillaume Marchand qui vient de faire un bon mot. Mais sache tout de même que tu me coûtes une fortune !

— Allez, Sire, soyez tranquille, ils vous reviendront vite ! Vous mettez tant de ces tailles et de ces impôts sur les -pauvres gens !

Aujourd'hui, 27 décembre, fin d'après-midi, c'est Mathurine qui essaie de distraire le roi. En imitant à la perfection une pauvre chienne hurlant à la mort.

— Tais-toi, lui lance Henri, fatigué. Allez, va coucher !

Et il la repousse vigoureusement.

C'est alors qu'on entend comme le bruit d'une gifle.

— Au diable soit cette folle ! hurle le roi en portant une main à son visage. Je crois qu'elle m'a blessé.

Il se trompe. D'ailleurs la vieille Mathurine n'aurait quand même pas eu l'outrecuidance – même sous l'impunité de son costume de bouffonne – de chiquenauder Sa Majesté !

Et puis on ne saigne pas, avec un petit soufflet !

Alors que maintenant le sang coule de la bouche d'Henri IV, sa lèvre est déchirée, même, et on voit bien qu'une de ses dents a été déchaussée !

Mathurine n'aboie plus. Elle est terrorisée, elle tremble. Sans doute va-t-on la frapper pour de bon cette fois ?

Non.

M. de Montigny vient de mettre la main au collet d'un jeune inconnu vêtu de noir. Il le secoue sans ménagement. Un couteau tombe de sa manche. La lame est tachée de sang.

C'est lui, le régicide !

D'ailleurs, il avoue.

Dieu merci, la blessure d'Henri est bénigne. Il en est quitte pour une dent qui tombera bientôt, pour un point de suture et une cicatrice qu'il conservera... jusqu'à Ravallac.

— Je ne m'en mettrai pas au lit de meilleure heure, ironise-t-il sans trop forcer, eu égard à la plaie de sa lèvre supérieure.

L'homme en noir était âgé de dix-neuf ans. Il s'appelait Jean Châtel. C'est en tant qu'élève des Jésuites qu'il avait voulu tuer le roi comme « persécuteur de l'Église et protecteur de l'hérésie ».

Inutile de dire qu'à la suite de cet après-midi-là les Jésuites allaient passer un mauvais quart d'heure !

Inutile de dire, aussi, que le jeune Châtel – bien qu'Henri voulût le gracier – fut condamné au supplice réservé aux régicides.

Henri avait en effet souhaité que le jeune exalté eût la vie sauve.

— Laissez aller ce garçon...

On a peine à imaginer le général de Gaulle faisant preuve d'une telle clémence à l'égard du lieutenant-colonel Bastien-Thiry après l'attentat manqué du Petit-Clamart !

Mais bon, ni Châtel ni Bastien-Thiry ne survécurent.

— Il faut qu'il souffre mille morts, ce méchant criminel ! s'écria Gabrielle.

Il n'en souffrit qu'une.

Le poing coupé, tenant en sa main droite le couteau homicide, il fut étroitement tenaillé avant d'être tiré à quatre chevaux. Son corps fut brûlé, ses cendres jetées au vent, et ses parents menés à la porte Saint-Jacques, avec ordre de sortir du royaume le plus vite possible, « à peine de la vie ».

Quand Agrippa d'Aubigné eut vent de la tentative d'assassinat sur son ami le roi, il lui écrivit simplement ces quelques mots :

— Vous n’avez renié Dieu que des lèvres, et il vous les a percées. Si vous le reniez un jour du cœur, il vous percera le cœur.

Il est vrai que le vieux poète, futur grand-père de Mme de Maintenon, était resté huguenot, et tenace parmi les plus tenaces !

Et il le resterait !

Le cœur d’Henri ? Il bat sans doute la gigue quand on apprend à Paris que, bien que les Jésuites, ces « corrupteurs de la jeunesse, perturbateurs du repos public et ennemis du roi et de l’État », aient été exilés, le souverain pontife Clément VIII a décidé d’accorder l’absolution.

Victoire ! Enfin le roi de France ne sera plus un hérétique !

Il demeurera pourtant répertorié dans la catégorie de ces hommes mariés qui vivent avec une autre femme que celle qui a été épousée devant Dieu.

Et ça, c’est très laid !

D’autant plus que Gabrielle est à nouveau enceinte.

En tout cas, l’arrondi de son giron ne trompe pas les Normands quand ils arrivent, l’un et l’autre, bras dessus, bras dessous, au château de Gaillon, en octobre 1596.

— Encore un petit bâtard à venir ! chuchote-t-on au pied de la superbe résidence construite autrefois par le cardinal d’Amboise, l’éminent ministre de Louis XII.

Henri sait bien tout cela. Il ne le sait que trop.

Et c’est d’ailleurs en se promenant dans les merveilleux jardins du château qu’il ne peut s’empêcher de confier à tous les amis qui l’entourent :

— Mais que Dieu me délivre enfin de ma femme ! Que j’en puisse recouvrer une autre de qualité convenable à ma naissance, de douce et complaisante humeur, qui m’aime, que je puisse aimer, et qui me donne des enfants de si bonne heure qu’il me reste encore assez d’années pour les instruire à ma mode, afin d’en faire des braves, galants et habiles princes.

Le lendemain, le 16 octobre, il entre dans Rouen.

Rouen, enfin ! Durant combien de nuits ne l’avait-il pas maudite, cette terrible ville qui avait tué son père et qui lui avait tant résisté ?

Aujourd’hui, il va y tenir une assemblée de notables. Il doit y séduire les patrons de Normandie. Les convaincre que rien ne se fera plus sans lui, sans la Couronne, sans la France. Tout en les persuadant, d’autre part, que, sans eux, sans leurs avis éclairés, sans leur soutien, sans leur participation active, le royaume est condamné à boiter bas.

— C'est avec vous que je sauverai la France de la ruine, s'exclame-t-il dans la vaste salle de l'abbaye bénédictine de Saint-Ouen, et pour cela je me mets en tutelle entre vos mains !

Quel talent !

Saint-Ouen de Rouen. Henri y reçoit l'ordre anglais de la Jarretière pendant que Gabrielle prend ses aises au palais abbatial, qu'elle s'y installe comme une vraie petite reine, avec l'intention d'y faire ses couches puisque son amant a prévu de rester plusieurs semaines, voire quelques mois, sur le terrain normand.

Gabrielle vit sur le pied d'une reine, en effet, et elle est alors sans doute persuadée qu'elle sera prochainement couronnée. Le roi ne vient-il pas déjà de la faire marquise de Montceaux et de lui offrir le château du même nom ?

Il est inutile de préciser que la mère de César a aimé ce délicieux château planté non loin de Meaux, et qu'elle y fit des aménagements somptueux. Ne dit-on pas, par exemple, que son lit — la pièce maîtresse de son jeu — ressemblait à une cathédrale — par ses dimensions ! —, qu'il était surmonté d'un baldaquin aux rideaux de velours filé et surfilé d'or tandis que les draps et les taies d'oreiller étaient de soie brodée d'argent aux chiffres H et G entrelacés ?

Et quand on songe qu'à cette époque-là le roi se plaignait de n'avoir jamais trois écus d'avance, qu'il avait du mal à nourrir ses chevaux et qu'il ne portait lui-même que « des chemises toutes déchirées et de vieilles chausses grises à jambes de chien » !

— Combien ai-je de mouchoirs ? demande-t-il un jour au marquis d'O. N'en ai-je pas huit ?

— Non, Sire, pour cette heure il n'y en a que cinq. Mais je vais commander de la toile de Flandre pour en faire d'autres à Sa Majesté.

Rien d'étonnant à ce que l'on jasât un peu, alors, dans un royaume qui était bien anémié à la suite de tant d'années d'hémorragies.

Le goupillon avait assommé la France, le sabre l'avait saignée.

On avait même été scandalisé, en avril, quand une armée conduite par le cardinal d'Autriche s'était emparée de Calais ! Ah oui ! Les pamphlets avaient fleuri, ce printemps-là, et il y avait eu comme une forte poussée de mécontentement !

« Mars l'a élevé hier, aujourd'hui Vénus l'abaisse, avaient grogné les uns.

— Il a perdu Calais au fond du lit de Montceaux », avaient bougonné les autres.

Heureux en amour, malheureux en argent.

Cela ne pouvait plus durer.

Pour ce qui était de la trésorerie, évidemment !

Il estimait avoir été assez grugé par son intendant, « le marquis d'O et toute sa bande qui avait mangé le cochon » !

— Il n'est que temps de mettre les finances du royaume entre les mains d'un comptable digne de ce nom. Qu'en pensez-vous ? demande-t-il à Gabrielle.

— Que diriez-vous de Rosny ? suggère la maîtresse.

Elle était fine mouche, la belle enfant. Elle était bien -convaincue que Rosny – le futur Sully – ne pourrait plus jamais rien lui refuser quand il saurait qu'il lui devait sa promotion.

Mais, dans un premier temps, Sully fit le consterné. Il prétextait qu'il ne pourrait pas travailler correctement avec un conseil des Finances aussi nul que celui qui sévissait alors.

— Je veux l'entière responsabilité du portefeuille ou rien !

— Alors, c'est rien, s'énerva Henri qui se méfiait tout de même un peu de « ce chien de berger rude et fidèle mais souvent bizarre et pointilleux et parfois pris d'émportements embarrassants ».

— Il faut lui donner ce qu'il demande, insista Gabrielle en repoussant d'une chiquenaude la candidature de M. de Sancy qu'elle détestait souverainement.

Henri s'inclina.

« C'est à la dame d'Estrées que l'État dut le grand homme qui allait en régler le grand ressort, et la France en jouit plus tôt qu'elle n'aurait fait sans sa persuasion », a noté un familier de la Cour.

Et c'est à Rouen que le « grand ressort » commença d'être tendu, quand Henri annonça aux députés qu'il allait lancer une manière d'« emprunt national ».

Bien avant Adolphe Thiers, Poincaré, Pinay, Raymond Barre et les autres !

En réalité, Sully fut plus habile encore, puisqu'il imagina tout simplement la TVA.

Le terrible impôt sur la consommation !

— Dorénavant nous percevrons une taxe d'un sol sur toutes les marchandises vendues dans le royaume, annonça le roi !

— P'têt ben qu'oui, p'têt ben qu'non, grommelèrent les Normands.

Puis ils finirent par se résigner, car la paix que promettait le roi leur paraissait tout de même plus favorable au commerce que les sièges à répétition.

Un siège, c'était des mois de ceinture serrée au plus petit cran, tout en espérant que la muraille tiendrait bon. Mais elle finissait fatalement par se lézarder, un jour ou l'autre, ici ou là. Alors, systématiquement, il s'ensuivait la terrible mise à sac, qui durait trois jours.

Un jour pour le pillage, un jour pour emporter la rapine, un jour pour le calcul de la rançon.

Décidément, oui, il valait mieux se faire officiellement épiler par une taxe sur la valeur ajoutée que d'être périodiquement tondu par des tribus de soudards.

Les édiles normands se résignèrent. Pas de gaieté de cœur, certes non, car on ne peut pas vraiment dire que, selon l'expression crue du cru, « ils firent révérence à cul ouvert », mais bon, il n'était plus temps de « gambillonner ».

Tous les parlementaires posèrent enfin leur paraphe sur le grand registre des accords de Rouen.

« C'est alors que j'ai vu cette chose extraordinaire, se souvient d'Aubigné. J'ai en effet noté qu'un député, le nommé François de Civille, un homme de soixante ans, avait pris soin d'ajouter une ou deux lignes sous sa signature, quelques mots qui disaient : “Trois fois mort, enterré et, par grâce de Dieu, ressuscité.” »

Étonnant, non ?

Suffisamment, en tout cas, pour que l'on essaie d'en savoir plus sur ce Rouennais qui mériterait de figurer dans le *Guinness des records*.

Avec une longueur d'avance sur Lazare !

Retournons trente-quatre ans en arrière, en 1562. Cette année-là, François de Civille est un jeune capitaine protestant aux ordres de Gabriel de Montgomery. Rouen, on le sait, est alors cernée par les troupes d'Antoine de Bourbon et Guise qui ne rêvent que de la purification ultime.

Mais Civille est là, qui veille sur la haute muraille du quartier Saint-Hilaire.

Et qui s'expose un peu trop imprudemment au feu de l'ennemi.

En joue !

Un coup d'arquebuse éclate.

En joue, oui, en pleine joue droite ! Une blessure hor-rible. Dans la seconde, la mâchoire inférieure du capitaine n'est plus qu'un magma rougeâtre. Le projectile est sorti au niveau de sa nuque.

Lorsque ses compagnons d'armes le ramassent, ils constatent qu'il ne donne plus le moindre signe de vie.

— Il a passé, c'est sûr ! grogne un arbalétrier.

Va-t-on l'enterrer ?

Non. À la guerre comme à la guerre, on empoigne le cadavre et on le balance sans faire de sentiment par-dessus le parapet du rempart, dans la fange du fossé.

— On ira le recouvrir correctement cette nuit, si c'est possible ! Sinon...

Il n'était pas rare, en effet, à cette époque, que les cadavres fussent abandonnés sur les lieux des combats, livrés en pâture aux détrousseurs et aux bêtes sauvages. Même les blessés, du moins ceux qui l'étaient trop grièvement pour pouvoir être « récupérés », étaient souvent ensevelis, pêle-mêle, avec les refroidis pour le compte.

On connaît le mot de cet officier suisse chargé de faire enterrer les défunts, à la suite d'une bataille, qui revient en maugréant après avoir accompli sa mission :

— Bah ! Si j'avais voulu les écouter, il n'y en aurait pas eu un de mort !

Mais il n'y a pas de Suisses, à Rouen, il y a une équipe de nuit qui fait une ronde dans le fossé Saint-Hilaire.

— Là, un corps !

C'est celui de François de Civille. On le palpe un peu, on lui soulève une paupière terreuse. Non ! Il a bel et bien vécu et il n'y a plus rien d'autre à faire que creuser une manière de tombe et recouvrir la dépouille de quelques pelletées de boue.

— Où est mon maître ? L'avez-vous vu ? Il n'est pas rentré au logis, cette nuit.

Il est onze heures du matin, le lendemain, quand Nicolas Delabarre, le valet de feu François de Civille, fait irruption sur le chemin de ronde.

Il insiste :

— Où est-il ? Il a toujours été bon pour moi. S'il est mort, je veux lui donner une sépulture décente.

D'un geste du menton, un soldat lui indique négligemment le fossé, en contrebas.

Il s'y précipite. Au risque d'être la cible de quelques tireurs catholiques embusqués. Et il se met à fureter. Là, une motte fraîche ! Il la gratte. Un corps apparaît bientôt. Mais il s'agit d'un homme dont le visage n'est plus qu'une plaie. Un visage méconnaissable sous la bouillasse et le sang mêlés. Assurément non, ce n'est pas son maître. Et il le réenterre !

Au dernier moment, à l'instant où il tasse un peu la bourbe pour bien enfouir la dépouille, il s'aperçoit qu'une bague brille sur la main de cet homme qu'il vient de réinhumer. Une bague aux armes des Civille !

On imagine qu'il ne perdit pas une seconde pour extraire le cadavre de son maître, le charger sur son épaule, rentrer en ville et dévaler la rue Sainte-Claire, jusqu'à l'hôtel de la famille situé dans le quartier du Malpalu.

Cependant, chemin faisant, quelque chose semble le préoccuper.

Alors, on le voit subitement cesser sa galopade, entrer dans un couvent et déposer son fardeau sur une table.

Puis Nicolas Delabarre s'adresse non à un moine mais à un barbier, car ce couvent, du fait du siège de la ville, a été transformé en antenne chirurgicale, comme on dirait aujourd'hui.

— Vous ne trouvez pas que le cadavre de mon maître n'est pas très raide ? Pourtant il a déjà été enterré deux fois !

Le médecin se contente de jeter un coup d'œil méprisant sur la pauvre dépouille et grogne :

— Si vous croyez qu'on a du temps à perdre avec les macchabées ! Déguerpissez ! Allez ! Allez m'enterrer ça !

Mais il est têtue, Nicolas Delabarre !

Et le corps du capitaine se retrouve bientôt étendu chez lui, sur son lit, ausculté par le bonhomme Richard Legras, un voisin qui passe pour être un peu rebouteux.

— C'est entendu, il n'est pas vraiment rigide, dit Legras, mais il n'y a point d'apparence de guérison. Je vais quand même nettoyer la plaie, après quoi on tâchera de lui desserrer les dents pour lui faire avaler un peu de bouillon. On ne sait jamais !

Et l'extraordinaire se produisit : sept jours après sa « mort », François de Civille prononça quelques mots !

Soit, « il estoit encore dans un grand étonnement comme un homme réveillé en sursaut dans le temps de son plus profond sommeil », mais l'espoir existait.

Pas pour longtemps.

Un matin d'octobre, la ville fut forcée par l'armée catholique et les hommes qui s'engouffrèrent dans la brèche Saint-Hilaire n'eurent alors qu'une hâte, celle de piller, brûler, violer, tuer... avant de tomber en arrêt devant le pauvre corps pantelant de Civille à demi inconscient sur sa paillasse.

Un huguenot, sans doute ?

Ils s'emparèrent du pauvre homme et le jetèrent simplement par la fenêtre !

Ils n'étaient pas tendres, les vainqueurs, eux qui avaient déjà utilisé le portail de la cathédrale pour pendre des dizaines de protestants, tandis que d'autres, égorgés, flottaient sur la Seine.

Une des épurations de l'histoire.

Et que devient le défenestré, pendant ce temps ?

Eh bien, il n'est peut-être pas encore tout à fait mort car il est venu s'enfoncer mollement dans un tas de fumier qui se trouvait là, à la porte de ses écuries.

« Et il y demeura plus de trois fois vingt-quatre heures, nu, avec un simple bonnet de nuit sur la tête, sans être secouru par personne », raconte d'Aubigné.

Plus d'aide possible du côté de Nicolas Delabarre, cette fois, parce que lui n'avait pas échappé à la fureur des hommes d'Antoine de Bourbon.

Alors, que serait devenu François de Civille si son jeune frère n'était arrivé un soir pour prendre de ses nouvelles ? Sans doute serait-il mort, une fois de plus ?

— Vous cherchez le capitaine ? Il est enterré dans la paille pourrie depuis trois jours. Pour sûr qu'on ne peut plus grand-chose pour lui, à cette heure, expliqua une vieille femme du voisinage.

Mais la vieille dame se trompait. Dans le fumier une main bougeait !

Civille vivait encore. Il ne pouvait parler mais il fit comprendre qu'il avait soif.

— On lui apporta de la bière qu'il but avec avidité. Mais, ayant voulu essayer d'avaler un morceau de pain, il fallut le lui retirer de la gorge tant le canal était rétréci.

Ne restait plus qu'à le transporter, par eau, au château de Croisset, à une lieue au-dessous de Rouen, un endroit calme où les catholiques ne sévissaient pas encore.

« Pendant le premier mois, le malade souffrit beaucoup. On ne le nourrissait que de mie de pain imbuée de jaune d'œuf. Mais un an plus tard, continue d'Aubigné, il était rétabli dans un état qu'on pouvait appeler de santé. Il ne parut alors lui rester d'incommodité que celle d'être un peu sourd et de ne pouvoir se servir du petit doigt de la main droite, dont le tendon avait été coupé par la même balle de mousquet qui avait fait la grande blessure.

Ici, l'avis d'un homme de l'art s'impose.

Comment un être humain peut-il survivre à tant de mécomptes ?

Le coup de mousquet, d'abord, qui entre au niveau de la mâchoire inférieure et qui ressort à la base du cou. Aucun point vital n'a été touché, c'est plausible. La chute de vingt mètres dans le fossé ? Il était déjà inconscient, le capitaine, sa musculature était donc bien souple et relâchée et, de plus, il s'effondra dans la boue.

Mais on l'a enterré ? N'aurait-il pas dû logiquement être étouffé ? Non, dans le coma on respire au ralenti, un peu comme ces fakirs qui s'enferment dans leurs cercueils de verre. La chute dans le fumier ? Civile ne pouvait trouver meilleure rembourrure. Il y resta nu pendant près de quatre-vingts heures, soit, mais la fermentation de la litière lui a évité une hypothermie. Et l'infection dans la grande plaie du visage ? Avant Pasteur, les barbiers affirmaient empiriquement que les asticots pouvaient favoriser la guérison, jouant un rôle d'asepsie avant la lettre !

Quoi qu'il en soit, François de Civile avait la vie bien chevillée au corps.

D'autant plus qu'il avait failli ne pas naître ! En 1537, en effet, sa mère qui était sur le point de lui donner le jour tomba gravement malade, agonisa lentement et, après force purges et saignées, s'éteignit.

Sans la lame du rasoir d'un barbier adroit et bien inspiré, puisqu'il eut alors l'idée de pratiquer aussitôt ce que l'on appelle une césarienne, François de Civile ne serait donc pas mort à... quatre-vingts ans, d'une simple fluxion de poitrine. Des suites d'un méchant coup de froid qu'il avait attrapé en passant imprudemment une nuit d'hiver, tel un jeune Roméo, sous la fenêtre d'une petite Juliette rouennaise dont il était tombé éperdument amoureux !

Il mourut donc bien vert et galant, lui aussi, morguienne !

Voici l'anneau de mon sacre

À Rouen, la ville du coriace François de Civille, les députés normands se sont donc réunis dans la grande salle de l'abbaye de Saint-Ouen. Il y a là le duc de Montpensier, en qualité de gouverneur de la province, Claude Groulart, premier président du parlement de Rouen, Langlois de Motteville, pour la chambre des comptes, bref, ils sont venus, ils sont tous là.

Henri les a convaincus, c'est maintenant au chancelier Cheverny de leur expliquer point par point le programme du nouveau gouvernement.

Le roi en profite alors pour s'éclipser et rejoindre Gabrielle qu'il a fait héberger, sans aucune vergogne, dans le grand logis du palais abbatial.

Tant pis si l'on jase !

Et l'on jase d'autant plus que la favorite, malgré d'amples robes, ne peut vraiment plus dissimuler sa prochaine maternité.

— C'est une fille ! s'écrie le médecin accoucheur, au petit matin du 11 novembre 1596.

— Je la prénomme Catherine-Henriette, décide Henri. Henriette, pour que chacun soit bien convaincu qu'elle est ma fille, et Catherine, pour faire honneur à ma sœur la princesse de Navarre, qui sera la marraine de ce bel enfant.

Or, il se trompait.

Non en revendiquant la paternité du poupon, bien sûr, mais en s'imaginant faire plaisir à sa sœur. D'abord parce que Catherine était la grande amie de Corisande, l'amante abandonnée à Hagetmau, ensuite parce que, en qualité d'infante de Navarre, elle rougissait de honte à l'idée de devenir marraine d'une bâtarde.

À tel point que, prétextant une fièvre quarte, elle n'assista pas au baptême célébré en grande pompe dans la cathédrale normande le mercredi 27 novembre. Aussi, pour tenir l'enfant sur les fonts et porter la traîne de la robe en toile d'argent mouchetée d'hermine – une robe longue de plus de sept mètres ! –, Henri dut-il se contenter de la duchesse de Guise.

La marraine officielle ne fit son entrée à Rouen que le 9 décembre suivant, c'est-à-dire une fois le baptistère bouclé, la robe pliée et... Henri froissé !

Mais celui-ci oublia vite le camouflet. Il chérissait sa sœur et n'était pas rancunier.

Il avait une prodigieuse faculté d'oubli, Henri. Le jour, par exemple, où le vieux Claude Groulart se met à bredouiller au moment de prendre la parole, à bégayer trois pauvres mots avant de rougir de confusion, en lui tapant familièrement sur l'épaule, Henri lui lance, tout sourires :

— Bah ! Ne vous inquiétez pas, président ! il n'y a rien d'extraordinaire à cela. Vous êtes normand et j'ai déjà pu constater que les Normands étaient sujets à manquer de parole !

C'est long, gris, humide et froid, un hiver à Rouen. À Paris aussi, bien sûr, mais Henri aime Paris plus que toute autre ville.

Quand on dit qu'il n'est pas rancunier !

Il aime Paris et son vieux palais du Louvre (le symbole de la monarchie !), qu'il souhaite d'ailleurs relier aux Tuileries en faisant aménager de longues galeries ; Paris où il vient d'acheter à prix d'or la résidence du comte de Nanteuil, rue Fromenteau, à une enjambée du Louvre, un hôtel qu'il a aussitôt offert à Gabrielle ; Paris où il rêve même de jouer les architectes urbanistes en ouvrant la place Royale, par exemple (future place des Vosges), la place Dauphine aussi, et en perçant les rues de Normandie, de Bretagne et de Poitou... bref, au bout de cinq longs mois passés à l'abbaye de Saint-Ouen, le roi a grande hâte de retrouver sa capitale préférée.

Mais il n'y fera que passer, hélas !

Car il apprend bientôt que les Espagnols de Philippe II se sont engouffrés dans Amiens.

Et comme chacun le sait, Paris n'est pas très loin d'Amiens.

Gabrielle est consternée.

— Il me faut repartir à la guerre, ma maîtresse, lui explique Henri. C'est assez de faire le roi de France, il est temps que je refasse le roi de Navarre !

— Dans ces conditions, je pars avec vous !

C'est entendu, elle ne chevaucha pas tout le temps à côté de son amant, il lui arriva souvent de s'allonger sur sa litière de velours noir doublé de velours orangé, mais, à chaque bivouac, elle était là, elle le retrouvait, elle savait l'encourager, le consoler, le réconforter, le câliner, le soigner.

Surtout quand il tomba malade.

Une fièvre quarte, pour lui aussi. Comme pour sa sœur. Mais la sienne était vraie.

« Contre l'avis de ses médecins, dit un témoin du siège d'Amiens, il parvint à s'en guérir en mangeant force huîtres à l'écaille, et en buvant de pleins calices d'hypocras, un vin aigrelet dans lequel on avait fait mariner de la cannelle, de la vanille et du girofle, le tout copieusement additionné de sucre ! »

Quand ce n'est pas la maladie qui lui fait mettre un genou à terre, c'est la déprime.

L'imagerie d'Épinal nous a souvent livré un roi gravé dans le chêne, mais elle nous a rarement exposé que ce chêne-là était tendre à cœur.

En arrivant devant Amiens, par exemple, on le voit sur le point de sombrer dans le désespoir.

— Toute la France devrait accourir. Je suis assailli par tant de difficultés que je ne sais plus à quel saint me vouer, ni comment sortir de ce malheureux passage. Je ne suis assisté de personne et suis sans artillerie. Je ne pourrai donc endommager l'ennemi que de mes ongles. Quelle misère !

Et cette misère durera six mois ! Six mois de siège avant de venir à bout de la résistance espagnole au premier jour de l'automne de 1597.

À cette date, Gabrielle venait d'être faite duchesse de Beaufort et le petit César allait devenir pair de France. À trois ans et demi !

« Il fallait voir comme Sa Majesté aimait son fils, raconte un chroniqueur. Ainsi ne voulait-Elle laisser à nul autre le soin de le peigner pour le débarrasser des poux et des lentes. Et c'était plaisir pour Elle de voir s'enrouler autour du -peigne d'ivoire les menus cheveux soyeux et blonds du duc de Vendôme. »

« Un jour, rapporte un autre témoin, alors que la duchesse de Beaufort était entrée dans la chambre où Vendôme couchait avec ses nourrices, elle surprit le roi qui, à genoux, ciseaux en main, coupait les mèches en volutes :

— Eh quoi ! dit-elle en riant, est-ce là besogne de roi ?

— Eh quoi ! répondit-il en riant aussi, ne croyez-vous pas qu'il soit possible qu'un grand roi soit un bon barbier ? »

Et quand on songe que le petit César aux cheveux blonds si fins et pouilleux venait d'être officiellement fiancé !

À la fille unique du duc de Mercœur qui était âgée de six ans !

Après la mort des Guises, Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur, avait en effet pris la tête de la Ligue dans la Bretagne qu'il gouvernait. Et il continuait encore d'y résister, ce bellâtre dont la sœur – Louise de Vaudémont –, la veuve d'Henri III, terminait sa vie dans la chambre noire du château de Chenonceaux ! Jusqu'au jour où il fit savoir à Henri IV qu'il accepterait de se soumettre si sa fille, Françoise, épousait le duc de Vendôme.

Allons, la Bretagne valait bien un mariage !

Et puis le sang, enfin, ne coulerait plus.

Alors, comme d'habitude, on ne demanda pas l'avis des fiancés qui, à deux, totalisaient à peine dix ans d'âge.

Dès son retour d'Amiens, Henri galopa donc vers la terre bretonne – avec plus de dix mille hommes à ses côtés ! – pour s'assurer que Mercœur ne chercherait pas à le filouter à sa manière.

Non.

Quoique.

Le dernier ligueur rebelle fut en effet très gourmand dans cette affaire. Non seulement il confirma que César devait devenir son gendre, mais il exigea aussi une somme de près de quatre millions de livres en échange de l'abandon du gouvernement de Bretagne.

Soit le huitième du budget de l'État de l'époque, c'est-à-dire quatre cents millions de francs à la cote de l'an 2000 !

C'était sûr, Sully allait devoir augmenter les taxes.

Quant à Mercœur, grand seigneur, il annonça que ces millions de livres serviraient de dot à Françoise le jour où elle deviendrait officiellement duchesse de Vendôme et, sitôt dit, sitôt fait, le 5 avril le contrat de mariage fut signé.

Ruiné mais rassuré, Henri put alors tomber sous le charme de Mlle des Fossés.

Ah ! Elle avait eu tort, Gabrielle, de laisser partir son faune errer seul sur la lande. Chassez le naturel, il revient toujours au galop. Ainsi quand une

ravissante chevrette passa à quelques aunes de sa barbiche, il s'arrêta, dressa l'oreille, et gratta nerveusement du sabot.

Il est vrai que le vertugadin de la demoiselle des Fossés semblait cousu sur de belles promesses, que son corsage en laissait deviner d'autres, qu'elle avait les yeux aussi verts que l'émeraude de la mer d'Armor et que, surtout, elle n'était pas farouche.

« Une semaine durant, écrit l'auteur anonyme des *Amours d'Henri IV*, Mlle des Fossés, extasiée, crut qu'elle allait devenir reine. Son vieux père, sa mère et jusqu'au grand-père qui avait servi sous François I^{er} échafaudaient en famille toutes sortes de félicités prochaines. »

— Dieu soit loué ! C'est la fortune qui est arrivée dans notre maison !

Mais elle en sortit aussi vite qu'elle y était entrée, car du jour au lendemain la fougue amoureuse d'Henri retomba comme un soufflé.

Il faut dire que Gabrielle venait d'arriver à Nantes où il avait promis de la retrouver sans lanterner. Belle et bonne nature, elle était en effet sur le point de lui donner un troisième rejeton !

Alexandre naquit donc le 19 avril (1598), à Nantes où, six jours plus tôt, Henri avait donné le jour à son édit célèbre.

Ainsi donc, c'était fini ! Le chapitre du fanatisme se bouclait. Un chapitre écrit pendant plus de soixante années terribles. Plus jamais on n'aurait le droit de se battre au nom de Dieu. Quel soulagement pour le million de protestants que comptait le royaume ! La liberté de conscience et l'amnistie pour tous !

« Nous voulons cette loi générale, claire, nette et absolue, avait décrété l'amant de Gabrielle. Dieu doit être prié par tous nos sujets, si ce n'est d'une même forme, au moins d'une même intention. Dorénavant il ne faut plus faire de distinction entre catholiques et huguenots, pourvu que tous soient bons Français. Et je veux être obéi ! Que mon édit soit publié et exécuté par tout mon pays ! Il est temps que nous tous, saouls de guerre, devenions sages à nos dépens. Plus jamais de canon entre nous ! D'ailleurs, le meilleur canon que j'aie employé moi-même, c'est le canon de la messe. N'a-t-il pas servi à me faire roi ? »

Il y avait longtemps, bien sûr, qu'Henri mijotait ce projet de réconciliation nationale, mais aurait-il eu le courage de l'édicter si la mère de ses enfants ne l'y avait vivement et amoureusement incité ?

Car c'était audacieux.

Il faut savoir, en effet, que l'édit de Nantes ne concernait que cinq pour cent de la population.

Le rôle de Gabrielle d'Estrées ?

« Elle a travaillé avec une habileté et un succès dignes d'une si bonne cause, d'abord à modérer les injustes exi-gences des uns et des autres, ensuite à gagner les conseillers du roi aux concessions nécessaires, enfin à obtenir l'adhésion de la magistrature », confie un familier.

Et puis surtout, elle ne supportait plus les incessantes attaques de protestants qui l'accusaient d'entraîner insidieusement le roi sur un chemin menant à Rome, jusqu'à ce qu'il mangeât dans la main du pape. Ces gens-là allaient même jusqu'à prétendre qu'elle pillait les caisses de l'État !

Il fallait donc leur prouver qu'elle n'était pas une ennemie.

« Mais à ce jeu-là, elle posait ostensiblement la partie arrondie et charnue de son anatomie entre deux sièges », ironise un pamphlétaire qui la connaissait bien, manifestement.

Il avait raison.

À trop vouloir ménager la chèvre et le chou, la bestiole fut affamée et la plante pommée s'étiola. Gabrielle ne parvint jamais à s'attirer la franche sympathie des parpaillots, elle se fit honnir des papistes, qui prirent bientôt l'habitude de la traiter de « duchesse d'ordure » et de « putain à chien », et ne se privaient pas de proclamer haut et clair que le Louvre était devenu un bourdeau, un clapier à p... où régnait une « bagasse » qui ruinait le trésor.

Henri n'ignorait pas que les anciens ligueurs rigoristes détestaient la mère de ses enfants, mais bon, il se faisait une raison. Ces gens-là avaient un vieux fonds de haine collé à la peau. Il fut sincèrement contrarié, en revanche, quand il constata que le petit peuple lui-même commençait de grogner contre « ses belles amours ».

Il l'apprit d'abord de la bouche d'un paysan croisé, un jour, dans le bois de Saint-Germain. Ce bonhomme-là s'en allait vendre sa vache.

— Pour pouvoir payer l'impôt, soupira-t-il.

— Il faut être un bien méchant roi pour tondre ainsi ses sujets, dit Henri en prenant un air benêt.

— Bah ! Notre roi n'est pas des pires, rétorqua le paysan qui n'avait pas reconnu son interlocuteur. Mais il perd son temps avec une femme qui le gratte et qui gâte tout !

Le soir, au palais, il raconta l'anecdote à Gabrielle qui rit jaune. Surtout à la fin de l'histoire, quand il conclut :

— Par amour pour vous, mon cher cœur, j'ai donné douze écus au brave homme pour qu'il pût garder sa vache.

Une autre fois, au bord de la Seine parisienne, au bas de l'actuelle rue du Bac précisément, seul et incognito comme il aime souvent l'être, il rencontre un batelier.

— Peux-tu m'emmener de l'autre côté, dans ton bachot ?

Pendant les quelques minutes que dure la traversée, les deux hommes se mettent bien sûr à bavarder à la bonne franquette et, sans avoir l'air d'y toucher, Henri en profite pour sonder l'opinion de ce Parisien lambda.

— Ce que je pense du roi ? Eh bien, je crois que c'est un assez bon homme. Dommage qu'il entretienne une catin qui nous ruine. Il paraît que chaque jour que Dieu fait il la -couvre de cadeaux ! Et qui est-ce qui paye tout ça, je vous le demande ? C'est nous ! Oui-da, c'est le pauvre peuple qui en pâtit ! Encore, si elle lui était fidèle, ce serait un moindre mal ! Mais il y en a bien d'autres qui se font caresser dans son lit, à ce qu'on dit !

Imaginez la terreur du batelier, le lendemain matin, lorsque deux hommes, des gardes du Louvre, lui mettent fermement la main sur l'épaule.

— Suis-nous au palais !

Il est pétrifié, le navigateur, et son cœur claque à se rompre quand une porte s'ouvre devant lui et qu'au fond du cabinet il aperçoit son client de la veille... qui n'est autre que le roi.

Le roi assis à côté de sa catin !

— Peux-tu me répéter ce que tu m'as dit hier quand j'étais dans ta barque ? Mot pour mot, s'il te plaît, et applique-toi !

L'homme obéit, épouvanté. Déjà il se croit mort.

— Il faut pendre ce misérable ! hurle Gabrielle, outragée.

— Vous êtes folle, ma maîtresse ! répond le roi. C'est seulement un pauvre diable que la misère aigrit. Il y est allé tout à la bonne foi et il n'a dit que ce qu'il a ouï dire. Aussi, j'entends lui pardonner et lui faire une faveur.

Alors il se penche vers le rameur et, l'œil malicieux, il chuchote :

— Si tu acceptes de chanter tous les jours : « Vive Henri ! et Vive Gabrielle ! » tu ne paieras plus jamais d'impôts pour ton bateau !

L'histoire ne nous dit pas si, à cette occasion, le roi fit une grande scène de jalousie à la mère de César et d'Alexandre. Sans doute pas. Il aurait fallu que lui-même n'eût rien à se reprocher au chapitre de la fidélité.

Or...

On sait que, en plus de la petite des Fossés abandonnée dans les sanglots armoricains, il venait aussi d'être du dernier bien avec la frétilante Mme Quélin, mal mariée à un austère conseiller au Parlement.

« Elle bêlait à l'amour, il lui montra ce que bouc peut et sait faire », rapporte un impertinent.

On sait aussi qu'il n'avait pas résisté aux appas de la plantureuse Isabelle Potier, l'épouse légitime d'un notable de Boinville-le-Gaillard, une « ribaude qui s'ignorait ».

À propos de gaillard, il faut savoir qu'à quarante-cinq ans Henri n'avait rien perdu de sa vigueur. Au vrai cela valait mieux pour lui puisque Gabrielle – sa cadette de dix-huit ans – passait pour ne pas manquer de tempérament.

Il suffit de la contempler, d'ailleurs, sur un émoustillant et célèbre tableau de l'école française, au sortir du bain, vêtue de ses seules boucles d'oreilles. Elle est là, en compagnie de sa sœur qui, dans le même uniforme, à l'aide du pouce et de l'index, lui titille finement le tétin droit. Et on la sent bien gourmande, Gabrielle, tout assoiffée de mignardises !

Il va pourtant falloir qu'elle s'en passe officiellement pendant tout les mois de septembre et d'octobre de 1598. Son amant souffre alors terriblement de l'organe qui lui a servi à propager la race des bâtards légitimés.

« Pour avoir été négligée, une chaude-pisse lui causa une rétention d'urine qui manqua l'envoyer dans l'autre monde, se souvient Pierre de l'Estoile.

— Oui, convient le chirurgien Loyseau, à cette époque le roi était travaillé d'une difficulté d'urine, à cause d'une carnosité de longtemps engendrée d'une gonorrhée. Pour le soulager, je devais utiliser une canule d'argent mais j'étais en grande crainte car je lui trouvais la verge enflée, froide, mollassse et insensible. »

Comment vaincre le terrible mal ? Terrible au point que, d'un malaise à l'autre, Henri est bientôt donné mourant ! Déjà, les ducs de Joyeuse, de Montpensier et d'Épernon parlent de la création d'un conseil de régence, lequel, bien sûr, aura beaucoup de peine à éviter l'abolition de l'édit de Nantes.

Non. C'est sans compter sur Loyseau qui, associé au médecin La Rivière, décide de prendre la chose à bras-le-corps. Il ne va tout de même pas se laisser déshonorer par une méchante blennorragie. Le roi en a déjà souffert, six ans plus tôt, et il s'en est bien sorti, alors, pourquoi en mourrait-il aujourd'hui ?

Car en réalité, oui, il ne s'agit que d'un retour d'affection.

Vénérienne !

« Alors je suis venu au chevet du roi, raconte le barbier. J'y suis arrivé avec la poudre que j'avais composée à Bergerac et avec un instrument pour servir de sonde que j'avais inventé afin qu'il pût porter le médicament sur la carnosité. En dix ou douze jours l'ulcère fut cicatrisé. Trois semaines après j'avais composé un onguent de ma poudre incorporée avec du beurre frais et j'en usais en injections réfrigérantes, mélangées quelquefois avec du goudron ou de l'oxyde de zinc, le tout dissous avec les eaux de plantain ou de pourpier, selon l'exigence du mal. Pour la fin, j'utilisais de la tuthie préparée à base d'antimoine mêlé au beurre frais ou à l'onguent pompholigos et album rhasis, portés avec ma canule dont je munissais le bout d'un emplâtre fait avec ma poudre, canule que je plaçais dans l'organe du roi le soir, quand il était au lit. Je pouvais aussi laisser une sonde de plomb ointe dudit onguent, ou bien frottée d'argent vif cru et purifié.

— Et alors, docteur ?

— Alors en cinq semaines le feu du roi fut entièrement éteint par la grâce de Dieu !

Et peut-être un peu par la grâce de sa robuste constitution !

Sans négliger la tendresse et le dévouement de Gabrielle qui avait toujours tenu à rester au chevet de son malade préféré. Décidément non, Henri ne se lassait pas d'elle et, bien qu'ils fussent arrivés aux sept ans fatidiques de vie commune, elle continuait de lui être indispensable. Aussi, quand il put enfin remettre un pied devant l'autre, il annonça :

— C'est dit, je l'épouse !

Cela n'était pas du goût de Sully qui ne se priva pas d'aligner les objections.

— La France ne l'aime pas. Elle n'a pas la stature d'une grande reine. Pour elle, le pape n'acceptera jamais d'annuler votre union avec Marguerite de Valois. Sans compter que, devenu dauphin, César restera le fruit d'un double adultère ! Quant à Alexandre, il sera avantagé puisqu'il n'a vu le jour que sous un simple péché. À moins qu'un prochain fils, né après votre mariage, ne réclame légitimement la couronne. Non, croyez-m'en, Sire, il serait fol d'épouser votre maîtresse. Que de difficultés ! Ce serait votre propre ruine et celle de votre royaume.

Si la France n'aime pas Gabrielle, Sully – qui lui doit pourtant son portefeuille ! – la déteste comme il n'est pas permis. Sans doute depuis qu'il

s'est vu refuser la charge de grand maître de l'artillerie et que Gabrielle l'a obtenue pour Antoine d'Estrées, son père. De toute façon, il ne supporte pas que quiconque, hors lui, puisse être influent sur les décisions du roi.

Car il est tout le contraire d'un bon papa gâteau, Maximilien de Béthune, baron de Rosny et duc de Sully ! Même si les gravures hagiographiques nous l'ont toujours présenté comme un brave homme, barbichu, chauve, souriant et un brin rondouillard.

Sully la confiance !

Cela étant, il fut tout de même un grand publicitaire avant l'heure. Ses labourages et ses pâturages habilement devenus les « mamelles de la France » n'ont en effet rien à envier à « la force tranquille » de certain président de la V^e république en campagne.

— En revanche, je crois savoir que Sa Sainteté le pape Clément VIII ne verrait pas d'un mauvais œil une union du roi de France avec sa nièce.

Sa nièce ?

— C'est une jeune et ravissante Florentine nommée Marie de Médicis, ajoute le conseiller du roi qui veut se battre jusqu'au dernier moment pour barrer la route du trône à la duchesse de Beaufort.

Mais ce ne sera pas Sully qui empêchera Gabrielle de ceindre la couronne.

C'est la mort.

Pourtant, au mardi gras de 1599 – le 23 février –, lors d'un grand banquet donné au Louvre, après avoir réclamé le silence, Henri s'était penché amoureuxment vers sa maîtresse, lui avait pris la main et avait proclamé d'une voix forte et rocailleuse :

— Madame, voici l'anneau de mon sacre, l'anneau de mes noces avec le royaume de France, je vous le donne !

Puis, devant l'assistance stupéfaite ou scandalisée, c'est selon, il avait continué :

— Huit jours après les Pâques ! Nous célébrerons nos noces huit jours après les Pâques, c'est-à-dire à la Quasimodo.

Mais le pape Clément ? L'annulation ? Margot ? La bigamie ?

— Si le président de Sillery, que j'ai envoyé à Rome, revient bredouille, nous nous passerons de l'autorisation de Sa Sainteté !

Et pendant qu'au Vatican le Saint-Père marmottait :

— *È cosa difficilissima !*

S'il faut en croire Pierre de l'Estoile, Gabrielle soupirait :

— Il n’y a plus que Dieu et la mort du roi pour m’empêcher d’être reine de France.

Alors vite, la robe ! Qu’on la coupe et qu’on la couse ! Incarnat pâle, brodée d’or et d’argent, s’il vous plaît ! Non, pas blanche, il ne fallait tout de même pas exagérer ! Ample, aussi, très ample, même ! La future reine n’était-elle pas enceinte de cinq ou six mois ?

— Il n’y a plus que Dieu et la mort...

Le doigt de Dieu, Gabrielle le sentit passer sur son front durant la Semaine sainte de 1599.

Peu après avoir quitté Fontainebleau où la Cour était venue passer quelques jours. Henri l’avait accompagnée jusqu’aux bords de la Seine, à Savigny-le-Temple :

— En chaloupe, vous serez moins secouée, mon ange, pour regagner Paris.

Au matin du mardi 6 avril, escortée de Bassompierre et du maréchal de Montbazou, elle s’était donc laissée glisser sur le fleuve. En quittant Henri, elle avait pleuré à chaudes larmes.

— Prenez bien soin de mon César, de mon Alexandre et de mon Henriette, avait-elle lancé, se sentant subitement traversée par un noir pressentiment.

Henri, lui aussi, avait les yeux baignés de pleurs.

Au milieu de l’après-midi, l’embarcation toucha le quai de l’Arsenal. La quasi-reine s’en alla alors souper rue de la Cerisaie chez son ami Zamet, un banquier florentin qui lui passait tous ses caprices ; la nuit venue, elle fut hébergée à Saint-Germain-l’Auxerrois, chez sa vieille tante Mme de Sourdis et le lendemain, Mercredi saint, elle se réveilla un peu patraque.

À moins que ce ne fût la visite de Sully qui la mit de méchante humeur !

Le surlendemain, Jeudi saint, elle se confessa, se rendit à l’église du Petit-Saint-Antoine pour entendre l’office des ténèbres et décida de retourner souper chez l’ami Zamet.

Elle ne s’y attarda pas. Elle souffrait de violents maux de tête et de déchirantes nausées.

— J’ai comme des tranchées dans l’estomac, gémit-elle en rentrant chez Mme de Sourdis.

Puis elle s’évanouit.

Le vendredi, jour de la mort du Christ, alors qu’Henri a enfin été prévenu, qu’il a sauté sur le premier cheval venu et qu’il brûle maintenant le pavé de la

route de Paris, Gabrielle n'en peut plus de souffrir.

« Elle fut subitement prise de convulsions, raconte un témoin. C'était horrible à voir. Elle demeura moribonde plus d'une heure, le corps tordu et tendu comme un arc.

— On aurait pu croire qu'elle était possédée du démon, dit un autre, avec sa tête renversée, ses mains crispées, ses yeux exorbités, sa bouche tirée sur le côté gauche au point de rejoindre l'épaule. Et il valait mieux ne pas regarder son visage bleui et sa langue qui saignait, coupée par les mâchoires serrées comme l'étau ! »

En réalité, on s'en doute, le Malin n'avait pas le moins du monde pris possession du corps de Gabrielle. Elle souffrait tout simplement de ce que l'on appelle aujourd'hui une éclampsie puerpérale, c'est-à-dire de convulsions provoquées par un empoisonnement à l'albumine.

Mais que font les médecins, les chirurgiens, les apothicaires ?

Que peuvent-ils faire si ce n'est aller chercher le petit corps au fond des entrailles de la malade qui vient maintenant de perdre connaissance ? Ils espèrent qu'une fois libérée de son fruit la moribonde sortira du coma et qu'ils pourront alors la purger et la saigner consciencieusement.

« Ce fut affreux, dit l'un d'eux, car l'enfant mort-né fut vraiment arraché à pièces et à lopins. »

La saigner ? Encore eût-il fallu parvenir à endiguer l'hémorragie qui suivit l'extraction du petit cadavre démembré !

Pendant ce temps-là, Henri est arrivé au relais de Villejuif.

— N'allez pas à Paris, Sire, il est trop tard, lui dit Beringhen, son valet de chambre, en se précipitant sur lui.

Il explique qu'il vient d'arriver de l'hôtel de Mme de Sourdis où agonisait Gabrielle.

— D'ailleurs, Mme la duchesse ne vous verrait ni ne vous entendrait, ajoute-t-il. Elle est devenue aveugle et sourde. Vous ne la reconnaîtriez pas, vous non plus, tant son visage a été tordu par le mal.

Henri est comme foudroyé.

« Il resta planté là, se souvient le chancelier Pomponne de Bellièvre, hébété de chagrin, éperdu de douleur. De lourdes larmes glissaient sur son visage ridé et se perdaient dans sa barbe grise. »

C'est au petit matin du Samedi saint que Gabrielle cessa de souffrir. Elle allait avoir vingt-huit ans.

Pendant que Mme de Sourdis revêtait la dépouille de la robe incarnat pâle qui avait été confectionnée pour les noces de la Quasimodo, la nouvelle se répandit dans Paris. Comme une traînée de poudre de succession.

— C'est fête, aujourd'hui ! On dit que la chienne du roi a été empoisonnée !

— La garce est morte à deux pas du Louvre, elle n'aura pas eu le temps de souiller la chambre de la reine !

— Le ciel a voulu épargner au roi d'épouser une fille indigne !

— Elle avait fait un pacte avec le diable pour épouser Henri ! Elle a dû se tromper dans les doses !

Bref, toutes ces réflexions tendaient à prouver que Gabrielle n'était pas franchement regrettée.

Apprenant la tragique nouvelle, Sully confia à son épouse :

— Madame, aujourd'hui, vous n'irez point au coucher et au lever de la duchesse. Sa corde a rompu.

On dit aussi qu'il ajouta, en marmottant dans sa barbiche :

— Voilà le roi délivré de beaucoup de maux !

Ce qui était faux.

Du moins dans un premier temps.

Car Henri resta six jours cloîtré à Fontainebleau, à remuer ses souvenirs, ne voulant recevoir personne ni aucun compliment de condoléances.

Au septième matin, il fit appeler ses amis, Bellegarde, le comte de Lude, Termes, Castelnau, Monglas, Fronteval et quelques autres, sans oublier le duc de Retz. Il avait envie de bavarder un peu, besoin qu'on lui parle de son royaume.

Même s'il était sans reine.

« Comme il n'y a point de douleur si forte que le temps n'affaiblisse et que le roi n'était pas d'ailleurs de ces âmes faibles qui se plaisent à perpétuer leurs regrets et leurs -larmes, a observé le duc de Retz à cette occasion, on commença de s'apercevoir que son affliction diminuait. »

Non, Henri n'allait pas oublier Gabrielle en un clin d'œil.

Mais il était roi.

Ce qui changeait tout.

La souffrance d'un roi ne pouvant être commune et ne devant en aucun cas nuire aux affaires.

La correspondance qu'il adresse alors à sa sœur Catherine de Navarre – la marraine obligée de Catherine-Henriette ! – est assez révélatrice des sentiments qui le hantent pendant sa retraite de Fontainebleau.

« Ma détresse est aussi incomparable que l'était le sujet qui me la donne. La racine de mon amour est morte. Elle ne rejettera plus. Cependant, puisque Dieu m'a fait naître pour le royaume et non pour moi, désormais tous mes sens et mes soins ne seront plus employés qu'à son avancement et sa conservation. »

Même si l'heure est infiniment triste, puisque « ses belles amours » reposent maintenant à l'abbaye de Maubuisson, on ne peut s'empêcher de sourire en entendant Henri affirmer qu'à l'avenir il n'emploiera plus ses sens que pour « l'avancement et la conservation de son royaume ».

Le cercueil de Gabrielle est à peine cloué qu'on retrouve le roi dans les folles soirées du sieur de Sigogne.

Hardi fêtard, Charles Timoléon de Sigogne passait pour être le ministre des plaisirs, l'entremetteur attitré du Vert Galant.

Un clou chasse l'autre, vertudieu !

Je renie Coton

Charles Timoléon de Beauxoncles, seigneur d'Oucques-la-Joyeuse et de Rocheux, plus simplement connu sous le nom de Sigogne, était bel et bien le grand ordonnateur des coquinerie royales.

— Le pourvoyeur attitré en gotons d'aguichante tournure ! s'amuse un contemporain.

Engagé sous l'étendard de la Ligue, il n'avait pas été long à abandonner les guisards pour se rallier au Béarnais. En retournant allègrement son pourpoint il avait gagné l'estime d'Henri qui le nomma aussitôt gouverneur de Châteaudun.

Où on ne le vit guère, car il préférait de très loin traîner ses chausses à Paris ou bambocher dans son château de Marchenoir plutôt que de croupir à la tête de la garnison d'une austère forteresse des confins de la Beauce et du Perche.

S'il avait été modestement courageux sur les champs de bataille, il était devenu franchement téméraire dans les -bouges de la capitale.

« Il était passé maître en gredineries, en ribotes hardies et les dames maquerelles ne pouvaient rien lui refuser », se souvient un de ses petits camarades de débauche.

Et il amusait le roi, qui avait bien besoin de se changer les idées après la mort tragique de Gabrielle, la presque reine, et qui ne fut donc pas long à reprendre goût aux soupirs et aux pâmoisons de ces dames.

Ces dames, ils n'avaient aucun scrupule à se les partager l'un l'autre.

La potelée Mme de Montauban, par exemple.

Cette fille d'aubergiste de dix-sept ou dix-huit ans avait épousé un vieux galantin qui ne la couvrait... que de bijoux.

On dit qu'elle ne se fit pas trop prier quand le roi entreprit de mettre un peu de désordre dans ses vêtements et qu'elle découvrit alors des émotions que son barbon n'avait pas été en mesure de lui faire sentir.

Pendant qu'ils y étaient, Henri et son complice en profitèrent pour séduire Martine, la chambrière de la Montauban.

Sigogne raconte que la maîtresse de maison accepta volontiers que le roi présentât ses hommages à cette Martine-là, en émettant toutefois une réserve : il fallait qu'Henri fût un bon musicien.

— Les musiciens accordent leurs instruments avant de jouer leur morceau, vous ne viendrez donc me voir que -lorsque nous serons au diapason !

Il y eut la Fanouche, aussi, une jeune danseuse qui n'était pas sauvage et à qui Sigogne demanda d'effectuer quelques entrechats pour Sa Majesté. Une aventure de deux ou trois soirs, ni plus ni moins, mais qui permit sans doute au patron du royaume de ne pas sombrer dans la neurasthénie. Dans ces conditions, Mlle d'Haraucourt, Mlle Clein, Mme de Maupeou, Mme Aarsen, Mme de Boinvillle, et quelques autres sont également à inscrire sur la liste des antidépresseurs du roi !

« Malgré ces amourettes, raconte un chroniqueur anonyme du siècle d'Henri IV, le roi, dont le cœur demeurerait sans emploi véritable, ne pouvait s'empêcher de songer souvent à la défunte et de renouveler ses regrets. Ses favoris, qui le connaissaient et qui savaient qu'il n'y avait pas de meilleur moyen pour le tirer de son chagrin que de le mettre aux prises avec une nouvelle beauté qui pût vraiment le consoler de celle qu'il venait de perdre, l'engagèrent à une partie de chasse auprès de Malesherbes, un domaine qui appartenait au marquis d'Entragues.

Or, le château du Bois-Malesherbes abritait une brunette de vingt ans, aux yeux bleus, une demoiselle qui passait pour une des plus jolies filles du royaume. On disait d'elle, en effet, qu'elle était si souple et svelte qu'elle aurait pu jaillir du ciseau de Jean Goujon sculptant ses nymphes !

Élevée au cœur du Gâtinais, dans la vallée de l'Essonne, entre Paris et Orléans, à mi-chemin de Nemours et de Pithiviers, la demeure du Bois-Malesherbes, bâtie carrée, sobre, à quatre tours, était alors la propriété de François d'Entragues et de Marie Touchet, son épouse.

Lui, le maître des lieux, il avait mangé à tous les râteliers ; elle, la châtelaine, elle avait été la maîtresse de Charles IX qui lui avait d'ailleurs joliment imaginé cette anagramme : Marie Touchet, *Je charme tout*. Un charme volcanique, sans doute, puisqu'on lui avait reproché de n'avoir pas assez ménagé la santé fluette du roi pulmonaire. Elle avait hérité un fils de ses étreintes ardentes avec le roi de la Saint-Barthélemy, en la personne de Charles de Valois, devenu duc d'Angoulême et grand prieur de l'ordre de Malte.

Le 8 mai 1599, sous prétexte de forcer quelques lièvres, Henri est invité à entrer dans la cour du château des En-tragues.

Il la voit !

Or, on le sait, elle est plus que jolie, elle est belle !

Le teint laiteux, le décolleté aussi, le sourire enjoué, presque polisson, le regard tour à tour canaille ou effarouché, tout est réuni chez cette petite bacchante pour qu'en la contemplant le roi s'enflamme ou que lui vienne l'eau à la bouche.

Elle a vingt ans, il en a presque quarante-sept. Il est un vieux soupirant, elle est sans doute ingénue, qu'importe ! Il sait que la foudre vient à nouveau de le frapper, comme naguère, à Cœuvres, chez le marquis d'Estrées. Il sait qu'il ne s'agit pas d'un de ces petits éclairs qui vous illuminent hâtivement une nuit avant de disparaître dès la première lueur de l'aube. Non, cette fois l'orage gronde profondément dans ses artères. C'est décidé, il vivra avec Henriette, s'il le faut il l'épousera et elle sera reine !

Et tant pis si, pendant ce temps-là, le scrupuleux Sully poursuit les pourparlers italiens pour que Marie de Médicis puisse un jour coiffer la couronne.

Toutefois, Henriette commence par faire le gros dos. Elle accepte bien de ronronner un peu mais, si la menace se précise, si le roi lui parle de caresses, elle sort ses griffes.

— Je ne suis pas celle que vous croyez !

En réalité, l'ingénue est coquine, plus chipie que prude.

Ce qui n'échappe pas à Sully, toujours très lucide.

— C'est une pimbêche et rusée femelle, dit-il bientôt au roi. Voyez comme elle a le bec bien affilé !

Mais quand on aime, on n'écoute pas !

Henriette, en revanche, a bien retenu les conseils avisés de sa mère. Hier elle-même a payé de sa personne, aujourd'hui elle est donc bien placée pour l'initier à l'art et la manière de devenir une vraie favorite, si ce n'est davantage. Et les leçons de Marie Touchet à sa fille peuvent se résumer en quatre mots ou quatre temps : séduction, excitation, hésitation et reddition.

S'agissant de la séduction, c'est déjà gagné.

Pour ce qui est d'aviver la passion d'Henri, elle ne va pas trop mal se débrouiller, la finaude.

Quoique...

Parce qu'à force de jouer subtilement sur de savantes avances d'abandon et de pudiques retraits, le roi – qui n'était tout de même pas le dernier des roués ! – fait mine de se lasser et quitte subitement Malesherbes en annonçant qu'il s'en va traquer la hase à Châteauneuf où l'attend le maréchal de La Châtre.

Or celui-ci est aussi le père de deux filles en âge de se laisser courtiser.

Et on dit que la plus jolie des deux ne fit pas longtemps la fine bouche !

Passant par Chenonceaux, il s'amourache aussi de Marie Babou de La Bourdaisière, une fille d'honneur de la veuve d'Henri III et cousine de la pauvre Gabrielle. Il se grise, il tente d'oublier Henriette.

Henriette, elle, ne l'oublie pas. Estimant sans doute que la phase « excitation » ne prend pas la tournure escomptée, les Entragues sont arrivés à Paris. Ils ont senti le danger.

D'autant qu'ils ont commis une terrible maladresse en renvoyant au roi le superbe collier d'or qu'il avait fait porter à l'attention de la jeune fille.

— Ils ne veulent pas de mon or, s'emporte Henri, qu'on leur fasse livrer un cent d'abricots !

Alors, tout est perdu ?

Non, car Henri se mord bientôt les doigts. Il n'aurait pas dû être aussi désinvolte. Il s'est comporté en gamin mal élevé et jaloux, il le regrette, il le fait savoir à l'objet de sa flamme, il implore même son pardon. Ah, les ravages que peut causer une passion effrénée, même chez un individu intelligent !

Opération excitation réussie !

Le roi est prêt à avaler couleuvre sur couleuvre.

Passons maintenant à la séquence hésitation.

Ici aussi, Henriette va exceller. Elle n'ignore plus que le monarque vieillissant, saisi à cœur par le démon de midi, est prêt à toutes les concessions. Elle parle alors de sa virginité, de ses parents qui n'accepteront jamais qu'elle se livre sans une promesse de mariage.

— Cédez, si vous m'aimez, minaude-t-elle, et vous verrez que je pourrai enfin accéder à vos moindres désirs.

— Et il faut nous verser cent mille écus, ajoute Marie Touchet.

La somme était effarante ! Cela mettait tout de même la vertu – pour ne pas dire le pucelage ! – d'Henriette à plus de trois millions de nos francs de l'an 2000 !

On imagine la colère de Sully contraint de piocher la rançon de l'amour dans les caisses pourtant désargentées du royaume.

— Ventre-saint-gris ! s'exclame-t-il, voilà une nuit chèrement payée !

Mais malgré la livraison rapide des sacs de pièces d'or chez les Entragues, la valse-hésitation continue et Henri ne peut pas encore profiter de son acquisition.

Pourquoi ?

— Parce que mes parents sont gens vertueux et qu'il faut garantir leur honneur dans le monde ainsi que leur conscience envers Dieu, explique calmement la digne – et très docile – fille de Marie Touchet.

— Jarnicoton ! bondit le roi. Que réclament-ils encore maintenant que j'ai craché au bassinet ?

Henri IV jurait souvent en lançant de tonitruants « jarnicotons » et en réalité il possédait même le *copyright* de ce juron. Dans sa jeunesse, il usait et abusait du « jarnidieu », un blasphème béarnais qui peut se traduire par « je renie Dieu ». Jusqu'à ce que son confesseur, l'abbé Coton, lui fît observer qu'à trop cracher sur le Père éternel, il serait immanquablement voué à la damnation éternelle au jour du Jugement dernier.

— Eh bien, dans ces conditions, dorénavant jarni plus Dieu mais jarnicoton (je renie Coton) ! s'écria le roi, franchement hilare.

Il ne sourit pas, en revanche, en apprenant les dernières requêtes de la famille d'Henriette. Pour achever de négocier le dévergondage de leur belle enfant, les parents souhaitaient encore qu'on lui offrît une terre plantée d'un élégant château et, exigence insensée, ils attendaient que le roi signât une promesse de mariage ! C'était à ce prix qu'il serait enfin autorisé à s'attarder dans les bras de leur « innocente » fille !

Pour la terre et le château, la question fut vite réglée. Henriette se vit gratifiée du domaine de Verneuil-en-Beauvaisis. Un futur marquisat.

Pour la marche nuptiale, l'affaire ne traîna pas non plus.

— Nous, Henri Quatrième, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, promettons et jurons devant Dieu, en foi et parole de roi, à messire François de Balzac, sieur d'Entragues, chevalier de nos ordres, que, nous donnant pour compagnie demoiselle Henriette Catherine de Balzac, sa fille, au cas que dans six mois, à commencer du premier jour du présent, elle devienne grosse et qu'elle accouche d'un fils, alors et à l'instant, nous la prendrons pour femme et légitime épouse... Ce jour d'hui 1^{er} octobre 1599.

Henri se moquait sans doute éperdument de l'engagement qu'il venait de parapher.

D'abord parce qu'il était encore légitimement marié et que, le moment venu, il saurait mettre le poids de la reine Marguerite dans la balance. Ensuite, parce qu'il savait que personne ne pourrait jamais le contraindre à respecter sa parole. Qui donc oserait obliger le roi à passer l'anneau nuptial au doigt d'une gourgandine ?

On en est donc là à la date du 1^{er} octobre.

On en est toujours là à la date du 14 octobre !

Car, entre-temps, l'insatiable Entragues a encore poussé les enchères. En faisant savoir, notamment, qu'il guignait la terre de Beaugency, près de Blois.

Il l'obtint.

En faisant savoir qu'un bâton de maréchal le transporterait au comble de la félicité.

Il ne l'obtint pas !

Le 15 octobre au matin, bravant la colère du marquis d'Entragues, Henri galope vers Malesherbes. Il sait qu'Henriette se trouve au château. Il lui a écrit pour lui annoncer sa venue. Ce sera aujourd'hui, la reddition, aujourd'hui ou jamais ! Il lui a déjà fait parvenir ces quelques vers de mirliton :

*Je vous offre sceptre et couronne,
Mon sincère amour vous les donne.
À qui puis-je mieux les donner ?
Roi trop heureux sous votre empire,
Je croirai doublement régner,
Si j'obtiens ce que je désire.*

Et il l'obtient enfin !

— La pie est au nid, grogne alors Sully dans sa barbe grisonnante.

Henri grogne, lui aussi, mais de satisfaction et de jouissance. « Bouc débraillé », il vient de livrer une première joute galante qui augure formidablement des suivantes.

La pie et le bouc !

Pauvre petite pie, néanmoins, même si elle n'avait eu que ce qu'elle méritait !

« Car non seulement il sentait le faisan, raconte d'Aubigné, mais il était sale et rongé par la pire vermine.

— Oui, il pue comme charogne, avouera Henriette. Bien lui prend d'être roi, sans cela on ne pourrait le souffrir.

— Comment vouliez-vous que l'amour allât se nicher entre un nez et un menton qui se mêlaient l'un à l'autre et le faisaient ressembler à Polichinelle ? » s'étonne Mme de Rohan.

L'amour niche où il veut.

Henri venait de constater qu'il pouvait encore palpiter comme à vingt ans et que ses sens n'étaient en rien émoussés par l'âge.

Pourtant, au XVI^e siècle, à cinquante ans, on était un vieillard.

Triste époque !

Henri n'est pas triste, lui. Et il le confie à sa nouvelle maîtresse quelques jours après l'avoir enfin connue bibliquement.

— Je vous aime plus que vous ne vous aimez vous-même. Je t'aime, mon menon à moi, je te baise un million de fois, je caresse tes petits garçons et je les baise à la guisarde...

Tous les historiens qui se sont penchés sur l'abondante correspondance amoureuse du Vert Galant sont unanimes : l'expression les « petits garçons » désigne incontestablement les seins d'Henriette. Quant à savoir comment Henri pouvait les honorer à la guisarde, le problème n'a jamais été résolu.

Ah, la tragique incertitude de l'histoire !

Donc, après la reddition, la liaison.

— Une liaison qui, malgré les déceptions, les parjures, les trahisons et les ruptures à répétition, allait durer dix ans, soupire un contemporain.

Et il ne fallait pas être Nostradamus pour prévoir que ces amours-là seraient fort tourmentées. À l'heure où il s'emparait enfin de la virginité de la Vénus de Bois-Malesherbes, Henri IV n'ignorait pas qu'il finirait par épouser

Marie la Florentine, la fille de François de Médicis et de Jeanne de Habsbourg. Politique obligeait.

Et la finance aussi, puisque en mettant officiellement Marie de Médicis dans son lit, Henri IV allait être en mesure d'éponger la dette colossale d'un million deux cent mille écus que son royaume avait contractée auprès du grand-duc de Toscane depuis des décennies.

— En convolant avec la Médicis vous n'épouserez jamais que votre banquière, rageait Henriette qui n'était plus dupe.

Surtout depuis décembre, c'est-à-dire depuis l'annonce que Rome avait accepté de prononcer l'annulation du mariage du roi Henri très chrétien et de la sérénissime reine Marguerite de Valois.

L'acte de cette dissolution avait été en effet publiquement affiché – le 17 décembre – dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, paroisse du Louvre.

Henriette n'est pas dupe, soit, mais elle n'est pas désespérée. D'autant plus qu'elle porte un fruit du roi.

— Encore faut-il que vous ayez un fils, dit Henri qui finit par ne plus savoir sur quel pied danser le branle.

« Dès le lendemain, raconte Hardouin de Péréfixe, une litière roulait sur la route d'Orléans. Enfouie dans un tas de coussins filés d'or et d'argent, la maîtresse du roi comptait les lieues qui défilaient.

— Plus vite ! Plus vite ! »

Cette litière se rendait à Notre-Dame de Cléry où Henriette avait l'intention de demander à la Vierge Marie, à grand renfort de neuvaines et d'ex-voto, de lui faire avoir un enfant du sexe masculin.

Ni masculin, ni féminin, il n'y eut pas d'enfant.

Il y eut un orage, quelques mois plus tard, une horrible nuit de tonnerre sur Paris, lors de laquelle Henriette, paniquée, mit au monde un enfant mort-né.

« Ce tonnerre s'est abattu dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, a noté Pierre de l'Estoile. Il est même tombé sur une image de la Vierge qu'il a brûlée avec sa chemise et celle de son fils. »

Henri fut soulagé. En quelque sorte cet orage venait de balayer les conséquences de son coup de foudre.

Maintenant – et grâce au ciel ! – il était bel et bien délié de sa promesse.

Il put alors cheminer vers la Savoie où il envisageait de faire un brin de guerre au duc Charles-Emmanuel, lequel s'était indûment emparé d'un

morceau du Dauphiné – le marquisat de Saluces, en l’occurrence.

— Je pars, avait-il lancé à Henriette.

— Je vous rejoindrai !

Cela n’enchantait pas vraiment le roi, car, à l’occasion de cette campagne destinée à faire de Charles-Emmanuel un « duc sans Savoie », il avait également envisagé de se rapprocher de la frontière italienne pour y accueillir sa fiancée.

Son épouse, plutôt, puisque le mariage aurait déjà été célébré par procuration.

À la fin de juillet de 1600, Henri est à Lyon. Il y passe de longs moments à contempler les miniatures qu’on lui a livrées. Elles figurent toutes les portraits de la future reine. Puis il ne résiste pas à l’envie de lui écrire. Et tant pis si elle ne comprend pas encore un traître mot de français ! « J’espère être à Chambéry dans huit jours. Je souhaite que le duc de Savoie soit raisonnable... j’ai pris les eaux de -Pougues, de quoi je me suis très bien trouvé. Je serai donc en parfaite santé à votre arrivée et nous pourrons faire un bel enfant qui fera rire nos amis et pleurer nos ennemis. Frontenac me dit que vous désirez avoir quelques modèles de la façon dont on s’habille en France. Je vous envoie des poupées et, avec M. le duc de Bellegarde, je vous enverrai un très bon tailleur. »

Quelques jours plus tard, depuis Grenoble, il ajoute : « Hâtez votre voyage le plus que vous pourrez. S’il était bienséant de dire que l’on est amoureux de sa femme, je vous dirais que je le suis extrêmement de vous. »

Or, il ne l’avait jamais vue.

Quant à la pauvre Marie de Médicis, il était évident qu’elle n’avait pas eu son mot à dire.

Alors que le roi de France prie la Florentine de hâter son voyage, c’est Henriette qui débarque à Grenoble, sans crier gare. Et elle est blême de colère. Pourquoi ? Henri ne venait-il pas de la titrer marquise de Verneuil ?

— Comment avez-vous pu imaginer que je me contenterais de ce hochet !

Elle voulait être reine, la fille de Marie Touchet. Elle a été dupée. Ne lui a-t-on pas annoncé l’arrivée imminente de la Médicis ? Elle n’a même plus le temps de se lancer dans une nouvelle grossesse qui aurait fait sans doute hésiter son amant.

« Ses criailleries n'ont jamais été aussi effroyables, se souvient Bassompierre qui fut témoin des scènes de ménage du couple passionnel.

— Quand doit-elle arriver, au juste, votre grosse banquière ?

— Dès que j'aurai chassé toutes les grosses putains de la Cour ! »

En effet, l'atmosphère était tendue.

Mais il paraît que la bile se refroidit aussi vite qu'elle s'était échauffée. Grâce à Henriette qui connaissait le défaut de la cuirasse royale sur le bout de ses doigts experts. Car ces doigts-là, souples et prompts à tisser les liens du plaisir, savaient aussi les dénouer au goût du roi. Tour à tour voluptueuse, mutine ou brûlante comme l'enfer, elle le tenait bien par la barbichette. Il était sous dépendance, plongé dans la servitude amoureuse, drogué à la chair impudique.

Évidemment, quand elle apprit dans les premiers jours d'octobre que son amant avait épousé la « grosse banquière » par procuration et que la cérémonie s'était déroulée dans la merveilleuse cathédrale de Florence, elle ne se sentit plus de haine.

« Les brouilles et les colères du roi avec la marquise recommencèrent, explique Bassompierre, elle ne voulait pas le quitter, elle faisait voir à tout le monde les promesses qu'il lui avait baillées, elle s'en prévalait, estimant qu'elles suffisaient pour faire déclarer nul le mariage conclu à Florence et pour obliger le roi à l'épouser. »

À la suite de quoi elle claqua la porte.

— Je rentre à Verneuil !

Et Henri fut tout malheureux-dépité.

« Nous sommes trop bien ensemble, lui écrit-il toutes affaires cessantes. Trop bien pour qu'il puisse en être autrement. Je vous le montrerai bien par mon prompt retour. »

Un prompt retour ?

Les amants terribles restèrent tout de même plus de trois mois sans se voir.

Trois mois durant lesquels Henri a appris à connaître la Médicis.

Et Henriette, la consolation dans les bras du sieur de Sigogne, le prince des libertins que l'on sait et le grand trousseur de vertugadins devant l'Éternel.

Il est sûr que les *vertu-gardiens* de la marquise de Verneuil ne ressemblaient en rien à des ceintures de chasteté. Il est sûr, aussi, que Charles Timoléon de Sigogne profita de l'éloignement du roi pour aller les lui

délacer. Il est sûr, enfin, qu'après avoir découvert la correspondance fiévreuse et les épigrammes « classées X » que son ribaud d'ami avait adressées à Henriette pendant son absence le roi entra dans une colère noire. Jusqu'alors, pourtant, il n'avait jamais rechigné à partager ses galanteries. Cette fois, c'était intolérable ! La marquise de Verneuil devait être considérée comme SA propriété privée. Qu'on se le dise !

Et qu'on exile Sigogne à Dieppe !

Cela étant, pendant qu'Henriette se consolait à sa manière, un soir de décembre, lui, à Lyon, il n'avait eu aucun scrupule à investir le lit de Marie de Médicis.

— La place a bien résisté, j'ai dû engager le combat à trois reprises, s'est-il vanté le lendemain matin à son valet.

Et pourtant, la veille, à l'archevêché, en apercevant la femme avec laquelle il allait dorénavant devoir s'employer à propager officiellement la race des Bourbons, le nez dans la barbe il avait marmotté, sinistre :

— On m'a joué, elle n'est point belle.

Mais il faut croire que l'attrait de la nouveauté...

Et puis quoi, il ne s'était pas marié pour s'amuser !

Il est vrai qu'elle n'est vraiment pas belle, Marie de Médicis.

Avec un peu d'indulgence on pouvait lui voir le teint éclatant, le nez bien dessiné, le regard droit, la chevelure opulente et la hanche arrondie. Avec un brin de sévérité, elle avait les joues couperosées, le front taillé à la hache et la bouche un peu prognathe. Son menton, à la mode des Habsbourg, ressemblait à une galoche et ce n'était plus sa chevelure qui brillait par son opulence, c'était son tour de taille.

Ses hagiographes la disent vive et enjouée, les gens de bon sens la trouvaient molle ou trop obstinée, un peu balourde, lente d'esprit, presque sotté, pour tout dire.

Henriette et Marie, c'était le jour et la nuit !

Le 17 janvier 1601, dès la signature des accords de paix avec la Savoie, Henri quitte Lyon à franc étrier. Terminée, la lune de miel ! Il a prétexté que son métier de roi l'appelait de toute urgence à Paris et il a conseillé à la reine de le rejoindre « à petites journées ». Dans son état, il aurait été trop risqué de voyager tambour battant.

Dans son état ?

Ah, il avait été vite en besogne, le bien nommé Vert Galant !

S'agissant de la verueur, soit, il était encore bien nommé, mais au chapitre de la galanterie on peut tout de même s'interroger : que penser de cet homme qui n'a pas pris soin de se débarbouiller – ne serait-ce qu'un peu ! – avant d'aller consommer son mariage ?

« Quand la reine coucha avec lui pour la première fois elle se trouva terriblement imprégnée de son puissant fumet bien qu'elle se fût elle-même abondamment aspergée d'essences de son pays », raconte l'ambassadeur de Venise qui se trouvait à Lyon au soir des noces.

Henri a quitté Marie le 17 janvier, huit jours plus tard il est arrivé au château de Verneuil. Dans le lit de la marquise.

Il avait bel et bon dos, le métier de roi !

« Ils demeurèrent en plaisir d'amour durant huit ou dix jours », affirme un chroniqueur.

Et quand ils se relevèrent, Henriette n'avait plus rien à envier à la Médicis !

Henri IV est un mufle.

Comment le qualifier autrement, ce roi qui envisage maintenant de présenter sa maîtresse à sa femme et de les faire vivre toutes deux sous le même toit du Louvre ?

D'abord, soutenue par Sully qui craint le pire, Henriette refuse. Puis elle finit par céder. Le roi a réussi à la convaincre qu'il n'y aurait que des avantages dans ce *modus vivendi* de coexistence pacifique.

L'ambassadeur Baccio Giovannini a assisté à la scène :

« Le roi entra chez la reine en précédant une jeune femme toute souriante et sûre d'elle-même. En désignant cette jeune femme, il annonça paisiblement à la reine :

— Madame, cette femme qui est ma maîtresse veut aussi être votre humble et particulière servante !

Henriette esquissa alors une vague révérence, mais il aurait fallu qu'elle fît la grande révérence de cour ! poursuit l'ambassadeur florentin. Alors le roi pesa assez rudement sur son épaule, comme s'il voulait forcer l'insolente maîtresse à s'agenouiller devant son épouse, jusqu'à lui baiser le bas de la robe, ainsi que l'exigeait l'étiquette. »

À cet instant Henriette se serait comportée comme une « Ravaillac » avant l'heure que cela n'aurait surpris personne. Mais non, elle dut sans doute se contenter d'avaler sa rancœur.

La reine aussi, si l'on en croit Giovannini :

« Elle dissimula tout, mais elle pesta intérieurement contre la *putane*, et ses déplaisirs rentrés restèrent en force. »

Que penser de ce roi qui, quelques jours plus tard, sous les yeux mêmes de la reine et de sa « particulière servante », se met à lutiner à pleine bouche une jeune et ravissante demoiselle d'honneur italienne ?

Et qui annonce le lendemain :

— Je ne l'ai pas trouvée pucelle, ventre-saint-gris !

Un bouillon d'oseille et de bourrache

Henri est rustre et maladroit ?

Peut-on vraiment lui en vouloir ?

La reine fait sa « rechignée », elle est « froide de corps et d'âme triste », aussi gracieuse qu'une porte de prison. Mais il s'en moque et il a bien raison.

Henriette promet de se venger ? Il n'en croit pas un mot.

Là, il a tort.

Au vrai, on ne peut guère lui tenir rigueur de son comportement pour le moins indélicat.

Pour deux raisons, au moins. En premier lieu, il est évident que l'époque dans laquelle il caracole n'est en rien comparable à la nôtre. Il y a quatre siècles, hélas pour nos grand-mères, nul n'envisageait encore l'égalité des sexes. Malgré la Renaissance et les exemples de quelques femmes émancipées – on songe à Diane de Poitiers, à Catherine de Médicis et même à la reine Margot –, le joug du mâle pesait encore lourdement sur les jolies épaules de nos aïeules.

Lesquelles, d'ailleurs, ne pouvaient espérer demeurer jolies très longtemps. En règle générale, à vingt-cinq ans, une femme était déjà déformée par six ou sept maternités. Elle n'avait pas le choix : si « elle rechignait à l'enfantement », elle était battue.

Et en aucune manière autorisée à aller porter plainte auprès du commissaire de police du quartier.

Le commissariat de police est une invention d'Henri III. À compter de l'an 1586, chaque ville de parlement, de présidial et de bailliage fut en effet tenue d'avoir son commissaire-examineur.

En revanche, la justice stigmatisait le mari qui se laissait frapper par sa femme.

La pudeur fait défaut à Henri IV ?

Non ! – et c'est la deuxième raison – elle ne lui faisait pas défaut puisqu'elle n'existait pas ! Du moins, telle qu'on peut la concevoir aujourd'hui. On n'hésitait pas alors, dans ces décennies-là, et sans la plus petite gêne, à livrer le combat amoureux dans les couloirs ou sous les tables des banquets ; on raffolait des mots lestes et des gestes obscènes, on se soulageait au grand jour, on était tenu de consommer son mariage devant témoins, d'accoucher en public, etc.

Et le roi mettait la même bonne humeur à savourer les délicates *Odes* du cher Ronsard qu'à se purlécher des vertes *Stances aux petits vits* de ce gros coquin de Sigogne !

Accoucher en public ?

Pour Marie de Médicis, l'épreuve se déroula le 27 septembre 1601.

Pendant tout l'été les ventres s'étaient arrondis, et il était logique – de Lyon à Verneuil-en-Beauvaisis on a été témoin des conceptions – que la reine fût mère quelques jours avant la favorite.

Les ventres s'étaient arrondis, mais pas les angles !

Il faut dire que, comme à son habitude, Henri n'avait pas été d'une rare délicatesse.

« Il va me naître en même temps un maître et un valet, avait-il annoncé gaillardement.

— Il faudra bien qu'il la quitte, sa *putane* ! glapissait la Florentine qui rongait son frein.

— Quand bien même elle pondrait un fils, c'est moi qui aurais le Dauphin ! » hurlait la marquise en furie.

Car non seulement elle était persuadée qu'elle allait mettre au monde un vigoureux héritier mais elle se targuait toujours de la promesse que lui avait donnée Henri IV avant de sombrer dans... la bigamie.

— Il est fort musculeux et il a le croupion tout velu, observe le médecin Jean Héroard en découvrant l'enfant que la reine vient de délivrer.

— *È maschio ? È maschio ?* C'est un mâle ? demande la reine qui ne maîtrise absolument pas le français.

— Il a les parties les plus belles que j'aie jamais vues chez un nouveau-né ! s'exclame Catherine, la sœur d'Henri.

Donc, c'est un Dauphin !

Les princes du sang, Conti, Charles de Bourbon, le comte de Soissons et Montpensier, la duchesse de Nemours, la marquise de Guercheville, Mme de Montglat et quelques autres spectateurs peuvent le certifier, l'enfant était bien relié à l'« arrière-faix », c'est-à-dire au placenta. Il n'y a donc pas eu de substitution, Marie de Médicis vient de donner un futur roi à la France.

À présent, la salle octogonale du château de Fontainebleau, dans laquelle la parturiente a gémi pendant plus de vingt heures avant de s'évanouir de bonheur, est véritablement prise d'assaut par toute la cour. Les deux cents personnes qui piaffaient derrière les portes sont entrées dans un brouhaha indescriptible. On s'embrasse, on se bouscule, on se piétine, c'est à grands coups de coude que chacun tente de se frayer un passage jusqu'au berceau du futur Louis XIII.

Et l'hygiène, dans tout cela, qu'en faites-vous, docteur Héroard ? Car on aurait tout de même pu établir une manière de cordon sanitaire autour du poupon frileux et de sa mère fraîchement meurtrie ! Non, il ne faut pas rêver, en 1601 la prophylaxie était encore du domaine de la science-fiction.

Le poupon est frileux ? Oui, pour l'instant il semble même « saisi d'une grande faiblesse ».

— Du vin ! Qu'on nous apporte du vin ! dit Henri en s'adressant à l'un de ses premiers valets.

Et il place bientôt le goulot d'une bouteille entre les lèvres de la sage-femme.

— Fais comme à ton habitude.

Alors, la Boursier – que l'on connaissait sous ce nom bien qu'elle s'appelât officiellement Louise Bourgeois – engloutit une pleine lampée de vin blanc, la fait tourner entre ses joues pour la mettre à température et la souffle d'un trait dans la bouche du Dauphin.

L'hygiène, toujours l'hygiène !

L'effet d'un électrochoc ! Le bébé se met aussitôt à hurler et Henri à sauter de joie. Avant de prendre son épée et de la déposer sur le petit corps tout gringalet, en proclamant :

— Mon fils ! Puisses-tu l'employer à la gloire de Dieu et à la défense de la Couronne et du peuple.

On imagine que la Boursier s'empressa d'ôter rapidement le glaive royal du dessus de la poitrine du frêle enfant, du moins avant qu'il ne finît prématurément sa carrière, étouffé pour le compte.

Scénario plus discret, un mois plus tard, à Verneuil-en-Beauvaisis, quand Henriette remit les pendules à l'heure en donnant naissance à un autre fruit du roi – *uno maschio* ! – qui fut baptisé Henri-Gaston.

« Gaston, en souvenir de Gaston de Foix, l'illustre allié de la famille royale de Béarn, consigne Pierre de l'Estoile. Le Roi baisa ce fils et le mignarda fort, ajoute-t-il, puis il le déclara plus beau que celui de la reine sa femme, qu'il disait ressembler aux Médicis, étant noir et gros comme eux. »

Mais quand on songe qu'à l'heure où accouchait Henriette, Marie se ressentait déjà des assiduités royales ! Le devoir d'État rivalisant avec le devoir conjugal, l'insatiable roi de France n'avait même pas attendu les relevailles avant de « rebesogner son épouse légitime ».

Aussi, quel étonnant ménage à trois ! Il y a là Henri, tel un Priape en gloire, il y a la Médicis, telle une « noiraude mal aimable », il y a la marquise de Verneuil, alias la *putane*, et il y a toute la marmaille, c'est-à-dire les deux derniers, que l'on vient de voir apparaître, et les trois rejetons d'Estrées, Catherine, César et Alexandre, qui, eux, sont élevés à Saint-Germain.

Des enfants de Gabrielle, Alexandre était le plus gourmand. Il se goinfrait de dragées, de sucre d'orge ou de pomme, et avait coutume d'avaler de pleines poignées de berlingots – de *berlingozzo*, terme venu de l'Italie des Médicis – en marmottant, radieux et la bouche pleine :

— Bon, bon !

Bonbon : ce mot désignant une friandise faite avec un sirop de sucre concentré jusqu'à la cuite au cassé a donc vu le jour chez les bâtards d'Henri IV s'empiffrant à Saint-Germain, le saviez-vous ?

Savez-vous également qu'aujourd'hui les confiseurs devraient toujours avoir une pensée émue et reconnaissante pour Alexandre de Vendôme, dont le bégaiement glouton a engendré ce mot historique qui est à l'origine du succès de leur petit commerce.

Les dentistes aussi !

Ménage à trois ? À quatre, même, car, entre deux étreintes ou deux scènes de ménage, Henri n'oublie jamais celle qui est à ses yeux plus qu'une reine et plus qu'une maîtresse, celle qui est à la fois la mère, l'épouse, l'amante, la sœur, la huguenote ou la guisarde, il n'oublie jamais la France.

Elle était valétudinaire, exsangue, on la disait condamnée, la « fille aînée de l'Église », quand il l'avait ramassée sur le bord du fossé, en 1589, à la mort d'Henri III. Treize ans plus tard, la moribonde avait retrouvé de bonnes joues rebondies.

Par quel miracle ?

L'amour, toujours l'amour !

Car jamais, sans doute, un roi n'a aimé la France comme Henri l'a aimée. Pour l'avoir sillonnée pendant toutes ses années d'errance, pour avoir embrassé tant de ses paysages, pour s'être si souvent frotté à elle il la connaissait à fond, il la sentait, il était véritablement en osmose.

Combien de souverains ne l'ont observée que du haut du trône, dans une lunette à champ restreint ?

« Lui, raconte Mathieu, son historiographe, quand il allait par le pays, il s'arrêtait pour parler au peuple, s'informait des passants d'où ils venaient, où ils allaient, quelles denrées ils portaient, quel était le prix de chaque chose et autres particularités. »

— Les rois, mes prédécesseurs, ajoute Henri, tenaient à déshonneur de savoir combien valait un teston. Moi, je voudrais savoir combien vaut une frite et combien de peine ont ces pauvres gens pour l'acquérir afin qu'ils ne fussent chargés que selon leur portée.

Il n'aurait sans doute pas été étonné s'il avait assisté à l'interview de ce président de notre V^e République resté coi et benêt quand une journaliste – et ministre éphémère – lui demanda s'il avait une vague idée du prix de la baguette et du ticket de métro.

— Il faut que les Français soient chargés selon leur portée, dit le roi.

Il avait donc parfaitement saisi ce que nos actuels gouvernants cherchent encore à comprendre. Sully, l'intendant des Finances, réclamait des impôts, bien sûr, mais Henri ne prêcha jamais l'escalade des prélèvements obligatoires et la pénalisation du travail.

Ah, la belle époque !

— Ayez soin de mon peuple, répétait-il sans cesse, ce sont mes enfants. Dieu m'en a commis la garde. J'en suis responsable.

Résultat, à partir de 1601, aucune taxe nouvelle ne fut créée. Mieux même, puisque l'on parvint à baisser le taux de presque tous les impôts. Réduite d'un tiers, par exemple, la taille soulagea la classe paysanne et les artisans, qui retrouvèrent ainsi du cœur à l'ouvrage. Idem pour la gabelle, qui fut aménagée de manière à autoriser les sujets les plus pauvres à saler un petit peu leur bouillon.

Un vent d'optimisme se met alors à souffler sur le royaume.

— Travaillez, prenez de la peine, c'est le fonds qui manque le moins !

Sous le règne d'Henri IV, un laboureur courageux est un laboureur heureux. Il suffit de voir les pâturages redevenus gras et tendres, le cheptel qui en grossit de satisfaction, les moissons qui se gonflent, les basses-cours qui gloussent et caquettent. Sans compter que tout paysan qui se respecte possède maintenant son cochon, que les mûriers prolifèrent et que les vers à soie pullulent.

— Une France en friche dilapiderait les richesses qu'elle tient de ses bonnes terres et de ses bons climats, professe le roi.

S'il n'y avait eu que Sully, la France se serait sans doute contentée d'une agriculture florissante. Car il se méfiait de l'industrie, le cher Maximilien, il lui préférait le « peuple des champs ». Certes, il a fait repaver les anciennes routes, il en a tracé beaucoup d'autres, il a percé le canal de Briare, rectifié le cours de la Seine, jeté des ponts ici ou là, mais il n'avait pas imaginé que l'on pût aussi prospérer en ouvrant des ateliers et des fabriques pour le « peuple des villes ». Des soieries à Lyon, des cristalleries à Nevers, des glaceries, des tapisseries, les ardoises d'Anjou, les mines de fer d'Auvergne, les poteries de Saintonge, des marbreries en Languedoc, l'exploitation des eaux minérales, toutes ces réalisations ont jailli de l'imagination d'Henri qui connaissait la terre de son royaume comme on connaît le corps d'une maîtresse, qui n'ignorait rien de ses aptitudes, de ses ressources, de ses humeurs, de ses exigences, de ses lassitudes et de ses énergies.

« Je suis en ménage avec la France », disait-il.

Mais dans tout ménage, il y a des scènes.

« Il y a trop de fonctionnaires ! s'énervait-il un jour. Il ne sert de rien de multiplier les emplois publics ! C'est un signe de décadence ! »

Alors Sully réduisit le nombre des employés d'État. Il fallait s'appeler Henri IV pour oser une telle mesure qui, aujourd'hui encore, apparaît comme étant notoirement subversive.

Henri est un pragmatique.

« Il faut instruire les jeunes sujets. Il convient qu'ils cultivent leurs esprits et qu'ils deviennent d'honnêtes gens. »

Alors il crée des collèges, des bibliothèques ou des universités et des postes de professeurs royalement rémunérés.

— J'aime mieux qu'on diminue les dépenses de ma table pour en payer mes maîtres. Je veux les contenter. M. de Rosny les payera.

En 1595, il avait chassé les Jésuites, dont on disait qu'ils avaient armé la main de son agresseur, Jean Châtel, aujourd'hui il n'hésite pas à les rappeler. Certes, il continue de réprocher « leurs intransigeances doctrinales et leur indépendance frondeuse », mais il estime tant la qualité de leur enseignement.

Le commerce étant florissant, il peut aussi se permettre de lancer la France dans la grande aventure de l'outre-mer. En Afrique, il privilégie les échanges avec le Maroc. En Amérique du Nord, il jette les bases d'un immense empire que ses héritiers négligeront, hélas. Outre le Canada, la France d'Henri IV occupait déjà les régions où se dresseront les villes de New York, Portland ou Boston. Aux Indes orientales, il prépare un terrain favorable sur lequel ses successeurs pourront implanter une fameuse compagnie de commerce.

« C'est de lui, observe un de ses historiographes, que date l'idée que les indigènes ne doivent être exterminés, ni réduits en esclavage, que la colonisation ne peut être réussie que dans la confiance. »

Quoi d'étonnant, au vu d'un tel bilan, à ce qu'en 1606 le *Mercure français* jugeât bon de lui décerner le titre de « mieux disant prince de son temps » !

À ce que les princes allemands le comparassent à un nouveau Charlemagne et les Suisses au roi David.

De son côté, Shakespeare n'hésitait pas à écrire que « la fertile France était le plus beau jardin du monde » et, avec plus d'enthousiasme que de talent, un rimailleur italien s'enthousiasmait :

*Allons revoir la France, allons voir la nourrice
Des lettres, des vertus, des honneurs, des amours !*

L'amour, toujours l'amour !

La haine, aussi.

La haine qui s'est bien installée entre Marie de Médicis et la marquise de Verneuil. C'est bien simple, si elles le pouvaient, elles se déchireraient l'une l'autre à pleines dents. Il est vrai que le roi, toujours aussi délicat, n'hésite plus, désormais, à les inviter à s'asseoir toutes deux dans son carrosse.

La haine qui va pousser Henriette jusqu'à fermer les yeux sur une manigance visant ni plus ni moins à supprimer son royal amant.

Le roi meurt, on fait disparaître le Dauphin et on porte son fils sur le trône ! Voilà ce qui avait en effet été décidé entre l'Espagne de Philippe III, le maréchal de Biron et le comte d'Auvergne qui, en sa qualité de demi-frère d'Henriette et de fils adultérin de Charles IX, caressait déjà sa nomination à la régence du royaume.

Quoi ? Biron, le plus courageux des maréchaux, l'homme qui avait combattu à Arques, à Arcy et à Fontaine-Française, le « soldat aux trente-deux blessures », Biron s'apprêtait donc à trahir son frère d'armes ?

Oui, parce qu'il était maladivement ambitieux et que le roi d'Espagne et le duc de Savoie lui avaient assuré qu'il régnerait sur la Bourgogne et la Franche-Comté. Et tant pis si Philippe III avait prévu d'annexer le Sud-Ouest et les Savoyards d'avaler le Sud-Est, si tel ou tel autre seigneur mécontent se préparait à faire main basse sur telle ou telle autre province, tant pis si le royaume était appelé à se remorceler comme au Moyen Âge, Biron avait les dents -longues, Henri IV devait mourir !

Henriette savait tout cela.

Le roi aussi !

Mais il ne pouvait le croire.

Même en ayant sous les yeux le dossier de la conspiration que lui avait donné le nommé Jacques de La Fin, un félon parmi les félons gros mangeurs à tous les râteliers. Sans doute dépassé par l'ampleur de la trahison, celui-ci avait craqué.

— J'ai envie de pardonner au maréchal, confie Henri à Sully. Il me fait pitié, non, je ne peux oublier le courage de cet homme dont je me suis si longtemps servi et qui m'a été si familier.

— Il serait tout de même bon qu'il vînt s'expliquer.

Le mercredi 13 juin 1602, Biron est arrivé à Fontainebleau. Le roi le reçoit en début de matinée.

— Je sais tout. Parle, Biron, c'est ton ami qui t'en prie.

— Je ne suis pas venu pour me justifier mais pour savoir quels sont mes accusateurs !

— J'ai plus de place dans mon cœur pour la miséricorde que pour la haine.

— Pourquoi aurais-je besoin d'être pardonné, puisque je n'ai pas offensé ?

Ici, Biron se cabre.

Dans l'après-midi, Henri l'entraîne à nouveau dans son cabinet.

— Je vous promets une totale impunité. Il n'y aura que vous et moi qui aurons connaissance de l'affaire.

— Tout ce que l'on dit de moi est faux !

Ici, Biron frôle l'insolence.

Le lendemain matin, dans le petit jardin situé près de la volière, pour la troisième fois Henri lui demande d'avouer.

Alors, près de la volière où le coq aurait pu chanter, Biron nie pour la troisième fois.

— Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai déjà dit !

— Bien. Adieu, baron de Biron, je vois que je n'apprendrai rien de vous, je m'en vais trouver le comte d'Auvergne.

À la suite de quoi le comte et le baron se retrouvèrent à la Bastille !

— J'espère que la justice fera son devoir, soupira Henri IV.

La justice ?

Si Biron fut décapité « aussi destrement qu'on vit à peine passer le coup » et que sa tête vola jusqu'au milieu de la cour et vint rebondir deux fois sur le pavé, d'Auvergne, lui, ne tarda pas à quitter la Bastille. Sain et sauf.

Parce qu'il était demi-sang avec Henriette, il n'y a pas d'autre explication possible.

Henriette elle aussi aurait dû être punie, pour complicité passive. Mais le roi, ne parvenant pas à se résoudre à l'idée de ne plus pouvoir caresser les « jolis monts de lait » de sa favorite, fit comme si son nom n'apparaissait jamais dans le dossier de Jacques de La Fin. Et quand, sur l'oreiller, elle lui jura ses grands dieux qu'elle n'était au courant de rien, il fut définitivement convaincu. L'amour rend aveugle...

Et la haine peut engendrer l'hystérie.

L'hystérie de la reine Marie qui déjà se voyait débarrassée de la *putane* et qui dut déchanter. Cela ne se fit pas sans heurts. Sully raconte :

« Une nuit, j'ai vu qu'en quittant la chambre conjugale qui résonnait des cris de la reine, le roi avait le visage tout égratigné. Une autre fois, si je ne m'étais trouvé là pour arrêter le bras de l'énervée, il aurait été violemment giflé. Henri se contentait de hausser les épaules.

— Je n'ai jamais vu femme plus entière et qui plus difficilement se relâchât de ses résolutions. Elle est très ombrageuse, elle prend souvent sa quinte ! »

Malgré les drames, la course aux bébés continue.

Le 22 novembre, à Fontainebleau, Marie donne le jour à une fille. Elle enrage :

— Qu'avons-nous à faire d'une *ragazza* ?

Ce qui ne révélait tout de même pas une grande tendresse maternelle !

Quand on songe que Marie de Médicis venait tout simplement de mettre au monde la future belle-mère de Louis XIV et qu'elle la qualifiait déjà de garçon raté ! Car cette malheureuse « ragache », prénommée Élisabeth, était en effet appelée à épouser un jour le roi d'Espagne, Philippe IV, et à lui donner une infante, la Marie-Thérèse du Roi-Soleil.

La reine accoucha à la fin de novembre 1602 ? En janvier 1603, Henriette à son tour fut prise de contractions.

Marie enrageait de plus belle, redoutant sans doute que la *putane* ne réussît mieux qu'elle.

Mais, ô soulagement pour la dame de Fontainebleau, sa rivale de Verneuil ne fut pas plus brillante ! Elle aussi dut se contenter d'une fille qu'Henri n'hésita pas à baptiser Gabrielle, en souvenir de la belle d'Estrées qu'il avait tant aimée.

L'histoire ne nous dit pas si Henriette, la harpie, apprécia le choix de ce prénom.

On en est donc là, au début de l'année 1603. Dans un royaume en paix – ce qui était exceptionnel –, le roi Henri est pris entre deux feux. D'un côté, il y a la reine, qui laisse courir le bruit, *via* la redoutable Leonora Galigai, sa confidente, et avec l'aide de l'inquiétant maréchal d'Ancre -Concini, que si la marquise de Verneuil mourait empoisonnée, il ne faudrait pas s'en étonner. Depuis les Borgia, les Italiens n'étaient-ils pas réputés pour leurs breuvages létaux ? De l'autre, il y a « la Verneuil au corps torride », qui n'en finit pas de revendiquer le trône et qui décide subitement de priver son amant de caresses.

Soit, la méthode est vieille comme le monde, mais elle n'a jamais manqué d'efficacité.

— Je ne supporte plus de vivre dans le péché mortel, clame-t-elle sur tous les toits. Si le roi veut redevenir mon amant, il n'a qu'à renvoyer sa Florentine et m'épouser !

Le risque encouru était qu'Henri décidât de s'enticher d'une nouvelle maîtresse.

Non seulement il ne le fit pas, mais il mit tout le monde d'accord en tombant gravement malade.

— Il a mangé trop d'huîtres à l'écaille ! annonce un médecin.

— Il a bu trop d'hypocras ! affirme l'autre.

— Le melon ne convient pas à ses entrailles trop sensibles, diagnostique un troisième Hippocrate au petit pied.

— C'est la faute à toutes ces décoctions qu'il avale pour s'inciter au coït, estime le suivant. Voilà ce qui lui a en grande partie consumé l'humide radicale (*sic*) !

En réalité, Henri souffrait de violentes coliques néphrétiques. Et il aurait même pu s'offrir une double pneumonie, l'imprudent ! Tout cela parce qu'un après-midi, sur un coup de tête, sans prendre le temps de se dévêtir, il avait plongé dans le canal de Fontainebleau, un bain à la suite duquel, sans s'être séché le moins du monde, il s'était longuement promené dans les jardins du château.

Résultat, le lendemain matin, torturé par une rétention d'urine, convaincu que sa dernière heure allait sonner, il avait convoqué le vieux chancelier Bellièvre.

— Je suis dans mon trépas. Dès que j'aurai fini de respirer, veillez à ce que les hauts fonctionnaires prêtent serment à la régente et à mon fils Louis.

Puis, la régente ayant été appelée à son chevet d'agonisant, il lui murmura à l'oreille :

— Priez Dieu que j'en réchappe et je ferai en sorte qu'à l'avenir vous soyez obéie et respectée.

La belle promesse de libertin !

Fontaine, je ne boirai plus de ton eau ? Seules la douleur, la fièvre et l'angoisse avaient pu amener Henri à énoncer une telle incongruité.

Mais il n'y a jamais tant de conversions que sur un lit d'agonie.

D'ailleurs, dès le surlendemain matin, le roi se parjure. Ses bonnes résolutions semblent en effet s'être estompées en même temps que ses grandes douleurs.

— Et comment se porte la marquise de Verneuil ? demande-t-il alors, tout guilleret, à l'apothicaire venu le visiter.

Cet apothicaire-là portait le sinistre nom de Longuemort.

— Qu'on fasse venir Sully, claironne-t-il encore en brandissant victorieusement son urinal en argent, car il faut qu'il me voie pisser sans peine, il faut qu'il sache bien que tout danger est en dehors !

Décidément, Henri n'est pas raisonnable. À peine se sent-il un peu plus ragaillardir qu'il avale une pleine platée de -sardines et quelques gros quartiers de melon fatal. Et il faut le tenir à bras-le-corps pour qu'il ne se jette pas sur un confit d'oie !

Pantagruel va donc rechuter et se trouver saisi d'un « grand dévoiement jusqu'au sang » doublé d'une sévère attaque de goutte.

— La diète, la diète, la diète ! fulmine le Diafoirus en chef. Vous ne voyez donc pas que Sa Majesté a le foie trop chaud et que si on ne l'entretient lâche, son ventre se resserrera (c.q.f.d.) ! Juste un peu de jus de pruneaux doux ou de bouillon qu'on lui fera prendre le matin ! Ledit bouillon étant uniquement composé d'oseille, de bourrache, de pourpier et de laitue !

La diète en amour, aussi.

Mais cette continence royale obligée n'apaisera en rien les jalousies des deux rivales.

— Il faut que la marquise de Verneuil s'éloigne définitivement de la cour, glapit la reine en tapant sèchement du pied. Non, mille fois non, je ne peux plus supporter la présence de cette femme qui veut entrer en compétition avec moi pour le rang de reine, qui prétend que ses enfants sont légitimes et que les miens sont des bâtards ! Un jour ou l'autre, vous le verrez, cette *putane* finira par vouloir vous tuer elle-même !

Par la mordienne !

Je n'ai pas le temps de me calamistrer

Henriette est une rouée.

Lorsqu'elle ne scandalise pas son entourage, elle trame dans l'ombre, elle ourdit en secret. Cette « pimbêche et enragée femelle » est bel et bien une manipulatrice de haut vol.

Elle manipule son père, François d'Entragues, qui a -précieusement conservé la promesse de mariage signée de la main du roi. Elle manipule son frère utérin, le comte d'Au-vergne, qui devrait pourtant se souvenir d'avoir vu la hache rougie du sang de Biron lui passer au ras du col. Elle manipule l'Anglais Jacques Thomas Morgan, l'espion en France du roi Philippe III d'Espagne. Elle manipule tout son petit monde.

Pour une nouvelle conspiration ?

Oui.

La même que la précédente : le roi doit être assassiné et le jeune César de Vendôme hissé sur la plus haute marche du trône.

Sans l'intervention du roi d'Angleterre, la France aurait sans doute prématurément porté le deuil de son Vert Galant !

Un roi d'Angleterre venant au secours d'un roi de France ? On croit rêver, non ?

Et pourtant, c'est bien Jacques I^{er}, l'homme de Londres, qui, dès qu'il eut vent de ce projet de régicide, s'empessa d'en informer son ami et homologue de Paris.

Henri tomba des nues en apprenant que la famille de sa maîtresse était encore impliquée dans cette deuxième trahison et qu'elle y était même enfoncée jusqu'à la garde !

Il alerta aussitôt Sully.

— Je vous envoie le sieur Descures, mon messenger, par qui vous apprendrez que nous avons découvert force trahisons auxquelles le comte d'Auvergne et le comte d'Entragues sont mêlés ainsi que des choses si étranges qu'à peine vous le croirez.

Puis il se précipita chez Henriette.

On n'a aucune peine à imaginer qu'il n'y arriva pas la bouche en cœur et la fleur à la boutonnière.

— Deux de vos aumôniers participent à ce projet de coup d'État, s'emporte-t-il dès son arrivée. Vous connaissez le sieur Chevillard ? On dit qu'il possède une copie du pacte liant les conjurés ! Vous aurez bientôt ces preuves sous les yeux !

Or, Henri IV se trompait.

Car, au moment d'être incarcéré à la Bastille, le bonhomme Chevillard, qui n'avait sans doute pas subi une fouille très pointue, avait réussi à conserver le document maudit dans un repli de ses chausses. Craignant le pire, il s'était empressé de l'émietter dans la gamelle de son premier brouet, comme s'il s'était agi d'une fine tranche de biscotte, avant de l'engloutir d'une lampée !

Il n'empêche.

Avec ou sans preuve écrite, la plaisanterie avait assez duré. Le septième ciel, oui, l'enfer, jamais !

— J'ai ordonné, madame, que vous soyez astreinte à résidence dans un hôtel du faubourg Saint-Germain !

Une interdiction de quitter Paris, en quelque sorte.

Et cette fois Henriette n'eut pas le loisir de minauder. Le roi claqua la porte, non sans avoir pris le temps d'ajouter :

— Je ne suis pas homme qui fuit ou qui recule, vous devriez le savoir depuis le temps. Or donc, je pars sur-le-champ au château de Malesherbes, chez votre père. Il a des comptes à me rendre, l'animal !

À commencer par cette fichue promesse de mariage qu'Henri avait naguère signée, à l'époque où il était prêt à toutes les concessions pour faire rouler Henriette dans ses bras.

— La promesse contre un bâton de maréchal, expose calmement François de Balzac d'Entragues.

Et ce disant, il n'a pas l'impression de se couvrir de ridicule. Pourtant, l'heure n'est plus franchement à la plaisanterie.

— Non, répond le roi. Il n'y a pas d'alternative, vous me rendez la promesse, et moi je vous offre... ma Bastille !

La Bastille pour le comte d'Auvergne, également, qui fut arrêté dans la foulée.

La Bastille et le procès.

Le verdict du Parlement tomba bientôt : le père et le demi-frère d'Henriette méritaient assurément d'avoir la tête tranchée.

— Non, je suis sûre que vous ne laisserez pas le bourreau me prendre un fils et un mari, implora Mme d'Enragues, l'ex-Marie Touchet, en se jetant aux pieds du roi, le visage baigné de larmes.

— J'ai pitié de votre misère et de vos larmes, mais si je vous octroyais ce que vous me demandez, il faudrait que ma femme fût déclarée putain, mon fils bâtard et mon royaume une proie à prendre.

De son côté, arrogante ou candide, oie blanche ou louve, la belle Henriette clamait son innocence, menaçait la terre entière, prenait Dieu à témoin, affirmait qu'on s'était servi d'elle, qu'elle craignait pour sa vie, et annonçait enfin à qui voulait l'entendre que dans ces conditions elle allait quitter le roi et qu'il s'en mordrait les doigts !

Ce qui ne fut pas vraiment le cas. Henri ne se les mordit pas, non, il préféra couvrir de baisers les jolies mains d'une orpheline sans fortune, une blonde de seize ans d'âge dont « le corsage laissait entrevoir le beau modelé de la poitrine ».

Seize ans pour la ravissante Jacqueline de Bueil, cinquante et un pour le roi !

Comment peut-on imaginer que cette jeune femme, -presque une fillette encore, ait pu tomber sincèrement amoureuse d'un homme qui, à quelques années près, aurait pu être son grand-père ? Un homme au torse de lutteur planté sur des pattes de héron, au visage creusé de rides sèches, aux sourcils en buissons grisonnants, au teint couperosé par le grand air, aux dents incertaines et au fumet que l'on sait.

Est-elle est amoureuse du roi lubrique, la petite Jacqueline ? Non, comme les autres, elle est intéressée.

— Celle-ci est une *ruffiane* ! bougonne Marie de Médicis qui n'est dupe de rien.

Elle ne croyait pas si bien dire puisque, avant d'accepter d'entrer dans le lit du roi, la demoiselle de Bueil exigea qu'on la mariât à un gentilhomme de bonne famille.

Elle voulait assurer ses arrières.

On peut la comprendre.

Conseillée par sa protectrice, Mme de Conti, et prévoyant qu'elle ne serait peut-être qu'une passade royale, elle tint en effet à monnayer sa vertu.

— Il me faut un mari et une dot !

Elle obtint trente mille écus et un Champvallon.

Et ce Champvallon-là, Philippe de Harlay, seigneur de Cézy, n'était autre que le neveu de l'homme qui, dans les années soixante-dix (de 1500 !), avait si souvent enflammé les nuits de la reine Margot.

Le mariage fut célébré le mardi cinquième d'octobre 1604.

« Oui, raconte Pierre de l'Estoile, c'est ce jour-là, à six heures du matin, que Mlle de Bueil, à Saint-Maur-des-Fossés, épousa le jeune Champvallon, jeune gentilhomme bon musicien et joueur de luth mais piètre de tout le reste. »

Six heures du matin !

Quand vinrent six heures du soir, le musicien fut privé de partition...

Car il eut à peine le temps de franchir le seuil de la chambre nuptiale que le roi fit irruption, le bouscula, et le pria de quitter les lieux toutes affaires cessantes.

Or il n'y avait rien à cesser puisque, comme convenu, rien n'avait encore commencé.

Il fallait simplement que Champvallon acceptât de s'éclipser de bonne grâce.

Tel était le bon plaisir du roi.

« On dit, continue Pierre de l'Estoile, qu'Henri ne fut pas long à se coucher auprès de Jacqueline de Bueil et qu'il y demeura jusqu'à deux heures après midi du lendemain à savourer les douceurs du déduit pendant que le mari pos-tiche rongait fort son frein dans un petit galetas au-dessus de la chambre. Mais entre eux il y avait un plancher... »

Au gui l'an neuf de 1605, pour ses bons et loyaux services, la petite Jacqueline reçut le titre de comtesse de Moret et une bourse de neuf mille livres à prélever sur les économies royales.

Mais le roi n'ayant pas le plus petit sol à lui, une fois encore ce fut Sully qui dut piocher dans... les économies nationales.

Pendant ce temps-là, Marie de Médicis étouffe de rage. Quand ce n'est pas la *putane*, c'est la *ruffiane* ! Elle se lamente auprès de son confident, le chanoine Giovannini.

Lequel en convient.

— A-t-on jamais vu pareil bordel ! s'écrie-t-il, outré. Il les veut donc toutes ?

Ah oui, ventredieu, comme il aurait aimé les avoir toutes !

Et comme il aimerait aussi retrouver sa chère marquise de Verneuil ! Jacqueline est ravissante, certes, et elle a l'attrait de la nouveauté, mais Henriette ! Ah, Henriette !

— Oncques je n'ai connu de pareille créature, soupire le sieur de Sigogne, qui ne se fit pas prier pour consoler Mme de Verneuil quand elle fut en disgrâce. Il fallait voir comme elle savait étaler ses impudiques mamelles aux -tétines colorées de fard ou de rouge à lèvres !

« Cette femme-là savait faire tomber les chausses à volonté », se souvient Baccio Giovannini qui pour être chanoine n'en était pas moins homme.

Revoir Henriette, oui, le roi en meurt d'envie. Mais comment faire puisqu'il l'a quasiment répudiée et qu'il a approuvé la condamnation à mort de son père et de son demi-frère ?

Tout simplement en faisant ce que le général de Gaulle répugnera à consentir après l'attentat du Petit-Clamart du 22 août 1962, c'est-à-dire en gracieant ses « Bastien-Thiry » à lui. Mais il est vrai qu'Henri IV plaça souvent la raison du cœur bien au-delà de la raison d'État, alors que le cœur du général ne palpita jamais que pour Yvonne Vendroux, son épouse légitime.

Et pour la République française, sa seule maîtresse.

Les deux condamnés auront donc la vie sauve. François d'Entragues – qui était tout de même le grand-père des bâtards royaux, Gaston-Henri et Gabrielle-Angélique – sera prié de se terrer au fond de son château de Marcoussis et de n'en plus sortir le bout de son vilain nez, sous peine de rejoindre le comte d'Auvergne à la Bastille. Car si d'Auvergne voit également s'éloigner le billot, il n'échappe pas à la forteresse parisienne et à un cul-de-basse-fosse dans lequel il moisira pendant plus de douze années. Jusqu'à ce que Louis XIII accepte de lever le verrou.

Pour retrouver le chemin du lit de la marquise de Verneuil, Henri, lui, est manifestement prêt à passer sous les fourches Caudines. Mais la coquette marquise, elle, acceptera-t-elle de faire amende honorable pour être autorisée à quitter sa résidence surveillée de Saint-Germain ? Et a-t-elle seulement envie de retomber dans une liaison qui, de toute évidence aujourd'hui, ne la mènera plus sur le trône ?

Ni elle, ni son fils, Gaston-Henri.

— Que je demande l'absolution ! Quelle faute ai-je donc commise, seigneur Dieu ? s'emporte l'orgueilleuse Henriette.

— La justice exige qu'avec humilité vous reconnaissiez votre trahison, dit le roi sans fanfaronner.

— Je suis innocente, persiste la menteuse, et si vous ne voulez pas que je doive ma liberté à mon innocence, pour le moins que ce soit à votre bonté...

La justice et la bonté du roi ?

Deux poids, deux mesures.

Titus est clément quand cela l'arrange.

Sinon...

Un jour, par exemple, Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroi, secrétaire d'État, ancien affidé de Catherine de Médicis, ex-guisard, rallié à la cause du Béarnais, honni par Sully et adulé par Henriette, arrive au Louvre pour une audience. Il est accompagné de son ami Jean de Ravalet, seigneur de Tournlaville. Ce Ravalet-là n'a d'autre projet que de se jeter aux pieds du roi et de le supplier.

— Sire, le verdict de la Cour criminelle de la Tournelle a été trop sévère : c'est la mort que l'on réclame pour mes enfants, Marguerite et Julien. Songez que ma fille n'a que dix-sept ans et que mon fils vient à peine de fêter son vingt et unième anniversaire ! Soyez bon, Sire, vous seul pouvez les gracier. Punissez-moi, si vous le souhaitez, mais eux, savaient-ils seulement ce qu'ils faisaient ?

Dix-sept ans pour Marguerite Ravalet ! L'âge de Jacqueline de Bueil !

Henri se tourne vers la reine Marie qui assiste à l'entretien. Il attend son avis.

— Non, hurle-t-elle, non, plus jamais de telles horreurs dans le royaume de France ! Il faut un exemple ! Qu'on les punisse comme ils le méritent !

Et Henri ne pipe mot.

Villeroi n'obtiendra que deux minces consolations : le droit, pour Jean de Ravalet, de pouvoir disposer des dépouilles de ses enfants afin de ne pas les laisser pourrir au charnier de Montfaucon, et l'autorisation qu'ils soient exécutés par le fer, alors que c'était généralement par le feu que l'on châtiait ceux qui avaient péché comme ils avaient péché !

Et au petit matin d'une journée de fin d'automne, Marguerite et Julien arrivèrent devant l'échafaud.

En voyant tomber la tête de Marguerite, Julien faillit s'évanouir. Mais il se ressaisit, monta courageusement les sept marches et, sans l'aide du bourreau, posa sa tête sur le billot.

Son sang se mêla à celui de sa sœur. Les deux enfants furent inhumés en l'église de Saint-Jean-en-Grève, dans un même caveau.

Sur la pierre tombale, on grava ces quelques mots sibyllins : « Passant, ne t'informe point de la cause de leur mort, passe vite et prie Dieu pour leur âme. »

Le château de Turlaville, près de Cherbourg, avait déjà subi la belle influence de la Renaissance quand Julien et Marguerite y étaient venus au monde. Élevés ensemble, l'un avait appris à monter à cheval, à tenir la rapière, à manier l'arquebuse, l'autre à broder, peindre ou tapisser. Ils étaient apparemment promis au plus bel avenir, même si leur patronyme n'était pas toujours facile à porter. On disait en effet qu'un Ravalet avait poignardé un prêtre venu l'entendre en confession ; qu'un autre avait enlevé une donzelle du val de Saire pour la livrer en pâture à ses compagnons d'une nuit d'orgie ; qu'un autre encore – sans doute le plus cruel ! – avait pendu haut et court trois de ses vassaux parce qu'ils n'avaient pas payé leur dette de blé dans les délais.

On a raconté des tas d'histoires sordides à propos des Ravalet, mais on les a racontées après coup, quand on a tenu à salir le nom, quand on ne parvenait pas à pardonner à Julien et à Marguerite.

En 1594, Julien avait été envoyé au collège de Coutances, un établissement richement doté par son oncle, l'abbé de Hambye. Quatre ans d'études. S'il réapparut ensuite au château de Turlaville, ce fut pour assister aux noces de sa sœur à qui Jean III de Ravalet, le chef du nom et des armes, avait trouvé pour mari un vieux barbon de quarante-cinq ans, un nommé Jean Lefebvre de Hautpitois, receveur des tailles à Valognes.

Pauvre fillette ! Ce fut une vie d'enfer que lui fit mener son grison ! Les injures qui pleuvaient, les coups aussi, et tout cela parce que Marguerite ne l'aimait pas, parce qu'elle en aimait un autre !

Séquestrée, elle parvint à s'enfuir à deux reprises. Elle fut retrouvée.

Et cruellement battue.

La troisième fugue fut la bonne, Lefebvre de Hautpitois n'allait pas la revoir de sitôt ! Elle était en effet venue se réfugier au château de Turlaville.

Ce fut là qu'une nuit un valet la surprit amoureusement blottie dans les bras de son amant !

Il bondit aussitôt, le Judas, pour aller tout raconter au mari trompé ! On imagine la colère de M. de Hautpitois ! Et si Marguerite ne s'était enfuie avant qu'il ne fît irruption au château normand, il l'aurait sans doute étranglée, de haine et de jalousie.

Marguerite se cacha quelques jours à Saint-Hilaire-du-Harcouët, quelques jours à Fougères, à Écouché, à Saint-Aiglan, elle courut de ville en ville comme une hase qui cherche à brouiller sa trace, et puis, enfin, elle arriva à Paris, la grande ville, loin du Cotentin, pour se perdre dans la foule et pour protéger l'enfant qu'elle portait en son sein et dont le père n'était assurément pas le receveur des tailles de Valognes.

Pour elle, une chambre à l'hostellerie de Saint-Leu, pour son amant – car il était là, bien sûr, il avait sillonné toute la Normandie avec elle –, une malheureuse soupente, un peu plus loin, dans l'auberge du Petit-Panier, rue Tirechape.

Il fallait être très prudent.

Pour vivre heureux le plus longtemps possible.

Un matin, on frappa à la porte de la chambre qu'occupait Marguerite Ravalet.

— C'est toi ? Entre, mon chéri !

Mais non, ce n'était pas lui. C'était Jean Lefebvre de Hautpitois qu'accompagnaient un huissier et quatre archers.

Elle fut arrêtée sans ménagement.

Dans l'après-midi, on arrêta aussi son amant.

Et le lendemain, au Châtelet, on commença d'instruire le procès... dont on connaît le verdict : condamnation à mort pour adultère et pour... inceste !

Car l'amant de la petite Marguerite n'était autre que Julien, son frère.

Fallait-il que le roi eût envie de « rebaiser un million de fois les tétons d'Henriette » pour oublier que cette femme-là avait voulu lui faire rendre l'âme ! Elle eût fait partie du commun des mortels, son joli col aurait été allègrement tranché comme celui de Marguerite et comme tous ceux des condamnés de la place Saint-Jean-en-Grève, où le bourreau ne chôlait pas, si l'on en croit le *Journal* de Pierre de l'Estoile. Un jour, on put même assister à l'exécution d'un jeune garçon d'écurie qui avait été condamné à être pendu et

étranglé pour avoir commis le péché de bougrerie avec sa jument ! Laquelle bestiole fut achevée à grands coups de gourdin au pied de la potence où se balançait le corps de son maître !

Pour l'exemple, sans doute !

Si Marguerite et Julien sont morts de s'être trop embrassés, Henri doit maintenant continuer de vivre en aimant trois femmes à la fois : la reine, la marquise de Verneuil et la comtesse de Moret. Marie, Henriette et Jacqueline. Et il assume !

À Marie qui lui dit : « J'aime avoir un pied à Saint-Germain et l'autre à Paris ! », il répond à la façon d'un amoureux salace :

— Ah ! Madame, dans cette condition je m'établis volontiers à Nanterre !

Dans le même temps, il dit à Henriette :

— Trouvez un moyen que je vous voie en particulier et que devant que les feuilles tombent je vous les fasse voir à l'envers.

À Jacqueline il n'oublie pas d'adresser ces quelques mauvais vers :

*Viens Aurore,
Je t'implore ;
Je suis gai quand je te vois.
La bergère
Qui m'est chère
Est vermeille comme toi.
De rosée
Arrosée
La rose a moins de fraîcheur,
Une hermine
Est moins fine,
Le lait a moins de blancheur.*

Il est le sultan dans son harem !

Et s'il manquait une quatrième odalisque, elle arrive !

Car en juillet 1605 on annonce le retour de la reine Margot !

Vingt ans après !

Henri l'avait quittée « mûre comme un doux fruit », elle revenait « blette comme une vieille figue ».

« C'est exact, confirme Tallemant des Réaux. Quand elle arriva au château de Madrid, à Boulogne, chacun put -constater qu'elle était horriblement grosse. Il y avait même des portes où elle ne pouvait passer.

Elle était coiffée de cheveux blonds, d'un blond de filasse blanchie sur l'herbe. Elle avait sans doute été chauve de bonne heure. Pour cela, elle avait de grands valets de pied blonds qu'elle faisait tondre de temps en temps. Elle avait toujours de leurs cheveux dans sa poche, de peur d'en manquer. »

Elle ne se contentait pas de les tondre, ses grands valets blonds, dans l'exil de sa forteresse d'Usson où il fallait bien qu'elle occupât ses longues soirées. Car malgré sa taille épaissie de bourrelets de chair molle, ses bras gros comme des cuisses de lutteur, sa peau parcheminée et sa poitrine flétrie, l'ex-déesse de la Renaissance au corps flexible n'avait toujours pas renoncé aux plaisirs de l'alcôve.

Ayons une pensée émue pour les esclaves qui devaient s'employer à lui faire crier grâce !

Usant et abusant de son corps, Margot n'en négligeait pas pour autant son âme puisqu'elle avait coutume d'entendre trois messes par jour.

Trois moments de répit, en somme !

Le retour de Margot à Paris ne passa donc pas inaperçu, d'autant qu'elle souhaita immédiatement être présentée à la reine Marie, avec laquelle elle sympathisa.

« Elle fit aussi mille mamours au Dauphin de cinq ans qu'elle jugea exquis », a noté un chroniqueur.

Elle le trouva si mignon que, dès le lendemain, elle le couvrit de cadeaux. Une barrette achetée trois mille écus à la foire Saint-Germain, par exemple, ainsi qu'un jouet, une manière de pantin figurant un Cupidon qui pouvait, au moyen de quelques bouts de ficelle, agiter ses ailes et... sa virilité !

Sa « guillery », pour employer le mot que le futur Louis XIII de cinq ans utilisait quand il s'agissait de désigner la partie mâle de son individu.

Car à vivre avec un père essentiellement préoccupé de lubricité et de paillardise, le petit prince fit bientôt preuve d'une étonnante verdeur, tant dans ses propos que dans ses comportements.

Un jour la marquise de Verneuil se penche pour l'embrasser, il lui met une main dans le sein et l'autre sous la cotte. Une autre fois, selon le précepteur Nicolas Vauquelin, il entreprend de fouetter les fesses de sa femme de chambre, Mme Lecœur, puis, se retroussant, il crie à pleins poumons :

— Et maintenant, branle ma guillery du bout de tes gros doigts !

Curieux enfantillages !

Une autre fois encore, c'est son médecin Jean Héroard qui nous l'affirme, un matin, après s'être éveillé à six heures et demie, le Dauphin bondit dans le lit de sa nourrice et se met à lui caresser les tétons en disant :

— Bonjour, ma garce, baise-moi, ma garce, hé ! ma folle, baise-moi !

— Monsieur, lui rétorque la pauvre femme stupéfaite, pourquoi m'appellez-vous ainsi ?

— Parce que vous êtes couchée avec moi et qu'une garce est une femme qui couche avec un homme.

Il n'y a pas de doute, Louis était à bonne école et savait tirer profit des leçons de son cher papa !

Décidément, oui, Margot et Henri avaient eu bien raison de se séparer. L'un et l'autre étant de véritables boulimiques du sexe, ils n'auraient jamais pu se résoudre à vivre en autarcie. Car si la fille de Catherine de Médicis continue insatiablement de collectionner les aventures, son ex-mari n'a rien à lui envier. L'un et l'autre abhorrent la chasteté. Marguerite, en quinquagénaire très usagée, n'hésite pas à vivre alors avec un petit valet de vingt ans, un certain Vermont, qu'elle va bientôt jeter, comme un bon à rien, pour goûter aux assauts du dénommé Date de Saint-Julien qui pourrait aisément être son fils, avant de rouler-bouler dans les bras secs de Bajaumont qui dépense beaucoup d'énergie « pour saouler de caresses sa chair vieillissante » et de se laisser enjôler par un jeune chanteur – un certain Villars – qui mérita bientôt le surnom de « roi Margot ».

Où vivait-elle, maintenant, la Marguerite fanée ? Au -Louvre ? Non. Le roi y connaissait déjà trop de problèmes de cohabitation. Il la pria donc de s'installer, rive gauche de la Seine, dans une résidence – quasiment un palais ! – édifiée face à ses fenêtres.

Ce qui mit en liesse les pamphlétaires, qui ne purent résister à l'envie de composer ces quelques vers :

*N'étant plus Vénus qu'en luxure,
Ni reine non plus qu'en peinture,
Et ne pouvant, à son avis,
Loger au Louvre comme reine,
Comme putain, au bord de Seine,
Elle se loge vis-à-vis.
Cette vieille sainte plâtrée,
Pour être encore idolâtrée,*

*Bâtit son temple au bord de l'eau
Afin qu'à toute heure du Louvre,
Qui de l'autre bord la découvre,
Le Roi puisse voir le bordeau.*

« À cette époque elle portait un grand vertugadin qui avait des poches tout autour, raconte Tallemant des Réaux. En chacune de ses poches, elle mettait une boîte où était le cœur d'un de ses amants trépassés, car elle était soigneuse, à mesure qu'ils mouraient, d'en faire embaumer le cœur. Ce vertugadin se pendait tous les soirs à un crochet que fermait un cadenas derrière le dessus de son lit. »

Ils n'étaient pas tous regroupés là, bien sûr, sinon on imagine que toute la toile des tentes du Camp du Drap d'or aurait à peine suffi à la confection du fameux vertugadin ! Quelle nécropole c'eût été !

Rive droite, quand il n'honore pas légitimement la reine, quand il ne se distrait pas au creux des jeunes reins de -Jacqueline de Bueil, la blonde comtesse de Moret, quand il ne passe pas sa fantaisie dans les bras experts d'Henriette retrouvée, Henri trouve le temps long.

« Son agitation lubrique est alors si impérieuse et dépasse de si loin le penchant à la paillardise qu'on en arrive à se demander si elle ne décèle pas quelques troubles morbides », songe un observateur sidéré.

Alors il est de toutes les fêtes, de tous les bals de la cour, il est là, avec sa barbiche de bouc qui frétille, avec sa crinière gris sale qui n'a presque jamais connu le peigne.

« Je n'ai pas le temps de me calamistrer », disait-il.

Parfois – c'est rare ! – il apparaît en satin blanc et en chausses de soie, mais le plus souvent il est mal fagoté, sa fraise de guingois est d'une propreté plus que douteuse, ses bottes sont poussiéreuses et sentent fort l'orteil. Qu'importe, il est là pour se rincer l'œil, comme il dit, pour « repérer du beau gibier » et éventuellement pour se laisser affriander.

Il est vrai qu'on vivait une époque où, par exemple, les décolletés pouvaient être échancrés jusqu'au nombril.

« Il m'est même arrivé d'en voir qui étaient plus profonds encore, jusqu'à laisser deviner l'entrée du verger de Cypris ! » ironise Sigogne qui est décidément un fieffé débauché.

Plus puritain et guère attiré par la chose galante, tombant un jour... nez à nez avec une femme qui ne dissimulait pratiquement rien de sa poitrine, Sully, qui ne manquait pas d'humour, soupira :

— Ah ! Madame, vous devriez couvrir votre gorge d'un fichu de toile de Hollande. Et prenez toujours bien garde à repousser les mains des soupirants qui tenteraient de l'ôter, car... quand la Hollande est prise, adieu les Pays-Bas !

Une échancrure affriolante ? Des « jolis tétins bien rebondis ornés de deux framboises » ? Henri IV aperçut tout cela, un soir au Louvre. Et comme la propriétaire de ces appas paraissait bien affable, il n'hésita pas à lui faire un brin de cour.

Et tant pis si la belle enfant ressemblait à une adolescente, alors que lui frisait les cinquante-cinq ans et qu'il faisait bien son âge, comme dit la sagesse populaire.

Ne vaut-il pas mieux faire bien son âge que de le faire mal, vertubleu !

La Peinture au beurre

La jeune femme qui était vêtue d'une robe au décolleté généreux et qui, à la limite de l'impertinence, osa soutenir le regard du roi s'appelait Charlotte des Essarts.

On était en mars 1607. À cette époque-là, la reine Marie se préparait à donner le jour au petit duc d'Orléans, Nicolas, lequel, hélas, ne vivrait guère plus de trois années. La comtesse de Moret était gironde, elle aussi, elle attendait la naissance d'Antoine de Bourbon qui sera fait comte de Moret et légitimé en 1608. Exceptionnellement, dans la trilogie de l'alcôve, Henriette ne se trouvait pas en situation intéressante.

Henriette qui avait de plus en plus mauvais caractère !

« Et puis elle s'était mise à mener une vie de Sardanapale, affirme Tallemant des Réaux. Elle ne songeait plus qu'à la mangeaille et aux ragoûts ! Elle était devenue si grosse qu'elle en était monstrueuse ! »

Ce qui n'était pas le cas de la petite demoiselle des Essarts.

Qui ressemblait à une oie blanche mais n'en était pas une, et qui n'allait pas tarder, elle non plus, à l'instar de ses collègues, à convertir les étreintes royales en bourses sonnantes et trébuchantes.

Fille naturelle de François des Essarts, lieutenant général de Champagne, et de Charlotte Harlay de Champvallon, elle avait le blason bien pâlot, la sémillante débraillée de la soirée du Louvre, et elle eut tôt fait de le faire savoir à son nouvel amant, en minaudant sur l'oreiller, après quelques-unes de ces cajoleries qui mettaient le roi en joie parce que dans ces moments-là Henri était sincèrement persuadé qu'il ne vieillissait pas.

Vieillir était sa hantise et cette hantise-là, une fois de plus, coûta cher à Sully.

Il fallut en effet loger la nouvelle recrue des sens dans un appartement digne d'une princesse, avec tapisseries luxueuses et vaisselle d'argent ; il fallut aussi lui attribuer une pension de trois mille livres et puisque, décidément, elle savait être espiègle à souhait, Henri décida de la titrer comtesse de Romorantin et de lui faire une fille, Jeanne-Baptiste, qui sera légitimée dans la journée de mars 1608, en même temps que la petite dernière d'Henriette et le fils de la comtesse de Moret.

« Je veux que tous mes enfants soient élevés à Saint--Germain », avait exigé le roi.

On imagine la nichée s'égaillant dans toutes les pièces du château devenu la grande pouponnière de Bourbon ! Il y avait là le Dauphin, bien sûr, ainsi que sa sœur Élisabeth, la future épouse de Philippe IV d'Espagne. Il y avait Christine de France qui deviendra duchesse de Savoie, le petit Nicolas et son frère Gaston, le futur duc d'Orléans. Et aux côtés de ces cinq rejetons légitimes s'agitait toute la marmaille des légitimés : les trois enfants de Gabrielle d'Estrées, les deux petits d'Henriette, le bébé de Jacqueline de Bueil et celui de la toute nouvelle comtesse de Romorantin.

Quand Marie de Médicis avait manifesté sa mauvaise humeur à l'idée de voir ses héritiers grandir avec la « racaille » et recevoir la même éducation que les « fruits des *putanes* », Henri s'était fâché tout rouge.

— C'est à prendre ou à laisser ! Si vous ne prenez pas, vous quittez le royaume ! Je vous renvoie en Italie, vous et votre damné Concini !

Il prononçait « Conchine ».

Le futur Louis XIII n'appréciait pas non plus cette -promiscuité. Il détestait souverainement César, Alexandre, Gaston, Antoine et les autres.

Et quand Jean Héroard, son médecin, lui fait un jour observer :

— Mais, monsieur, malgré tout ce sont vos frères !

— Oh non ! Ils sont tous d'une race de chiens, s'énervait le Dauphin. Mes frères, mes sœurs et moi-même, nous, nous ne sommes pas de cette race de m... !

La bonne ambiance !

« En vérité, oui, avoue crûment l'ambassadeur de Florence, je n'ai jamais rien vu qui ressemblait plus à un bordel ! »

Cette ambiance-là ne se bonifia sans doute pas avec l'arrivée de la petite Marie-Henriette, la deuxième fillette qu'Henri s'était empressé de faire à la

comtesse de Romorantin.

Avant de la renvoyer dans ses foyers !

Parce qu'il ne tarda pas à s'apercevoir que la mignonne n'était pas aussi ingénue qu'elle l'avait prétendu.

Il aurait pourtant dû s'en douter le jour où il l'avait si facilement séduite, le soir du Louvre où elle lui était apparue la gorge au vent.

Oui, la Lolita avait du métier.

Et quelques amants !

Le dénommé M. de Beaumont, par exemple, qui trouva bon de se venger en offrant au roi la collection de lettres torrides qu'elle lui avait écrites.

Et combien d'autres ?

Alors, même si, comme on le sait, il n'éprouvait aucun scrupule à tromper ses maîtresses, Henri ne supporta pas d'avoir été « encorné », selon le mot de Sully.

Et puis, affront suprême ! la comtesse de Romorantin avait fait courir le bruit que Sa Majesté était plus vert moulu que Vert Galant !

Alors il la pria de bien vouloir gagner le couvent de Beaumont-les-Tours dans les plus brefs délais.

Beaumont-les-Tours où on s'aperçut très vite que Charlotte n'était pas franchement taillée dans le bois tendre dont on fait les nonnettes !

Dans le même temps, ou presque, le roi apprit par Sully – qui disposait d'un réseau d'informateurs ayant de quoi faire pâlir de jalousie nos RG – que Jacqueline de Bueil de Moret ne rechignait pas, elle non plus, à se laisser conter fleurette. Par le prince de Joinville, notamment !

Nouvelle colère du Béarnais qui sent bien que tout commence de s'effriter autour de lui.

— C'est pour le bon motif, explique la belle Jacqueline aux yeux veloutés. Il ne me fait pas la cour, il souhaite simplement m'épouser.

Ce qui était un gros mensonge.

Car lorsque le roi rusé intima à Joinville l'ordre d'acheter les alliances, celui-ci ne fut pas long à enfourcher son plus sémillant palefroi et à prendre la direction de ses terres de Lorraine.

Amoureux, mais pas téméraire !

Maladroite, la comtesse de Moret se consola très vite avec un autre godelureau.

Trop vite, même, et en tout cas pas assez discrètement.

Trop, ce fut trop. Cette fois Henri se fâcha pour de bon et se sépara définitivement de la mère d'Antoine de Bourbon.

Restait Henriette, celle qu'il avait aimée avec frénésie, presque d'un amour bestial. Elle avait mal vieilli, Henriette d'Enragues, on le sait, elle s'était considérablement enrobée. Et maintenant, en la voyant, il fallait développer des trésors d'imagination pour se souvenir de la « gredinette brûlante » qu'elle avait été.

Le roi a beau lui écrire encore :

— Mon cher cœur, hier un lièvre m'a mené jusqu'aux rochers devant Malesherbes où je vous ai souhaitée entre mes bras comme je vous y ai tant vue... Quand je dors, mes songes sont de vous, quand je veille, mes pensées sont de même...

En réalité, si la nostalgie palpite encore, le cœur n'y est plus.

Le corps non plus.

La longue et tumultueuse liaison est en passe de s'achever.

— Vous me menacez de vous en aller vous retirer à Verneuil ? Eh bien, faites donc comme il vous plaira ! Votre ingratitude a définitivement accablé ma passion. Mais s'il vous reste tant soit peu d'affection, vous devez en avoir du regret...

Et la page fut tournée.

Une page de huit ans d'âge écrite à l'encre de la volupté.

Une page ? Non. La Bibliothèque nationale conserve encore aujourd'hui une bonne centaine de lettres adressées par Henri à celle qui avait su lui donner tant de sensations rares. Tous ces feuillets jaunis demeurent et demeureront toujours pleins de millions et de millions de baisers à déposer sur le « doux menon », sur les « plus belles mains du monde » ou sur les « monts de lait adorés », ces opulentes mamelles qui avaient tant fait pester l'économe Sully, le cher ministre qui, de tout temps, leur avait préféré celles du « labourage et pastourage de la France ».

Donc, adieu, Henriette, *exit*, Jacqueline et bon vent, Charlotte !

Ce qui voudrait donc dire que le roi de cinquante-six ans va désormais se retrouver en tête à tête avec Marie ?

Non, ce serait le mal connaître.

Et puis, il faut bien l'avouer, ce serait insupportable.

Soit, il met beaucoup de bonne volonté à accomplir son devoir conjugal, il y met aussi de la constance puisque la taille de la reine va s'arrondir pour la sixième fois et qu'Henriette-Marie naîtra en novembre 1609, mais comme il ne parvient toujours pas à dompter son tempérament impétueux, il ne peut s'empêcher de continuer de traquer le jupon.

Il est vrai que, hormis quelques petites indispositions dues à la gourmandise, quelques rétentions d'urine consécutives à telle ou telle maladie intime contractée tout au long d'une carrière bien remplie, quelques méchants abcès dentaires – mais qui n'en souffrait pas ? –, quelques névralgies lombaires occasionnées par la blessure d'Aumale, en 1592, et quelques légers accès de goutte, Henri, qui buvait son vin coupé d'eau et qui, bien sûr, ne fumait pas, était en solide santé. Son autopsie le prouvera bientôt.

Des jupons ? Il en soulève plus d'un du côté des filles de la maison de la reine, mais il ne s'y attarde pas. Ceux de Mlle de Sourdis, de Mlle Quelin ou de la duchesse de Nevers lui seront en revanche plus longtemps familiers. Et comme il persiste à vouloir élargir son tableau de chasse, il inscrira aussi les noms de la duchesse de Guise, de la duchesse de Montpensier et celui de Marie d'Enragues, la propre sœur d'Henriette.

Marie d'Enragues qui était simultanément la maîtresse de Bassompierre et de Bellegarde !

« Ce n'était pas la première fois que Bellegarde et Bassompierre partageaient les amours royales, raille Tallemant des Réaux. Ces messieurs avaient décidément les mêmes goûts que le roi. »

« Pendant quelque temps, s'amuse l'auteur anonyme des *Amours d'Henri IV, roi de France*, Sa Majesté passa son temps à courir d'un lit à l'autre avec la fougue d'un jeune homme. Rien ne comptait plus pour lui que ce qui se tâtait... »

Il n'y a pas de doute, le roi était en train de sombrer dans l'obsession.

Il convient pourtant de faire la part des choses car, à d'autres temps, d'autres mœurs, ce qui peut nous sembler aujourd'hui scandaleux était tout à fait naturel au début du XVII^e siècle. Ainsi, selon Jean Héroard, Henri IV estimait qu'il n'y avait pas une once de perversité à placer le petit Dauphin, tout nu, dans son lit, entre la reine et lui, pour qu'il pût assister au processus de propagation de la race !

Il est encore vrai que la chambre du couple royal était ouverte à tous les vents et que nul ne se formalisait alors pour des raisons de pudeur – ou d'impudeur. Sully, par exemple, pouvait se permettre d'y faire irruption à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit sans que cela générât le plus petit scandale.

À ce sujet, Pierre de l'Estoile raconte qu'au matin du 1^{er} janvier 1609, sans s'être fait annoncer, le ministre entra dans l'alcôve où ronflait encore le roi, allongé à côté de Marie de Médicis, le dos tourné.

— Réveillez-vous, je vous prie !

Selon l'usage, il apportait une bourse d'étrennes à la reine.

Elle se contenta de grommeler, le nez enfoui dans l'oreiller.

— Donnez-la-moi, dit Henri. Elle fait mine de dormir mais en réalité elle boude. Toute la nuit elle n'a fait que me tourmenter !

Ce qui ne surprit pas Sully qui était accoutumé aux -scènes du ménage.

— Je m'en vais maintenant, comme le veut la tradition, offrir quelques jetons d'or et d'argent aux dames d'honneur.

— Je vous accompagne, dit le roi en chemise de nuit, car je veux voir que vous ne leur donnerez leurs étrennes qu'après les avoir embrassées. Dites-moi, Sully, laquelle baiseriez-vous de meilleur courage ?

— Ma foi, Sire, je ne saurais vous le dire, car j'ai bien d'autres choses à faire qu'à penser à l'amour, ni à juger quelle est la plus belle. Je les baiserais donc comme des reliques en leur présentant mon offrande...

Ah ! l'heureux surintendant des Finances, qui vivait paisiblement, depuis 1584, avec sa richissime épouse, Anne de Courtenay ! Ah ! le brave Sully, qui passa sa vie à être plus préoccupé par les finances du royaume que par sa libido !

C'est une maladie, l'amour chronique. Sully n'en souffrait pas. Pour Henri, le mal était incurable.

Et pourtant ! Combien de fois ne lui est-il pas arrivé de soupirer :

— Ah, si la reine voulait me rechercher, me caresser et m'entretenir de discours agréables, si elle me témoignait une grande amour, je n'irais plus voir d'autres femmes...

Hélas ! l'ombrageuse Marie de Médicis était incapable de faire preuve de la plus petite tendresse.

« Il suffirait de peu de choses pour que je l'aime comme une maîtresse, ajoutait-il, d'autant que je la trouve très belle, maintenant, à la force de l'habitude. »

Non, Henri n'est pas crédible. Ils n'étaient pas faits pour vivre ensemble, voilà tout. Ils parvenaient à se supporter, ils faisaient bonne figure, ils s'estimaient, ils accomplissaient leur mission – qui était de perpétuer la race –, mais ils ne s'aimaient pas. Divorcer, alors ? Le pape aurait suffoqué. Henri IV de France n'allait tout de même pas suivre les -traces d'Henri VIII d'Angleterre !

Faire contre mauvais amour bonne figure ?

— Oui, répète avec obstination Marie la matrone, j'affirme qu'il n'y a point de mauvais ménage entre le roi, mon seigneur, et moi. Non, il ne faut pas croire les méchantes -langues qui parlent de grande fascherie !

— C'est vrai, surenchérit le roi, il a été décidé que nos petits dépits ne devraient jamais passer vingt-quatre heures.

On est tout de même loin de Roméo et Juliette !

Pas de fâcherie, pas de mauvais ménage, mais surtout pas de romantisme !

En réalité, Henri IV a beaucoup mieux réussi sa vie de couple avec la France qu'avec la Femme.

Quand on songe que, respecté comme prince du plus puissant royaume du monde, l'homme n'était pas à l'abri d'une vulgaire paire de claques et qu'il pouvait se laisser agonir d'injures sans trop sourciller !

Sans doute était-il masochiste.

D'ailleurs il en redemande !

Masochiste et suicidaire, même, car cette fois la nouvelle élue de son cœur est à peine âgée de quinze ans.

Et c'est la reine Marie qui la lui amène sur un plateau, un après-midi de janvier 1609, en l'invitant à venir assister à une répétition du ballet qu'elle se propose de donner pour le mardi gras.

Cette répétition se donnait dans la galerie du bord de l'eau, au Louvre, une galerie qui était aussi longue que la salle des pas perdus de la gare Saint-Lazare puisqu'elle faisait la jonction entre les appartements royaux du palais et le château des Tuileries.

« C'était en effet un passage surprenant de longueur, dit Pierre de l'Estoile. Un jour, pour amuser le Dauphin, on y avait même organisé une grande chasse au renard. Le roi avait aussi coutume d'y laisser courir ses chiens. »

Et c'est là, dans cette interminable galerie, qu'il la vit.

Elle n'était pourtant pas la vedette du *Ballet des nymphes de Diane*. Le rôle de Diane était en effet tenu par la « petite Paulette », ainsi surnommée parce qu'elle était la fille de Charles Paulet, l'inventeur du premier impôt sur la fortune. C'était donc elle, la pulpeuse « Diane Paulet », qui était censée focaliser tous les regards.

Mais celui d'Henri se posa sur une des jeunes chasseresses.

On imagine sans peine le roi se léchant les babines, car les douze nymphes qui évoluaient, là, sous son œil lubrique, au risque de contracter une sévère fluxion de poitrine – on était en plein mois de janvier et la gigantesque galerie était aussi froide qu'une crypte –, ne portaient pour tout vêtement qu'un minuscule voile de crêpe diaphane.

Naturellement, pour constituer son escadron de nymphettes, la reine avait choisi les plus ravissantes demoiselles de la cour. Et elle avait donc eu l'inconscience d'inviter Henri à venir les... dévisager ! Pourtant, connaissant bien le diable qui sommeillait en lui, elle aurait dû se méfier.

Aussi, c'était couru, le diable s'éveilla.

« À un moment donné du spectacle, se souvient le malicieux Tallemant des Réaux, les dames devaient lever leur javelot comme si elles eussent voulu le lancer. L'une d'elles se trouva vis-à-vis du roi quand elle leva son dard et il semblait qu'elle l'en voulût percer. »

Effectivement, le Vert Galant fut touché... en plein cœur et, dans l'instant, il déclara qu'il n'avait jamais vu un corps et un visage d'une beauté plus harmonieuse.

Ce en quoi il ne faisait guère preuve d'originalité, le malheureux roi.

Car elle était vraiment très belle, la petite qui grelottait dans la galerie, presque uniquement vêtue de ses longs cheveux blonds.

« Elle possédait des grâces incomparables, dit l'un.

— Quoique le siècle des Valois ait peut-être été le plus fécond en beautés, les vieux et les jeunes courtisans avouaient qu'elle surpassait toutes celles qui avaient brillé avec le plus d'éclat, raconte un autre.

— La blancheur de son teint était admirable ; ses yeux vifs et pleins de tendresse en inspiraient aux plus indifférents, soupire le cardinal Bentivoglio. Le son de sa voix, son maintien, ses moindres actions avaient un charme qu'on ne pouvait se défendre d'admirer. La nature avait vraiment tout fait pour elle... »

Elle aussi se prénommaît Charlotte, mais contrairement à la précédente elle pouvait afficher de beaux quartiers de noblesse puisqu'elle était issue de

la prestigieuse famille des Montmorency. Charlotte était en effet la fille du connétable Henri, le duc du nom, et de la ravissante Louise de Budos.

Et tant pis si ce cher connétable était un peu rustre et fort ignorant (on prétendait même qu'il ne savait ni lire ni écrire), cela ne l'empêcha pas d'obtenir la dignité de maréchal de France.

Et d'avoir la plus belle fille du monde !

« Il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'elle fût si belle, note un chroniqueur, puisqu'elle était ensorcelée !

— C'est vrai, ajoute un autre, elle avait hérité la beauté de sa mère, laquelle était morte étranglée par le diable dont elle tenait ses charmes surprenants et dangereux ! »

Ce qu'omet de dire ici l'anecdotier, c'est que le diable ressemblait tout bêtement à une méchante arête de poisson qui s'était glissée sous la lnette de la jolie dame avant de l'étouffer pour le compte et qu'elle était en fait morte dans des conditions beaucoup plus prosaïques que sataniques.

Donc, dans la galerie du bord de l'eau, Henri est fasciné.

Jusqu'à ce que Bellegarde, qui est là, à côté de lui, vienne rompre le charme.

— Mlle de Montmorency est admirable, n'est-ce pas, Sire ? Mais il se trouve qu'il y a huit jours à peine, vous avez accepté qu'elle épouse notre ami François de Bassompierre.

— Eh bien, j'empêcherai ce mariage par tous les moyens, grommelle le roi.

Et, furibond, il rejoint ses appartements et se couche aussitôt.

Sans Charlotte, mais avec une terrible crise de goutte qui vient de le cisailer. Subitement.

« Comme il ne trouvait pas le sommeil, raconte un témoin, il demanda qu'on lui lût le roman d'Honoré d'Urfé, *L'Astrée*, qui venait de paraître et était fort en vogue. »

Puis, le lendemain, il fit venir la vision de la galerie à son chevet de goutteux.

Ce qui n'était peut-être pas très ragoûtant !

— Êtes-vous satisfaite de ce projet d'union qui a été conçu pour vous ? lui demande-t-il tout à trac. Parlez-moi sincèrement. Êtes-vous vraiment ravie d'épouser M. de Bassompierre ?

— Je suis prête à obéir à mon père et je suis fort heureuse de cette décision, répond la jeune fille « merveilleusement blanche » au roi alité

lourdement, un pied posé sur un épais coussin de plume.

Il est vrai que, au regard du podagre, Bassompierre pouvait encore passer pour un jeune homme. Il avait à peine trente ans, lui, il était svelte, hardi et brillant, les femmes de la cour se retournaient sur son passage et ne dédaignaient pas de l'entretenir dans l'intimité.

Il en avait, des maîtresses, le beau François ! La plus régulière étant sans doute la jeune sœur d'Henriette d'Entraques, Marie, qui avait également connu quelques assauts du Vert Galant.

L'époque était tout de même très portée sur les échanges !

— Oui, conclut Charlotte de sa voix caressante, je m'estimerai fort bien avec M. de Bassompierre...

La nuit venue, Henri ne trouva pas le sommeil. Torturé du pied, il l'était aussi du cœur. La passion venait de le -mordre, de le tenailler.

La passion et sa sœur jumelle, la jalousie.

Comme elle traînait alors dans les couloirs du Louvre du côté de la chambre du roi, l'acariâtre et bossue demoiselle de Rohan, grande colporteuse de ragots devant l'Éternel, bondit sur son écritoire. Elle avait tout compris ! Bassompierre avait bien du souci à se faire. Il fallait le prévenir. Elle le fit en pondant ces quelques vers qu'elle lui fit porter dans la minute :

*Bassompierre, on vous avertit,
Aussi bien l'affaire vous touche,
Qu'on vient de baiser une bouche
Dans la ruelle de certain lit.*

Le fiancé de Charlotte ne manquait pas de repartie et composa sur-le-champ ce bout-rimé en guise de réponse :

*Bassompierre dit qu'il en rit
Et que l'affaire ne le touche.
Celle à qui l'on baise la bouche
À mille fois baisé son...
(Post-scriptum : je mettrai quand vous voudrez la rime entre vos mains !)*

Avant d'être convoqué chez le roi pour s'entendre dire :

— J'ai pensé à vous marier.

— N'est-ce pas déjà conclu ?

— Je songe pour vous à Mlle d'Aumale, dit Henri. Je rétablirai pour vous ce duché, en vous y ajoutant la pairie.

— Mais, plaisante Bassompierre, vous voulez donc me donner deux femmes ?

— Sois sérieux, reprend le roi en tutoyant cette fois son interlocuteur qui avait pris une mine goguenarde. Je veux te parler en ami. Il faut que tu saches que je suis devenu non seulement amoureux mais furieux et outré de Mlle de Montmorency. Si tu l'épouses et qu'elle t'aime, je te haïrai et si elle m'aimait, c'est toi qui me haïrais ! Il vaut mieux que cela ne rompe pas notre bonne intelligence, car je t'aime d'inclination et d'affection.

En clair, Henri venait de mettre Bassompierre au pied du mur.

Il y resta.

Avait-il d'ailleurs vraiment envie de le franchir ?

Car le « hardi et brillant compagnon » du roi était avant tout un frivole hors de pair, voire un franc débauché. Il en perdait une ? Il allait au moins en retrouver deux ! À savoir la petite Marie d'Enragues à laquelle il s'empressera de faire un fils – le futur aumônier de Louis XIII – et la princesse de Conti qui lui en donnera un autre – François de La Tour, un maréchal de France.

Bassompierre était plus courtisan qu'amoureux de la Montmorency.

— Sire, dit-il, agenouillé devant le lit du roi, j'ai toujours ardemment désiré témoigner à Votre Majesté l'extrême et ardente passion que je lui porte, et combien véritablement je l'aime. Certes, je ne quitte pas sans peine et sans regret une si illustre alliance, une si parfaite dame et... si violemment aimée de moi ! Mais puisque par cette pure et franche démission et résignation je plais en quelque sorte à Votre Majesté, alors oui, je m'en désiste pour jamais et souhaite que cette nouvelle amour vous apporte autant de joie que sa perte me cause de tristesse.

L'hypocrite !

— Je suis résolu de marier Mlle de Montmorency à mon neveu le prince de Condé et de la tenir près de ma femme, conclut Henri, ravi. Elle sera la consolation et l'entretien de la vieillesse où je vais désormais entrer. Je donnerai à mon neveu, qui est jeune et qui aime mieux la chasse que les dames, je lui donnerai cent mille livres par an pour passer son temps.

Henri IV n'ignorait pas non plus que l'insignifiant et timide prince de Condé, Henri II de Bourbon, passait pour préférer la fréquentation des éphèbes à celle des nymphes.

Ce qui, dans ce cas de figure, n'était pas négligeable.

Quel paravent idéal il allait pouvoir faire, à l'instar des maris fantoches de Gabrielle d'Estrées et de Jacqueline de Bueil !

Restait à savoir ce qu'en pensait l'intéressé malgré lui.

Eh bien, il n'en pensa rien, pour cette bonne raison que le roi ne lui laissa pas la possibilité d'émettre un avis. Il serait un mari complaisant, voilà tout. Un mannequin de paille !

Le mariage fut célébré tambour battant, à Chantilly, chez le connétable, le 17 mai 1609. C'est donc ce jour-là que s'unirent les parents du futur Grand Condé.

« Ce fut une cérémonie à peu de frais, mais avec bien de la gaieté, a noté Malherbe.

— À peu de frais ? proteste Sully. Comme vous y allez ! Il a tout de même fallu que nous nous délestions de deux mille écus d'or pour les habits de la demoiselle et de dix-huit mille livres pour ses pierreries. »

Demoiselle ? Elle ne l'était déjà plus, la belle caillette, en cheminant vers l'autel, puisque le roi n'avait pas attendu cinq mois avant de « croquer la belle proie », selon l'expression de Pierre de l'Estoile.

« C'était une telle folie qui tenait tous ses sens si embarrassés que quasi il n'était capable d'autres affaires que de celles qui concernaient cette affection », songe alors le duc de Mantoue, consterné.

Car une affection, c'est aussi une maladie.

Mais le roi est indifférent aux sourires et aux critiques. Il se sent une nouvelle jeunesse. Il se baigne désormais assez régulièrement comme il le faisait autrefois au temps de Corisande ; il se lisse et se teint la barbe, porte des fraises propres et parfumées, des manches de satin de Chine, il méprise sa goutte, ignore ses rétentions d'urine, bref, il est amoureux comme on peut l'être à vingt ans.

« Il paraît un notable changement en sa vieillesse, réchauffée par un amour violent, duquel le brasier pousse des désirs en flammes claires », observe d'Aubigné.

L'amour violent pour une jeune femme de quinze ans qui, aussi surprenant que cela puisse paraître, ne semble pas le moins du monde se plaindre de cette aventure. Car si dans un premier temps Charlotte se trouve simplement flattée d'avoir été remarquée par celui que l'on considère alors comme le plus grand roi du monde, par « le chevalier au panache blanc », fût-il presque sexagénaire, très vite (et certaines correspondances le prouvent)

elle en sera sincèrement éprise. À ses yeux, Henri deviendra même bientôt « son astre adoré ».

« Aimez celle qui vous adore et adorez celle qui vous aime », lui écrit-elle.

On comprend, dans ces conditions, que le roi n'a plus vraiment sa tête à lui.

Comme il ne la trouvait jamais aussi jolie et désirable qu'au saut du lit, une nuit, il la prie de se montrer, sur le balcon, entre deux torchères, vêtue de ses seuls cheveux dénoués. Et il la voit si belle qu'il s'en évanouit à demi.

— Jésus, qu'il est fou ! s'écrie la coquine.

Car elle l'était un peu.

Ainsi se laisse-t-elle peindre pour lui, dans le plus simple appareil.

« Quand Ferdinand eut achevé de broser sa chair de bacchante enluminée par les flambeaux, raconte un cancanier du temps, le roi s'empressa de confier la toile à Bassompierre afin que personne d'autre ne la vît. »

Or, la peinture était fraîche.

Bassompierre eut alors l'idée de l'oindre de beurre frais. Ainsi put-il la rouler sans qu'elle souffrît trop. On connaissait la peinture à l'huile, sans le savoir Charlotte de Montmorency venait de lancer la peinture au beurre !

Qui n'eut toutefois aucun succès.

Et Henri IV demeura sur son nuage jusqu'à ce que le jeune Condé, sans doute agacé de voir son épouse revenir au petit matin les yeux brillants, battus, et regrettant amèrement de n'entrer pour rien dans cette fatigue voluptueuse, décida de ne plus marcher dans la combine.

Un matin, il fait irruption au Louvre.

— Sire, je viens vous demander l'autorisation de quitter la cour. Je pars en province et ma femme m'accompagne !

Après le coup de foudre, c'est le roulement du tonnerre.

Le roi s'indigne, suffoque, grince des dents. Il ne se maîtrise plus, il hurle.

— Je vous l'interdis ! Votre femme est ma sujette, vous m'entendez ? Et je lui commande de rester aussi bien qu'à vous.

Non, il ne peut s'imaginer Charlotte à la campagne, il la veut à demeure.

— Vous êtes un tyran, répond le jeune Condé.

— Je n'ai fait acte de tyran qu'une fois dans ma vie, réplique Henri qui se contrôle à peine, c'est lorsque je vous ai fait reconnaître pour ce que vous

n'étiez pas. Un jour, si vous y tenez, je vous présenterai votre vrai père.

Ici, le roi touchait le point névralgique : la bâtardise du prince Henri.

Il était de notoriété publique que, peu de temps avant sa grossesse, Mme de Condé, mère du troisième prince du nom, née Charlotte de La Trémoille, avait été du dernier bien avec un simple page nommé Belcastel.

— Mon père ? Ne l'aurais-je pas plutôt devant moi ? Ne s'agirait-il pas de l'homme qui veut coucher avec ma femme ? ironise le jeune marié jaloux en prenant congé du roi congestionné de colère.

Car il était tout autant de notoriété que le Vert Galant avait aimé à passer sa fantaisie dans les bras de la princesse de Condé au sang chaud pendant une longue absence du mari, et que cette absence coïncidait parfaitement avec le temps de la conception de son fils, l'impertinent Henri II de Bourbon.

Un fils posthume, d'ailleurs : lorsqu'il naquit à Saint-Jean-d'Angély, le 1^{er} novembre 1588, le père avait trouvé la mort neuf mois plus tôt, jour pour jour.

Et les méchantes langues du Louvre n'hésitaient pas à affirmer qu'il avait été empoisonné par son épouse.

Des poursuites avaient aussitôt été engagées contre la veuve joyeuse, mais Henri IV lui-même ordonna qu'on les cessât et que l'on fît brûler toutes les pièces du dossier.

Quelle famille, ventrebleu !

L'Europe, l'Europe, l'Europe !

— Je vous interdis de quitter Paris ! avait vociféré le roi.

Mais il avait hurlé dans le vent.

Bientôt la nouvelle se répandit dans les couloirs du palais : il n'y avait plus âme qui vivait au logis des Condés. Ils étaient partis, les jeunes mariés, ils étaient allés se réfugier au château de Valéry, près de Sens.

Henri fut anéanti. Comme on peut l'être quand on aime et que l'on apprend subitement que l'on n'est plus payé de retour. Alors on déprime, on perd l'appétit, on ne dort plus, on est vulnérable, on traîne comme une âme en peine, on a parfois même envie d'en finir. Ce en quoi on a tort, d'ailleurs, car on ne devrait jamais se tuer par amour puisque – et l'histoire l'a cent mille fois montré – ce sont toujours les amours qui finissent par mourir d'elles-mêmes.

— Je deschois de mes angoisses, gémit alors le roi. Tout me déplaît, je suis désespéré, je suis terrassé par ce coup du sort.

« Il paraît comme absent, disent les uns.

— Il est sombre et insaisissable, ajoutent les autres.

— Il est pâle et méconnaissable, note un chroniqueur.

— Tout donne à croire qu'il a perdu la tête », songe un ministre.

Alors que, plus que jamais au printemps de l'an 1609, Henri aurait eu besoin d'être lucide et efficace.

Car la tension internationale avait atteint un seuil cri-tique. L'Europe sentait même la poudre à plein nez. Surtout quand le vent soufflait de la Rhénanie-du-Nord-Westphalie, de Juliers ou de Clèves où le duc venait de disparaître.

Or, il était mort sans descendance, le duc Jean-Guillaume le Simple qui avait su maintenir un certain équilibre entre la France et l'Autriche.

« Je ne tolérerai jamais Clèves à l'Espagnol ni à l'Autrichien », avait déclaré Henri IV au temps où il n'avait pas encore perdu la tête sur un coup de cœur.

Et pourtant, le cadavre de Jean-Guillaume était encore tiède que les troupes du marquis de Spinola et de l'archiduc Léopold avaient investi la citadelle de Juliers. Au nom de l'empereur autrichien Rodolphe II.

— Léopold dans Juliers ? C'est un furet dans une garenne, confie l'ambassadeur de France à Sully.

Sully qui s'emploie aussitôt à travailler le roi au corps et à lui remettre les pieds sur terre. En expliquant qu'une intervention militaire est indispensable et qu'il faut en profiter pour libérer les Flandres de la tutelle des Habsbourg et, dans la foulée, s'allier habilement avec le duc de Savoie afin de réduire l'Italie à l'obéissance.

— Le Saint-Siège lui-même est avec nous ! Il suffira de lui donner le royaume de Naples.

Sûr de l'appui de l'Angleterre, Sully pouvait aussi compter sur les Provinces-Unies (la Hollande d'aujourd'hui) et sur les princes protestants d'Allemagne. Sans compter qu'il avait le soutien des rois de Suède et du Danemark. Tout semblait donc réuni pour qu'une manière de nouvelle paix carolingienne pût bientôt s'étendre sur le continent. Sully en était convaincu, Henri IV était en passe de devenir un nouveau Charlemagne, il serait son Alcuin.

En clair, le « grand dessein » de Sully était de créer une confédération européenne, une association de quinze États souverains et égaux, soit électifs, à l'exemple de l'Empire ou de Rome, soit héréditaires au modèle de la France et de l'Angleterre.

— L'Europe, l'Europe, l'Europe ! Quelle belle incantation ! ironisera Charles de Gaulle, de Lille, trois siècles et demi après Henri de Bourbon, de Saint-Louis.

L'Europe politique ! Quel beau projet ! On en rêve encore, en l'an 2000 après Jésus-Christ. Et quand on songe qu'en 1609 Henri IV vieillissant pensait pouvoir le réaliser en un tournemain.

D'autant plus qu'il vient d'apprendre que Condé a quitté le château de Valéry pour aller se réfugier à Muret, près de Soissons, et que, de Muret, en

deux temps et trois mouvements, il s'est empressé de passer la frontière, direction Bruxelles. Avec Charlotte dans ses bagages, bien sûr !

— Si vous aviez mis cet insubordonné à la Bastille comme je vous l'avais conseillé nous n'en serions pas là, grommelle Sully réveillé en pleine nuit et de fort méchante humeur.

— J'ai autant envie de faire la guerre que de me jeter à la nage en mer, dit le roi, mais puisqu'il le faut, préparons-nous.

En attendant que l'armée soit sur le pied de guerre – il faut tout de même compter quelques mois ! – Henri décide tout simplement de faire enlever la fille du connétable.

Sur un scénario à la Dumas, façon *Trois Mousquetaires* avant l'heure, c'est-à-dire avec des échelles de corde, des passages secrets, des faux papiers, des bretteurs masqués... sans oublier un cavalier mystérieux chargé de prendre en croupe la princesse tant aimée et de la ramener au Louvre. Ce chevalier masqué n'étant autre que le marquis de Cœuvres, le propre frère de la regrettée Gabrielle d'Estrées.

Le problème est de savoir si Charlotte acceptera de se laisser kidnapper.

Et si Condé lui avait révélé l'amour ?

— Non, dit Henri avec la foi du charbonnier, je sais que mon « bel ange » m'est fidèle.

Et il fait même savoir qu'il envisage de l'épouser au plus vite, ce bel ange-là, après avoir répudié Marie.

Répudier Marie de Médicis !

Comment le roi a-t-il pu imaginer que sa femme allait se laisser tondre comme un agneau bêlant ?

L'amour, toujours l'amour, qui est aveugle bien sûr, mais qui rend trop bavard aussi. La reine n'est pas sourde. Elle a bientôt vent de ce projet d'enlèvement de la rivale et elle en informe aussitôt l'ambassadeur d'Espagne, lequel dépêche un courrier à Bruxelles où l'on s'empresse de se mettre en état de siège.

Résultat, il n'y eut pas plus de passages secrets que de cordes à nœuds, de cavalier masqué que de poursuite infernale, il n'y eut que le marquis de Cœuvres qui rentra piteusement à Paris, « sans la marchandise », et qui se fit traiter de sot par le roi furieux.

— Que l'on active les préparatifs de guerre, ordonne-t-il alors.

Il a subitement retrouvé toute sa pugnacité.

— On s'attend chaque jour à voir le roi marcher sur Bruxelles avec un gros de cavalerie, confie l'ambassadeur don Inigo de Cardena à Philippe III d'Espagne.

Il est vrai que n'importe quel observateur pouvait constater le branle-bas de combat qui agitait le royaume. Ici, on créait des magasins de vivres, là, on ouvrait des arsenaux, ailleurs, on renforçait les frontières et partout les routes se couvraient de gens de guerre.

— J'estime à deux cent vingt mille hommes l'effectif des troupes prêtes à entrer en campagne, dit le duc d'Aumale.

— Et c'est sans compter les cinquante mille que le roi veut personnellement conduire à Bruxelles, précise le nommé La Ferrière.

Il fallait remonter aux Croisades, si ce n'est aux légions de César, pour se souvenir d'avoir rencontré une telle concentration de soldats sur les chemins de France et de Navarre.

Et l'artillerie ! Dans l'histoire de l'humanité on n'avait jamais tant vu de canons. Henri pouvait en effet disposer de plus de huit cents bouches à feu.

Toute cette mobilisation pour mettre un peu d'ordre dans la succession des duchés de Juliers et de Clèves ? Non, au regard du roi, ces bouches à feu-là étaient avant tout -destinées à cracher sur ceux qui séquestraient Charlotte. Et tant pis si la guerre était sûrement appelée à dégénérer, il devait libérer la nouvelle Hélène, à la suite de quoi il deviendrait très vite son Ménélas.

— C'est exact, dit Villeroi, la princesse de Condé est la seule préoccupation du roi. Qu'elle revienne en France, il suffira ensuite de trois ou quatre mille hommes pour arranger l'affaire de Juliers.

« Il y a grande apparence qu'après avoir terminé le différend de Juliers et retiré des mains des étrangers Mme la princesse, elle lui eût servi de bride pour l'arrêter et le divertir du reste », songe Richelieu en rédigeant ses *Mémoires*.

« Il est évident que cette guerre qui s'annonce n'est -causée, délibérée et ne sera entreprise que pour enlever de force cette créature du lieu où elle est gardée par la recommandation de son mari, et que, sans cette piqure d'amour, le roi n'aurait pas l'idée, à l'âge en lequel il est, de passer les limites de son royaume pour entreprendre une -conquête sur ses voisins, observe le sieur de Villegomblain. Pour n'être pas trop blâmé d'une si honteuse entreprise, il faut donc qu'il la couvre par de plus honorables desseins. »

— Qu'on se souvienne seulement que Troie fut détruite parce que Hélène ne fut pas rendue, tranche Henri.

Et si le nonce Ubaldini ose encore le supplier de renoncer à ce projet insensé qui mettra l'Europe à feu et à sang, il se contente de lui répondre, ironique :

— Pour rien au monde je ne voudrais contrarier Sully et lui faire perdre le fruit de nos armements qui nous ont déjà coûté cinq cent ou six cent mille écus !

Puis il fredonne :

*Deux beaux yeux sont l'empire
Pour qui je soupire.
Sans eux rien ne m'est doux !...*

— Si vous prêtez main-forte aux huguenots allemands, continue Ubaldini, Sa Sainteté pourrait bien vous excommunier.

— Mes prédécesseurs ont mis le pape sur son trône, répond le roi amusé, si Sa Sainteté m'excommunie, je la dépousséderai !

Et la reine ? S'est-elle enfin résignée à vivre sous le régime matrimonial arabe imposé par son mari ? Non, elle s'inquiète, la mère du futur Louis XIII, et on peut la comprendre. Elle se fait d'autant plus de soucis que le roi s'abstient maintenant de venir lui rendre hommage. Elle n'ignore pas que, pour passer le temps, il a plus ou moins repris goût à Charlotte des Essarts, cette petite sensuelle qui s'était pâmée, hier, et même effondrée sur le tapis quand Henri l'avait embrassée pour la première fois. Comme elle revenait d'Angleterre où elle avait suivi la comtesse de Beaumont, le roi l'avait aussitôt questionnée :

« On ne vous a donc jamais embrassée, de l'autre côté de la Manche ?

— Jamais, monseigneur.

— Cela ne m'étonne point des Anglais », avait-il répondu en s'esclaffant.

Donc, si Marie de Médicis n'est pas trop préoccupée par les caresses hâtives que son mari prodigue à Charlotte des Essarts, elle se ronge les sangs, en revanche, quand elle l'entend parler de l'autre Charlotte – celle de Condé – pour laquelle il envisage de bouleverser toute la civilisation occidentale.

Quant au fait qu'Henri ne s'attardait plus dans son alcôve, elle aurait tout de même pu le comprendre. N'était-elle pas, depuis son dernier accouchement, sujette à la suffocation, aux coliques et à une hémorragie lancinante ? Néanmoins, bien qu'affaiblie dans sa chair, Marie n'est pas disposée à abdiquer et à « abandonner son os aux chiens ».

Le roi, qui est selon elle à la limite de la démence et qui erre toutes les nuits en faisant des incantations : « Où êtes-vous, princesse ? Charlotte, ma Charlotte, pourquoi n'êtes-vous contre moi ? », le roi, donc, ne partira pas pour la guerre avant qu'elle ait été sacrée et couronnée reine de France. Après cela, une fois qu'elle aura assuré son avenir, il pourra bien s'abandonner au stupre et à la fornication, ce ne sera plus son problème.

Et puis elle est italienne, Marie, elle est donc superstitieuse. Elle l'est même jusqu'à la racine de ses cheveux noir de jais. Alors elle frémit quand un astrologue du clan Concini-Galigai lui annonce que le roi de France va mourir dans sa cinquante-huitième année.

— Oui, il faut que vous ayez reçu l'onction avant qu'il ne disparaisse, lui avait murmuré à l'oreille la fameuse nonne Passitea qui passait pour la « Mme Soleil » du Louvre.

— Non, réplique Henri, je ne tiens pas à ce que vous soyez couronnée car on vient de me prédire, à moi, que je serai tué à la première grande magnificence que je ferai et on m'a même certifié que je mourrai dans un carrosse !

Pendant quelques jours, le roi est pétri d'appréhensions. Surtout en voiture, évidemment. Un matin, par exemple, alors qu'il est assis à côté de la reine, il est surpris par un cahot. Un cri d'effroi lui échappe aussitôt et il se jette sur Marie avec tant d'impétuosité qu'il en arrive à lui égratigner le crâne avec la broche de diamants qui orne ses cheveux.

On imagine qu'il n'était pas fier d'une telle réaction, lui, le souverain au panache blanc qui avait ciselé son trône à la pointe de l'épée, le monarque résolu à faire plier l'Europe et la laisser ramper à sa botte. Qu'était-ce à dire ? Il suffisait d'un gravier sous la roue de son landau pour qu'il se mît à paniquer !

Mais comprenons-le.

À combien de reprises n'avait-on pas déjà tenté d'abrégé sa carrière ? Une méchante douzaine de fois, au moins, depuis la lame de Jean Châtel qui lui avait sévèrement entamé la lèvre au surlendemain de la Noël de 1594, en passant par un Italien énervé armé d'un rasoir émoussé, par un avocat d'Angers nommé Guesdon et par un chartreux de Nantes qui avait vu la Vierge. Sans oublier Pierre Barrière, un ancien serviteur du duc de Guise, avec son couteau de un pied de longueur ; et Ridicauwe, un jacobin de Gand qui était convaincu qu'Henri était le fils du prince des démons ; un avocat de Villeneuve-le-Roi aussi, un capucin de Saint-Michel et Jacques des Îles, le

procureur de Senlis, qui l'avait désarçonné sur le Pont-Neuf en agitant un gros poignard. Tous, ils avaient tous tenté de supprimer l'hérétique. Et parfois même en faisant preuve d'une imagination délirante, à l'exemple du Normand Saint-Germain de Racqueville qui avait usé de recettes vaudoues que l'on aurait pu croire mitonnées chez les Indiens d'Hispaniola ; à l'exemple aussi du Bigourdan Piédefort, inventeur d'une mini-arbalète camouflable au creux d'une main, ou de Nicole Mignon, cette vivandière de Saint-Denis qui avait imaginé venir à bout du roi en répandant sur son lit une certaine eau dont l'évaporation aurait entraîné une fatale maladie de langueur. Il y eut même un fou furieux, un jour, sur le marché Saint-Germain où Henri aimait à flâner, qui, les mains nues, s'était sauvagement jeté à sa gorge en hurlant :

— Tu n'es qu'un usurpateur, toi, Henri dit le Quatrième ! C'est moi qui suis le vrai roi puisque moi, je descends de Pharamond !

Pharamond étant un chef franc légendaire du V^e siècle, le pauvre garçon ne fut jamais en mesure de produire une généalogie qui lui aurait au moins sauvé l'honneur.

Le sacre et le couronnement de la reine ? Soit, au diable les diseuses de mauvaises aventures, Henri IV finit par se résigner, caressant sans doute l'espoir que Condé n'aurait pas l'outrecuidance d'être absent à la cérémonie.

Et qui dit Condé, dit Charlotte.

En attendant de la retrouver, le roi se console dans les bras de Mlle de Fontlebon – prénommée Charlotte, elle aussi ! –, au grand dam de la Médicis qui promet de congédier l'impertinente et aguichante jeune femme, laquelle faisait partie de son escouade de demoiselles d'honneur.

— Si ne la conservez près de vous, je vous renvoie en Italie, vous et votre *Conchine* ! menaça une fois de plus le roi furibond.

Mais elle arrivait trop tard, cette crise d'autorité royale, car désormais, Marie ne doutait plus de son couronnement, donc de son inamovibilité.

Et pourtant, le 11 mai, c'est-à-dire deux jours avant la cérémonie, Henri se confiait encore à son cher Sully :

— Ah ! mon ami, que ce sacre me déplaît ! Je ne sais ce que c'est mais le cœur me dit qu'il m'arrivera quelque malheur...

— Mon Dieu, à quelle idée vous livrez-vous là !

— Si, je vous l'affirme. Mille pressentiments sournois m'assaillent, ce maudit sacre sera la cause de ma mort.

— Il est encore temps de tout annuler, dit Sully. Voulez-vous que j'envoie à cette heure un ordre à Saint-Denis pour faire tout cesser et renvoyer les ouvriers ?

— Moi, je veux bien, répond le roi, mais ma femme s'entêtera.

En effet, Marie s'entêta.

Jusqu'au jeudi 13 mai 1610, jour où elle fit son entrée dans l'église de l'abbaye de Saint-Denis.

« Ce jour-là, raconte Pierre de l'Estoile, toutes les solennités, pompes, magnificences et cérémonies qu'on a coutume de garder et observer aux sacres des reines, furent exactement pratiquées et observées, avec grands applaudissements, cris et réjouissances de tout le peuple, plus content et réjoui de la vue du doux et grave port de la majesté de leur reine, laquelle portait un visage merveilleusement joyeux, gai et content, que de celle des riches pierreries, enseignes, brillants, grosses perles blanches et orientales, robes de drap d'or et d'argent, somptueuses et magnifiques, desquelles Sa Majesté avec la suite des dames et princesses étaient superbement couvertes, parées et revêtues, avec tel brillant et éclat, qu'elles offusquaient les rayons du soleil.

En raccourci, c'était grandiose.

Naturellement, toute la cour s'était précipitée dans l'église de Saint-Denis-en-France, comme on l'appelait alors.

Ne manquaient que le prince de Condé et son épouse Charlotte pour laquelle Henri aurait volontiers donné son âme au diable.

La messe est dite, il faut maintenant monter à cheval et galoper loin vers Juliers, entre Aix-la-Chapelle et Cologne.

— Je ne puis me persuader que j'aie en Allemagne, -confie Henri à Bassompierre au soir du couronnement.

— Par Dieu, je crois que je mourrai dans cette ville et n'en sortirai jamais. Ils me tueront car ils n'ont d'autres remèdes en leur danger que ma mort, ajoute-t-il à l'intention de Sully.

Ils me tueront !

Mais qui pouvait donc se dissimuler derrière ce « ils » énigmatique ?

Une poignée de fanatiques ?

Une grosse poignée, à coup sûr, dans laquelle étaient venus se serrer des milliers de papistes intransigeants qui n'attendaient que l'occasion de rallumer leur passion. Et elle se présentait, aujourd'hui, cette opportunité, avec ce maudit roi qui se préparait à fondre sur une puissance catholique en

n'ayant que des princes protestants pour alliés. Sa -conversion n'avait donc été que poudre aux yeux ! Il était viscéralement huguenot, le fils de Jeanne d'Albret, et il le redevenait effrontément ! Chassez le naturel...

Et puis, au chapitre des mœurs dissolues, n'avait-il pas trop montré l'exemple ? N'était-ce pas à vouloir l'imiter que la « douce France » était en passe de faire du cocufiage une activité essentielle, voire légitime ?

Jusqu'au clergé qui, sans doute incité par l'exemple impuni du libidineux polygame du Louvre, se mit à organiser des processions nocturnes rapidement devenues pro-fanes et même parfaitement crapuleuses.

« À cette occasion, hommes, femmes, filles et garçons marchaient pêle-mêle ensemble et tout nus, observe l'auteur du *Journal des choses advenues à Paris*, et ils engendraient alors des fruits autres que ceux pour la fin desquels ces processions avaient été instituées. Comme de fait, près de la porte Montmartre, la fille d'une bonnetière en rapporta un au bout de neuf mois et un curé, qu'on avait ouï prêcher peu auparavant qu'en ces processions les pieds blancs et douillets des femmes étaient fort agréables à Dieu, en planta un autre qui vint à maturité au bout de terme. »

Même relâchement dans le clergé régulier où, on s'en souvient, Henri avait au moins séduit deux abbesses. Les nonnes avaient pris l'habitude d'offrir une hospitalité intime aux jeunes gens qui frappaient à leur porte en réclamant un quignon de pain ou en prétextant le désarroi moral.

« Cette hospitalité témoignait souvent d'une conception hardie de la charité chrétienne », ironise un chroniqueur.

« Elles furent alors nombreuses à enfreindre leurs vœux et à quitter le régime claustral. En tout cas, on n'était plus guère surpris de les voir donner des banquets et s'accoupler aux gentilshommes pour leur faire l'amour ou leur lécher le morveau », affirme un autre témoin du temps.

Dans la nuit du jeudi au vendredi, le roi dormit mal. Il était barbouillé. Il avait un peu abusé, sans doute, la veille au soir, lors du banquet de Marie. Inquiet, nerveux, il tournait en rond dans sa chambre. Entre deux idées noires sans cesse ressassées, il récapitulait son programme des trois jours à venir avant le va-t-en-guerre fixé au lundi. Le vendredi 14 serait consacré aux affaires courantes, le samedi il forcerait un cerf ou deux dans la forêt de Saint-Germain, il consacrerait enfin son dimanche aux réjouissances de l'entrée solennelle de la reine dans Paris.

Car la capitale s'était véritablement métamorphosée pour l'occasion. Depuis la porte de Saint-Denis jusqu'à Notre-Dame, pour faire honneur au cortège gigantesque qui précéderait le char de triomphe de « la femme du roi révérend et redouté de tout le monde », Paris s'était couvert de trompe-l'œil.

« On ne voyait qu'arcs triomphaux, devises, figures, trophées, théâtres qui devaient retentir de concerts, dit Richelieu. Partout on trouvait des fontaines artificielles pour marque de grâces représentées par les eaux ; grand nombre de harangues se préparaient ; les cœurs se disposaient à parler, plus que les langues. Nul n'épargnait la dépense pour se rendre digne de paraître devant cette grande princesse. »

« Le cortège sera merveilleux, dit Pierre Matthieu qui avait assisté aux préparatifs. On verra la reine en sa litière faite à la façon des chars triomphaux, couverte dedans et dehors de toile d'or et d'argent frisée... On verra M. le Dauphin à cheval, Madame et la reine Marguerite aussi en litière, dix princesses ou duchesses vêtues à la royale, les têtes couronnées, sur haquenées blanches avec les housses de toile d'argent, la queue des manteaux portée par les écuyers... »

« Depuis plusieurs jours, chacun emploie ses amis pour avoir quelque place en une fenêtre, ou quelque boutique et coin d'échafaud, note un journaliste du *Mercure français*. On parle du plus grand spectacle de tous les temps. »

Donc, Henri a mal dormi. Au duc de Guise et à Bassompierre qui viennent le visiter dès potron-minet, il déclare, neurasthénique comme il l'est redevenu depuis quelque temps :

— Quand vous m'aurez perdu, vous connaîtrez ce que je valais et la différence qu'il y a de moi aux autres hommes.

Neurasthénique, peut-être, mais pas vraiment modeste !

S'il ne s'était pas maîtrisé, François de Bassompierre, qui commençait d'en avoir plus qu'assez de voir son vieux complice broyer de telles pensées sinistres, lui aurait certainement bondi au collet et l'aurait secoué nerveusement pour tenter de le ramener à la raison.

Mais François de Bassompierre était un grand stoïque – il l'avait déjà prouvé en abandonnant sa fiancée ! –, et surtout, Henri était roi.

Alors, une main sur l'épaule du dépressif, il se contente de dire :

— Ne cesserez-vous jamais, Sire, de nous troubler en parlant toujours de votre mort prochaine ? Croyez-moi, Dieu aidant, il vous reste quantité de

longues et heureuses années à vivre. Il n'y a point au monde de félicité pareille à la vôtre : vous êtes en la fleur de l'âge, en parfaite santé de corps et d'esprit, plein d'honneur, jouissant du plus florissant royaume, aimé de vos sujets, riche de biens et d'argent, avec de belles maisons, une belle femme, de belles maîtresses, de beaux enfants qui deviennent grands ! Que vous faut-il de plus ?

Mais dès que Bassompierre a tourné les talons, le roi se lamente à nouveau.

Il avait prévu d'aller rendre visite à Sully, à l'Arsenal, Sully qui était souffrant et qui avait programmé un bain. La journée du ministre était donc perdue. Car c'était une véritable aventure que l'entrée dans le « cuveau » ! Et ne parlons pas de la sortie avec ses interminables frictions, ses eaux de senteur et la robe de chambre chauffée dans laquelle il fallait s'enfouir avant de se glisser au fond du lit baigné avec soin et d'y rester de longues heures pour bien récupérer.

— Quelle heure est-il ? demande Henri.

— Trois heures.

— Faites apprêter mon carrosse, dit-il à l'exempt des gardes.

Puis, se tournant vers Marie, il demande :

— M'amyé, irai-je ou n'irai-je pas ?

La reine hausse les épaules.

Passant par sa chambre, avant de descendre les marches de l'escalier à vis qui doit le mener à l'angle sud-ouest de la Cour carrée où piaffent les six chevaux blancs qui tirent habituellement son carrosse, il aperçoit un billet cacheté, déposé sur une table. Il s'en empare, il l'ouvre et lit : « Sire, ne sortez pas ce jour ! »

Logiquement, il aurait dû se calfeutrer dans son alcôve, le Vert Galant ! Eh bien, non ! Il est subitement pris d'un regain d'énergie. Il n'était pas né encore, celui qui allait lui dicter sa conduite, jarnibleu !

Comme dans une botte de foin

Aujourd'hui, quand le président de la République française se déplace dans Paris pour aller inaugurer tel salon ou présider telle manifestation, l'affaire ne passe jamais inaperçue. Il y a les CRS (la Compagnie républicaine de sécurité), qui remontent ou descendent le parcours, à bride abattue sur leurs grosses montures nerveuses ; il y a les calèches de sûreté et celles de la garde rapprochée, qui hululent spasmodiquement et sur les toits desquelles tournicote nerveusement la lueur bleutée d'un gyrophare. Défilent aussi à vive allure les carrosses officiels des conseillers et des secrétaires, les Villeroi, Bassompierre, Praslin ou autres Bellegarde des temps modernes. Les gens sont donc appelés à prendre leur mal en patience devant les passages pour piétons, et les véhicules sont invités à choisir des chemins détournés.

Il est évident que si Henri IV avait pu disposer d'une telle infrastructure policière, il n'aurait pas été pris dans l'embouteillage de la Ferronnerie.

Mais aussi, dans quelle fichue pétaudière se trouvait-on, en 1610, quand on essayait de traverser ce petit bout de rue qui est aujourd'hui coincé entre la place Marguerite-de-Navarre et le boulevard de Sébastopol ! Songez que le roi Henri II lui-même, l'amant de la sculpturale Diane de Poitiers, ne supportait déjà pas d'y poser le pied ou d'y laisser traîner un bout du sabot de son cheval. Car elle était fort tortueuse, cette ruelle, encombrée de quantité d'échoppes entassées les unes sur les autres et obstruée par des auvents. En 1554, Henri II avait même signé un décret pour qu'elle fût « eslargie et conduite en droite allignement ».

Un décret qui resta lettre morte.

Hélas pour Henri IV !

Le roi vient de sortir du Louvre, accompagné du duc de Montbazon, du duc d'Épernon, du maréchal de Lavardin, de La Force, de Roquelaure, du marquis de Mirabeau et de son premier écuyer Liancourt.

— Je vous accompagne avec mes hommes, Sire ? propose alors Vitry, le capitaine des gardes.

— Non, je ne veux ni de vous, ni de vos gardes ; je ne veux personne autour de moi.

Quand il dit personne, c'est une façon de parler, puisqu'il s'installe tout de même sur la banquette en priant Épernon, l'ancien archimignou d'Henri III, de bien vouloir s'asseoir à droite et qu'il place Montbazon et Lavardin face à lui.

Une façon de parler, oui, car une vingtaine de valets à pied ont prévu – comme à leur habitude – de précéder ou de suivre la voiture, sans compter une poignée de gentilshommes à cheval, tous membres de ce que l'on aurait pu appeler la Compagnie royale de sécurité.

On a vu qu'Henri voulait se rendre à l'Arsenal, chez Sully qui était patraque et qui sacrifiait à la corvée du « cuveau ». Alors pourquoi n'a-t-il pas demandé à son cocher de prendre au plus court, directement par le quai de la Mégisserie ? Pourquoi lui a-t-il lancé : « Prends le chemin de la Croix-du-Tiroir et va jusqu'au cimetière des Saints-Innocents » ?

Pour deux raisons.

Premièrement il voulait jeter un coup d'œil sur les arcs de triomphe érigés dans la ville à l'occasion de l'entrée solennelle de la reine, prévue pour le surlendemain. Ensuite, subitement, avant d'aller visiter Sully le baigneur, la fantaisie lui prit de passer saluer Diane Paulet, la « petite Paulette », l'ex-vedette du *Ballet des nymphes*, la fille du fameux financier, celle que l'on surnommait « la Lionne » du fait de son abondante chevelure rousse, celle qui était aussi l'amie de l'exilée chérie de Bruxelles. Pour lui faire un brin de cour ? Non, tout simplement pour lui proposer un marché. L'intention d'Henri était en effet de lui demander : « Si vous acceptiez de devenir la maîtresse de mon fils César, le duc de Vendôme, votre fortune serait faite. Vous êtes la seule femme sur laquelle il se retourne, aussi j'aimerais que vous le guérissiez de la fâcheuse tendance qu'il affiche présentement pour le vice d'Italie. »

Mais le père de César n'eut pas le loisir d'accéder à la tanière de la Lionne.

À cause des embarras de la rue de la Ferronnerie et à cause d'un homme roux vêtu de vert.

Cet homme-là se trouvait déjà sous le guichet du Louvre, à quatre heures moins le quart de l'après-midi, quand Henri avait grimpé dans la voiture. Il guettait.

Et il pouvait courir sans s'essouffler. Il n'avait guère qu'une petite trentaine d'années, cet individu vert au poil roux qui se lança vivement derrière l'équipage.

Et qui eut du mal à contenir sa joie quand il vit que, à deux pas de l'hôtel de Sourdis, là où Gabrielle d'Estrées avait connu une si cruelle agonie, l'attelage du roi s'arrêtait afin de permettre à deux valets de baisser les mantelets de cuir et de transformer ainsi le carrosse en manière de cabriolet. Le soleil était chaud, en ce jour de mai, sur Paris.

Plus de capote, pas de vitre, comme ce sera facile, maintenant, dès la prochaine halte ! Décidément, oui, Dieu est avec lui !

Son Dieu ! Pas celui de cet hérétique, là, ce barbu grisonnant qui se penche vers son voisin en plissant les yeux pour essayer de lire une lettre que l'autre tient à bout de bras !

La prochaine halte ? Elle ne tarde pas à se produire. Dans le fichu boyau de la Ferronnerie bien sûr, là où deux charrettes, l'une bondée de fûts de vin, l'autre saturée de foin, ne parviennent pas à se croiser.

La voiture du roi se trouve donc immobilisée dans l'embarras, comme on disait avant d'avoir inventé l'embouteillage. À gauche, l'étude d'un notaire, un certain M^e Poutrain, à droite, une auberge qui arbore une enseigne : *Au cœur couronné percé d'une flèche*.

L'embouteillage n'en finit pas. Henri écoute toujours avec attention le duc d'Épernon qui lui lit la lettre du comte de Soissons. Pendant ce temps-là, la plupart des valets ont décidé de couper par le cimetière des Innocents pour aller attendre le carrosse à la sortie de la rue encombrée. Et ils ne sont bientôt plus que deux, les valets-gardes du corps, autour de l'homme à protéger. Le premier s'active auprès des charretiers pour qu'ils se décident enfin à livrer le passage, l'autre se penche pour rattacher sa jarretière qui vient de sauter.

Alors on ne sait pas exactement si à ce moment-là l'homme vert et roux prit appui sur un rayon de la roue, s'il grimpa sur le marchepied ou s'il escalada une borne, toujours est-il qu'il trouva la bonne hauteur pour plonger vivement son couteau dans la poitrine du roi.

— Qu'est-ce, Sire ? demande M. de Montbazon.

— Je suis blessé... mais ce n'est rien, soupire Henri.
Ce n'est rien ?
Eh bien si, c'était tout !

Le rouquin au long couteau avait vu le jour trente et un ans plus tôt, à Angoulême où ses parents vivaient depuis longtemps ruinés et séparés. Son père – M. Ravailac ! – avait en effet longtemps exercé, en Angoumois, la profession de solliciteur de procès, avant d'être réduit à l'aumône.

Ravailac ! Quel nom prédestiné, n'est-ce pas, puisque, tout comme Ravaille, Ravailleau ou Ravalier, il désigne étymologiquement un individu chargé de tout aplanir, tout descendre !

François Ravailac : il est grand, il est fort, il est vigoureusement bâti, il a une mine patibulaire, le cheveu dru et la barbe fournie, il a un regard de fou. Un rien satanique, même, bien qu'il soit un fervent catholique. Il a déjà fait de la prison, pour un meurtre qu'il prétend n'avoir pas commis. Il est exalté, il a des hallucinations morbides.

— Quand je suis en prière, je sens le feu me dévorer les pieds dans une puanteur de soufre. Je suis sûr que le purgatoire existe !

Aujourd'hui, le malheureux garçon serait sans aucun doute en hôpital psychiatrique.

Un jour, en confession, il avoue au père d'Aubigny :

— Le roi Henri livre une lutte sans merci contre notre saint-père le pape, il faut que cela cesse, je vais le tuer !

— Je vois bien que vous avez le cerveau troublé, lui répond le cher jésuite, aussi je vous accorde l'absolution. Pour pénitence, il vous suffira de dire votre chapelet, de prier Dieu et de manger de bons potages aux légumes.

À trois ou quatre reprises, François Ravailac avait déjà cherché à entrer en contact avec le roi. Au Louvre, notamment, où il avait tenté de s'introduire pour manifester sa désapprobation s'agissant de l'ouverture d'un temple protestant à Charenton.

Pris au pied de la lettre, l'édit de Nantes interdisait en effet aux protestants de célébrer leur culte en public à moins de cinq lieues de la capitale. Pourquoi Henri IV avait-il violé cette résolution ? Il voulait le savoir.

Mais le rouquin n'eut pas le loisir d'accéder aux appartements royaux car La Force, le capitaine des gardes, l'expulsa sans la moindre tendresse hors les

murs du palais.

Henri lui aurait d'ailleurs répondu comme il avait coutume de le faire, l'air amusé et un brin ironique :

— Eh bien, considérons qu'à partir de ce jour, par un autre décret de moi, Charenton se trouve situé à cinq lieues de Paris.

Et Ravaillac n'aurait pas été plus avancé !

Une autre fois, alors que le roi longeait le cimetière des Innocents, il parvint à se glisser entre deux valets et à lancer :

— Au nom de Notre Seigneur et de la Très Sainte Vierge, Sire, que je parle à vous !

Il aurait voulu savoir s'il était exact qu'il allait faire la guerre au saint-père et si, comme le voulait la rumeur, les huguenots étaient en train de préparer la revanche de la Saint-Barthélemy.

Mais il n'eut pas la possibilité d'entamer la conversation car il fut aussitôt agrippé par deux gardes et éjecté loin du cortège.

Un soir, dans le quartier de la porte Saint-Honoré, après un léger repas, il quitta l'auberge des Cinq-Croissants en subtilisant habilement un couteau qui traînait sur une table.

Plus tard, il l'avouera, il avait été fasciné par ce couteau à quatre faces qui ne le quittera plus jamais.

C'est en revenant d'Angoulême, dans un faubourg d'Étampes, après avoir vu un *ecce homo*, qu'il lissa la pointe de sa lame sur une pierre, parce qu'il la trouvait trop émoussée.

Un *ecce homo*, c'est une représentation du Christ couronné d'épines et portant un roseau en guise de sceptre. Et ici, à deux pas d'Étampes, avec sa peau tuméfiée par les coups du *flagellum*, avec son front déchiré saignant sous le fagot de ronces, le Christ avait imploré Ravaillac !

Le grand rouquin aurait pu le jurer. De même qu'il était sûr d'avoir entendu les cris de mort de la foule. Alors il caressa lentement le couteau qui était au fond de sa poche et fut définitivement convaincu que cette arme serait l'instrument de la vengeance divine.

Et le vendredi 14 mai 1610, à quinze heures et quarante-cinq minutes, Ravaillac plongea le couteau deux fois dans le côté gauche de la poitrine du roi. Deux coups si violents que la lame s'enfonça jusqu'au manche.

— J'ai frappé comme dans une botte de foin, avouera l'assassin.

— Je suis blessé... mais ce n'est rien, soupire le roi.

D'après le procès-verbal de l'autopsie, « au premier coup, la lame glissa horizontalement sur la face extérieure de la deuxième et de la troisième côte, et la pointe s'arrêta au niveau de l'artère pulmonaire. Au second, cette lame à -quatre tranchants pénétra obliquement de bas en haut, entre la cinquième et la sixième côte, et sa pointe atteignit l'artère, qu'elle perfora ».

Ce fatal « procès-verbal d'ouverture », comme on disait alors, fut signé par trente et un médecins.

« Je suis blessé... mais ce n'est rien. »

Un bouillon de sang jaillit des lèvres du roi.

Le duc de La Force a prétendu qu'à cet instant il se serait penché vers le mourant en lui disant :

— Sire, souvenez-vous de Dieu !

C'est beau, c'est grand, en un mot c'est du Dumas avant Alexandre ! Mais c'est probablement apocryphe...

Ce qui est exact, en revanche, c'est que, à l'instar des faux morceaux de la vraie croix du Christ, de tous les prétendus chapeaux portés par Napoléon à Austerlitz ou des séries de lames de guillotine ayant tranché le col de Louis XVI, on compte aujourd'hui une bonne vingtaine de couteaux de Ravaillac. Les descendants du duc de La Force en possèdent un, depuis mai 1610. On peut le considérer comme étant le plus probable.

Mais on imagine maintenant la cohue, la confusion qui s'instaure autour du carrosse sanglant.

On imagine aussi que si, à cet instant, Ravaillac avait pris ses jambes à son cou, plutôt que de rester là, figé tel un grand dadais, à regarder l'arme qui ruisselait dans sa main, on ne l'eût jamais retrouvé.

On a affaire à un illuminé.

Sur lequel un gentilhomme de la chambre pointe enfin son épée.

Henri est-il mort ?

— Non, crie La Force, il n'est que légèrement blessé !

Et la voiture prend immédiatement la direction du Louvre. Dieu merci, sur la route du retour il n'existait aucun embarras.

Dieu merci ?

Non.

Parce que Dieu a décidé de rappeler Henri auprès de lui.

Dieu ? Lequel ?

— Il a ouvert les yeux par trois fois ! s'exclame le sieur Petit, le premier médecin, qui glisse quelques gouttes de vin entre les lèvres du blessé après qu'on l'a allongé dans un petit cabinet attenant à la chambre royale.

Oui, avant de les fermer pour le compte.

« La reine éclata alors en grands cris désespérés, dit Pierre de l'Estoile, elle fit retentir le palais de plaintes et de gémissements extraordinaires. »

— Le roi est mort ! Le roi est mort ! hurle-t-elle.

— Non, madame, rétorque avec froideur le chancelier, M. de Sillery. Votre Majesté m'excusera, mais en France les rois ne meurent pas.

Et, désignant le Dauphin, il ajoute :

— Voici le roi vivant, madame.

Quelques années plus tard, Richelieu, qui ne passe pas pour un affabulateur, racontera que d'étranges événements se produisirent dans l'après-midi du 14 mai 1610.

Pas de tremblement de terre, non, ni de rideau d'un temple se déchirant sous un coup de vent venu d'ailleurs...

Mais tout de même.

Il affirmera, par exemple, que dans un couvent de capucines une nonnette entendit tout à coup sonner les cloches.

— Pour les vêpres, sans doute ?

Non, puisqu'il était à peine seize heures.

Et au son du bourdon la petite sœur s'était mise à pleurer.

— Cette cloche annonce la mort du roi, dit-elle aux autres religieuses accourues près d'elle.

« Toute la troupe se précipita à l'église du couvent, raconte Richelieu. Le bronze du monastère était effectivement en train de sonner le glas, sans qu'aucune présence apparente ne permît de savoir qui le branlait. »

Et la bergère de Patay ?

Au XVII^e siècle, Patay était un bourg ravissant, planté sur la Beauce, entre Orléans et Châteaudun – il l'est toujours ! –, une petite ville dans laquelle on vivait encore dans le culte de Jeanne d'Arc qui y avait écrasé les Anglais en 1429.

Jeanne d'Arc était bergère ? La jeune fille de quatorze ans qui le 14 mai à quatre heures de l'après-midi fit irruption chez elle, après avoir abandonné son troupeau, en hurlant : « Le roi vient d'être tué ! Le roi vient d'être tué ! Une voix m'a annoncé que le roi était mort ! », cette pauvrette-là était bergère, elle aussi, mais elle ne savait pas ce que c'était qu'un roi.

— C'est celui qui commande à tous les Français, lui répondit son père avant de la gifler pour avoir négligé la surveillance de ses brebis.

Et Richelieu de préciser que, quelques années plus tard, la pastourelle de Patay allait entrer dans les ordres, avant de devenir supérieure du couvent des Petites-Hospitalières de Paris.

Entre Ravallac qui avait vu Jésus et la Patichonne qui avait entendu l'archange, le mort de la rue de la Ferronnerie n'avait pas fini de faire parler de lui.

Sacredieu, non !

Post Mortem

Henri IV meurt le vendredi, le dimanche suivant, la rue de la Ferronnerie fait une nouvelle victime.

En la personne du vice-amiral Dominique de Vic qui, venu pour se recueillir sur les lieux du drame, tombe subitement terrassé par une crise cardiaque.

Le pauvre homme s'effondre d'autant plus lourdement qu'il est unijambiste.

En 1586, il avait eu le « gras de la jambe » emporté par un coup de fauconneau. Une vilaine blessure qui n'en finissait pas de cicatriser et qui le clouait au lit, où il se morfondait et pestait, car il n'avait qu'une hâte, celle de se retrouver sur les champs de bataille aux côtés de son ami Henri de Bourbon.

Aussi, un jour, n'y tenant plus, il avait fait venir un barbier et lui avait ordonné :

— Libère-moi de ce membre devenu inutile !

Et ce fut sur un pilon qu'il vint prêter ses deux mains -fortes, à Ivry, en vallée d'Eure, au Béarnais empanaché de plumes d'autruche – blanches !

Il fut successivement nommé gouverneur de Saint-Denis, de la Bastille, d'Amiens, de Calais et enfin vice-amiral et conseiller d'État.

Jusqu'au dimanche 16 mai 1610, où on le retrouve devant l'étude de M^e Poutrain.

— C'est ici même que le roi a été poignardé, lui dit-on.

— Mon Dieu, soupire Vic en se passant la main sur le visage, avant de s'affaïsser sur le pavé.

On le ramène chez lui. Il ne reprend pas connaissance. Le lendemain matin, il a définitivement rejoint son vieux compagnon d'armes.

Ravaillac mourut, lui aussi, mais quelques jours plus tard. Le 27 mai précisément, après avoir été savamment questionné par les bourreaux : le supplice des brodequins – qui broyaient lentement les chevilles –, auquel on ajouta un peu de soufre enflammé, quelques gouttes de plomb fondu, une lichette de résine brûlante et un arrachage de tétons.

Entre deux « hauts cris de douleur » il persista à affirmer qu'il n'avait eu « ni complice, ni instigateur ».

Ce que contestait une certaine Jacqueline d'Escoman qui avait été au service d'Henriette d'Enragues.

C'est à la reine Margot qu'elle fit cette confidence avant d'aller la répéter aux magistrats qui instruisaient le procès du régicide.

— Je sais ceux qui ont tué le roi. C'est surtout le duc d'Épernon et la marquise de Verneuil [Henriette d'Enragues]. Je puis l'affirmer en justice. L'un et l'autre se rencontraient souvent secrètement à l'église Saint-Jean-en-Grève et l'un et l'autre connaissaient François Ravaillac.

Mais on la traita de démente, la d'Escoman, et le Parlement la condamna au cachot à perpétuité.

On semblait vouloir hâtivement oublier que le duc d'Épernon avait déjà été plus ou moins compromis dans les conspirations de Biron, d'Enragues et d'Auvergne, sans doute parce que ce duc-là comptait parmi les grands intimes de la Médicis devenue... régente.

De là à dire que Marie de Médicis elle-même, qui s'était récemment réconciliée avec Henriette d'Enragues et qui exigea que l'on ne cherchât pas noise au duc d'Épernon, était impliquée dans le complot – si complot il y avait ! –, il n'y a qu'un pas.

Et comme il paraît bien suspect, à la réflexion, cet empressement qu'avait mis Marie à se faire couronner ! De même qu'il est très étrange que le prévôt de Pithiviers – un affidé d'Henriette d'Enragues – ait été arrêté pour avoir un peu trop parlé de l'assassinat d'Henri IV, et qu'on l'ait retrouvé mort dans sa cellule de la Conciergerie avant d'avoir pu l'interroger.

« Il s'est suicidé », a-t-on alors déclaré.

En se gardant bien de préciser que le pauvre homme avait réussi l'exploit de se planter à trois reprises un couteau dans le dos.

On aurait pourtant pu rendre hommage à son opiniâtreté et à sa grande souplesse !

Quand il fut amené en place de Grève, le 27 mai, Ravaillac n'était plus qu'une plaie, lui aussi. Et là, « en présence d'un nombre infini de peuple de divers âges, sexes et qualités », il allait être démembré par quatre chevaux.

« Quand les cuisses et les bras furent enfin rompus, raconte un témoin, la foule se jeta sur les quatre morceaux avec épées, couteaux et bâtons, et les ravirent au bourreau si furieusement que, après les avoir frappés, coupés, déchirés, ils les traînèrent par les rues de tous côtés, avec telle fureur que rien ne put les arrêter. »

Et le malheureux exécuté, qui avait été chargé de brûler les pièces de l'horrible puzzle qu'était devenu le régicide, se trouva fort dépité quand il n'eut plus en mains qu'un bout de chemise suintante de sanie.

Brûler le cadavre ? Fous de rage, les Parisiens s'en chargèrent.

« À tous les carrefours on alluma des feux à cet effet, rapporte encore notre témoin, et d'un balcon du Louvre, la reine put même apercevoir les Suisses qui en rôtaient une pièce. »

La dépouille d'Henri avait eu droit à d'autres égards, on s'en doute.

Embaumée, revêtue de satin blanc, elle reposait désormais dans son cercueil, au Louvre, dans la grande salle des Cariatides, à côté d'un lit de parade sur lequel figurait un mannequin le représentant. Et tout le peuple de Paris défila longtemps, silencieux, devant cette étonnante effigie en costume d'apparat.

Jusqu'au 25 mai, jour où le roi fut solennellement encrypté à Saint-Denis.

Sans son cœur, cela va de soi.

Il était en effet décidé, on le sait, que le cœur du Vert Galant, ce cœur qui avait été insatiable, qui avait « battu tant d'amours », reposerait au collège royal de La Flèche.

La Flèche ! Ne dirait-on pas là un dernier clin d'œil à Cupidon ?

En 1635, les Parisiens purent assister à une ultime érection du Vert Galant : celle de sa statue, sur le Pont-Neuf !

C'est Henri qui avait inauguré cet ouvrage d'art, en décembre 1605, soit après vingt-sept années de chantier. En 1635, le Pont-Neuf était déjà devenu le quartier général des marchands ambulants, des bouquetières, des chansonniers, des saltimbanques et des arracheurs de dents.

« À n'importe quelle heure du jour, affirmait un dicton, on est sûr d'y rencontrer un moine, une putain et un cheval blanc. »

On y voyait un cheval de bronze aussi, une bête colossale que l'on avait hissée, là, sur un piédestal de marbre, en mai 1614. Ce superbe animal avait été offert par Côme II, le grand-duc de Toscane, à Marie de Médicis après la mort du roi.

Mais pendant vingt et un ans, l'énorme bête n'avait pas connu de cavalier.

Jusqu'à ce que Louis XIII décidât de mettre son père en selle. On en profita alors pour compléter le piédestal en l'ornant d'esclaves enchaînés et de bas-reliefs figurant les victoires normandes d'Arques et d'Ivry.

En 1788, alors qu'entre-temps Voltaire avait composé les dix chants de *La Henriade*, cet interminable poème épique à la mémoire d'un roi qu'il comparait même à Saint Louis, la statue du Pont-Neuf fut couronnée de fleurs et de rubans blancs.

L'année suivante, Henri IV arborait la cocarde tricolore !

En 1790, du haut de son bronze toscan, il put constater qu'on ouvrait, à ses pieds, un bureau d'enrôlement volontaire.

Et puis, deux ans plus tard, le roi fut renversé, au sens propre, et démembré – façon Ravaillac ! –, avant d'être sauvagement balancé dans la Seine qui coule en contrebas.

Aujourd'hui, Henri IV est de retour sur le Pont-Neuf.

En réalité, il l'est depuis 1818, année où Louis XVIII – descendant direct du Vert Galant à la septième génération – commanda une nouvelle effigie au sculpteur Lemot en lui conseillant de la couler dans le bronze de la statue de Napoléon qui surmontait la colonne Vendôme et de celle de Boulogne-sur-Mer.

« Et si vous manquez d'airain, n'hésitez pas à fondre l'amiral Desaix qui n'a plus rien à faire sur la place des Victoires », avait ajouté le roi de la Restauration.

Or, Lemot était un fervent admirateur de l'Empereur !

Dans ces conditions, allait-il refuser la commande ? Non, l'artiste n'était pas téméraire. Et puis il fallait vivre.

Alors, il décida d'une vengeance à sa manière, il prit un malin plaisir à glisser une statuette de Napoléon dans le bras droit d'Henri, et il aménagea un véritable fonds de commerce pour bouquiniste dans le ventre du cheval, en

y enfouissant secrètement des dizaines de liasses d'écrits, de chansons et de libelles bonapartistes !

Le socle du piédestal, lui, a quasiment servi d'annexe à la Bibliothèque nationale ! Mais officiellement, cette fois, puisque Louis XVIII avait exigé que, avant de le sceller définitivement, on y enfermât le procès-verbal de l'inauguration de la première statue, celui de la seconde, un manuscrit relatant la vie d'Henri IV, un autre retraçant son retour au pouvoir après les Cent-Jours, la Charte de 1814, les traités de paix de 1814 et deux gros volumes de l'inévitable *Henriade*.

Et quand on songe que tous ces documents dorment encore aujourd'hui sous le postérieur du Béarnais !

Car les Allemands de 1940 qui, on le sait, étaient pourtant boulimiques de bronze, n'ont pas osé s'en prendre à lui, sans doute parce qu'ils savaient qu'il n'avait jamais été leur ennemi et qu'à la veille de sa mort il était encore sur le point d'aller se battre pour eux.

Un an après avoir été fracassé et noyé en Seine, le pauvre Henri est encore appelé à connaître de nouvelles difficultés, notamment en octobre 1793, lorsque la Convention nationale, sans doute parce qu'elle ne parvient pas franchement à gérer le nouveau régime, a l'idée saugrenue d'aller se venger sur les morts de... l'ancien.

« Détruisons les mausolées royaux de Saint-Denis ! décide-t-elle. Exhumons les rois, les reines, les princes et tous les tyrans qui sont enterrés là depuis plus de mille cinq cents ans ! »

Alors, pendant une quinzaine de jours on ouvre et pille des tombeaux. On récupère un peu de plomb, bien sûr, soi-disant pour couler quelques balles destinées à protéger la patrie en danger, mais on se défoule surtout en violant les sépultures des Capétiens, des Valois, des Bourbons et des autres, et en profanant leurs cadavres.

À la surprise générale, le cher Henri, qui reposait là depuis cent quatre-vingt-trois ans, apparut comme admirablement préservé de l'injure du temps. Sans doute grâce aux talentueux embaumeurs italiens. Ce qui n'était pas le cas de la plupart de ses collègues et parents, trouvés, eux, en pleine putréfaction liquide. À tel point que l'infection fut bientôt insoutenable, que la basilique s'imprégna d'une vapeur noirâtre et méphitique, et que nombre des pilleurs de sarcophages eurent à souffrir de dysenterie et de fièvre.

Certains, même, en moururent.

Une manière de malédiction, peut-être.

Donc, le Vert Galant, propre, raide et momifié, fut adossé à un pilier et livré aux insultes de la populace. Un sans-culotte lui cracha au visage, par exemple, alors qu'un autre lui coupait la moustache avant de se la plaquer au-dessus des lèvres en criant :

— Je n'en aurai plus d'autre, désormais !

Un troisième lui brisa un doigt. Vint enfin une mégère qui le gifla si sauvagement qu'il s'effondra sur le pavement dans l'hilarité générale.

Comme sa dépouille, en roulant-boulant sur le dallage, avait donné l'impression d'être encore bien nerveuse, un profanateur éméché – mais ils l'étaient tous ! – jugea bon d'en finir définitivement en lui tranchant le col d'un coup de hache.

Puis, se servant de cette tête comme d'un hanap, il la remplit de mauvais vin et but le tout d'une haleine, à la santé de la République !

De nombreux témoins affirment qu'il fut alors frappé de mort subite.

L'implacable malédiction, encore et toujours.

Enfin, quand les pilleurs de sépultures furent rassasiés d'horreur, ils décidèrent de charrier les vingt-cinq rois (vingt-quatre plus Henri), les dix-sept reines, les soixante et onze princes et princesses, les Turenne, Du Guesclin et quelques autres grands noms de l'histoire de France, jusqu'à deux profondes fosses communes qu'ils avaient creusées derrière l'église.

La danse macabre de la monarchie s'acheva dans la chaux vive.

Car tout fut bien vite enfoui sous des pelletées de haine.

Tout ?

Non. Avant de quitter les lieux, le commissaire des Beaux-Arts, Alexandre Lenoir, avait tout de même pris soin de lester son sac d'une côte de Philippe le Bel, d'une ver-tèbre de Charles VII, d'un tibia de Charles VI, d'un fémur de Charles V et d'une omoplate d'Hugues Capet ! Pour sa collection d'objets insolites.

Et si on avait pris le temps de dresser un inventaire, on se serait également aperçu qu'il manquait un doigt, une moustache et... une tête ! Trois morceaux du Vert Galant.

Le doigt ? Il figure aujourd'hui à l'index des collections du musée Tavet, à Pontoise.

La moustache qui avait piqué tant de lèvres brûlantes ? Le révolutionnaire fantaisiste qui se l'était plaquée en pos-tiche eut l'idée de la

conserver et de l'offrir à la femme qu'il aimait.

Curieux gage d'amour !

Mais la dame conserva fidèlement cette touffe de vieux poils gris jusqu'à sa mort. En la découvrant au fond d'un tiroir enveloppée dans un coupon de soie, ses héritiers ne se posèrent pas de question.

— On ne va tout de même pas conserver cette vieille moustache !

Et ils la jetèrent dans une cheminée, où elle brûla d'un dernier feu.

La tête ?

Eh bien, on la retrouva le 31 octobre 1919 à Drouot, cette tête qui avait su réconcilier les Français et qui avait aussi conçu tant d'histoires d'amour, belles ou tumultueuses, cette tête sur laquelle s'étaient tendrement posées tant de mains câlines. Elle avait été laissée là, chez un commissaire-priseur, par un rapin impécunieux. Elle était parfaitement momifiée.

— Nous vendons maintenant la tête du roi Henri IV. Mise à prix : trois francs !

— J'achète ! lança un petit homme à besicles et chaussé de sandales sans âge.

Il n'y eut pas de surenchère. En revanche, on se moqua de lui.

Mais il n'avait que faire des railleries de la salle, Joseph Bourdais, l'acquéreur, qui était antiquaire et photographe à Montmartre.

Il avait fait son enquête.

Il savait que cette tête, coupée au ras du tronc, n'avait pas été retrouvée, le 18 janvier 1817, quand on avait ouvert les sépultures qui avaient été creusées à la sauvette lors de la mise à sac de 1793. Il avait aussi observé qu'elle portait à la lèvre la trace de la balafre faite par Jean Châtel, au matin du 27 décembre 1594. Il avait également noté la présence du grain de beauté saillant à la liaison du nez et de la joue.

Il manquait deux dents ? Il s'agissait précisément des deux dents aurifiées qui avaient été arrachées lors de la profanation de la crypte.

Et cette trace de teinture bleue, à la base du cou ? Ah, Seigneur Dieu ! rien ne pouvait mettre plus en joie le père Bourdais que cet infâme badigeonnage bleuâtre, car il n'ignorait pas que Marie de Médicis avait fait peinturlurer le cadavre de son époux pour essayer de dissimuler les tatouages parpaillots qu'il portait jusqu'au ras de la luelle.

Alors, convaincu de posséder le visage qu'avaient tant et tant de fois embrassé Fleurette, Corisande, Charlotte, Catherine, Diane, Gabrielle, Henriette et les autres, Joseph Bourdais fit fabriquer une manière de

minicercueil, tapissé de velours violet – presque un tabernacle ! –, dans lequel il déposa délicatement sa grande relique.

Auprès de laquelle il vécut longtemps.

Mais inquiet.

Car il craignait toujours qu'on ne la lui dérobât !

À sa mort, on apprit qu'il cédait son bout de momie au musée Grévin.

À l'heure qu'il est, cependant, le conservateur du célèbre établissement n'a toujours pas retrouvé trace de ce legs.

Et pendant qu'à Saint-Denis on morcelait le corps du Vert Galant, à La Flèche, on lui braisait le cœur !

C'est en juillet 1814 que la fiole du chirurgien Boucher, celle qui contenait les restes des cœurs brûlés et mêlés des parents de Louis XIII, fit sa réapparition sur l'autel de l'église Saint-Louis du collège de La Flèche. Sur ordre de Napoléon qui cherchait toujours à s'inscrire dans la lignée des grands monarques et surtout à conforter sa légitimité.

1814 !

Quatorze !

Il ne faut pas être superstitieux – puisque cela porte malheur ! –, mais il est tout de même étrange de constater à quel point ce chiffre aura marqué la carrière d'Henri.

Henri de Bourbon (quatorze lettres !) a vu le jour un 14 décembre, quatorze siècles, quatorze décennies, et quatorze ans après la Nativité. C'est un 14 mai qu'il est frappé par Ravaillac, après avoir vécu quatre fois quatorze ans, quatre fois quatorze jours et quatorze semaines. N'a-t-il pas été blessé par Jean Châtel quatorze jours après le 14 décembre 1594 ? Et la bataille d'Ivry ?

— C'est exact, il l'a livrée un 14 août !

— Un 14 août ? Le Dauphin n'a-t-il pas été baptisé un 14 août ?

Et on pourrait continuer longtemps à ce petit jeu-là.

Quand il est mort, un 14 mai, nous nous trouvions tout pile quatorze siècles et quatorze lustres après l'Incarnation et deux fois quatorze heures après que la reine fut entrée à Saint-Denis pour y être couronnée. Et, pour en

terminer, que l'on sache encore que Ravallac fut exécuté quatorze jours après la mort du Vert Galant, en 1610 comme chacun sait, année qui se divise par quatorze puisque cent quinze fois quatorze font 1610 !

Entre 1610 et 1895, c'est-à-dire entre Henri IV et Félix Faure, la France (monarchique, impériale ou républicaine) a connu quatorze chefs d'État.

Comme on aurait aimé que le Vert Galant, deux cent quatre-vingt-neuf ans avant « le président qui se voulait César mais qui est mort Pompée », succombât, lui aussi, sous les caresses trop ardentes de son dernier beau démon...

Un démon blond aux yeux bleus, par exemple, ou noir aux yeux verts, ou...

Mais sans barbe rousse et sans couteau, ventre-saint-gris !

Table of Contents

[Start](#)